

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE.

TOME CENT QUARANTE-DEUXIÈME

Janvier-Avril 1923. *SV*

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1923



(signature)
H
~~R3282~~ 1/42
SEP 21 1923
183834
B. P.

D
1
.R6
t. 142
1923

HTUOMTRAO
381100
VIARELLI

REVUE
HISTORIQUE

THE HISTORY OF

LA PLACE DE L'ASIE

DANS

L'HISTOIRE DU MONDE¹

Les historiens ne semblent pas avoir jusqu'alors fait à l'Asie la place qui lui revient. Nos livres d'histoire ancienne comportent sans doute une rubrique : « peuples de l'Orient » ; mais il ne s'agit que de l'Orient dit « classique », ce qui exclut l'Inde et la Chine et leur trésor de vieilles croyances et d'antiques civilisations. De temps à autre, un coin du voile est soulevé : un peuple sort des profondeurs mystérieuses du désert asiatique — Scythes, Huns, Turcs ou Mongols ; une ambassade arrive d'Extrême-Orient ; un Marco Polo s'aventure jusqu'à Pékin et conte ses voyages ; mais bien vite le voile retombe : nous ne sommes pas admis à visiter les coulisses.

Somme toute, nous n'avons guère encore dépassé le stade que les programmes des classes définissaient jadis chez nous : « histoire de l'Europe et particulièrement de la France ». Hors de l'Europe — complétée tout juste par les côtes septentrionales de l'Afrique, l'Asie Mineure, la Syrie, la Mésopotamie, la Perse et l'Arabie — on ne jette que des regards furtifs. Il faut l'arrivée des Osmanlis en Thrace, l'histoire des « grandes découvertes », puis surtout l'expansion coloniale des nations modernes pour que les pays de l'Asie lointaine commencent à nous intéresser.

Qu'il y ait là une erreur d'optique, inexcusable à une époque

1. Cet article était à l'impression quand ont paru les trois beaux volumes que M. René Grousset vient d'écrire sur l'*Histoire de l'Asie* depuis l'antiquité jusqu'aux débuts de la colonisation européenne (Paris, Crès, 1922). Ils procèdent d'une pensée analogue à celle qui nous a dicté les quelques pages qui suivent. Nous nous permettons, au surplus, de renvoyer le lecteur d'avance à ce que nous en disons dans un prochain numéro de la *Revue de France*.

où l'on a pris l'habitude d'envisager les faits d'un point de vue « mondial », c'est, croyons-nous, l'évidence. Sans doute, la solidarité des différents peuples répartis à la surface du globe s'est aujourd'hui considérablement accrue du fait même que les communications sont devenues plus faciles et plus rapides ; mais l'histoire prouve que cette solidarité a été de tout temps beaucoup plus grande que nos livres ne le laissent supposer.

* * *

Le grand nom de Bouddha et les splendeurs d'une merveilleuse littérature et d'une étonnante civilisation n'ont pas suffi à sauver l'Inde de l'oubli. Pourtant, si haut qu'on remonte dans le passé, on la trouve en contact avec les pays de l'ouest. Entre elle et l'Iran, un duel séculaire est engagé : tour à tour, elle s'accroche aux montagnes et aux plateaux de l'Afghanistan, s'annexant Kaboul, Ghazni et Kandahar, ou bien elle recule devant la Perse, qui travaille obstinément à s'ouvrir l'accès des riches vallées de l'Indus et du Gange. Dès l'an 516 avant l'ère chrétienne, les armées de Darius descendent dans les plaines du Pendjab et réduisent en « satrapie » les contrées de l'Indus. Le long de ce fleuve, les deux civilisations indienne et iranienne s'affrontent, puis se mêlent, à l'heure même où, sur les bords du Gange, Gautama « le Bouddha » recrute ses premiers adeptes.

Un moment perdu, le contact est rétabli, plus étroit encore, lorsque, deux siècles après les généraux de Darius et par les mêmes chemins, ou peu s'en faut, Alexandre pénètre victorieusement jusqu'aux régions les plus reculées du Pendjab (326 av. J.-Chr.). Aux idées, aux conceptions politiques et administratives de la Perse, dont s'imprègne peu à peu l'Inde septentrionale, vient désormais s'ajouter l'apport de la Grèce.

L'empire d'Alexandre pourra s'écrouler, les courants d'échanges établis entre l'Orient et l'Occident asiatiques, entre les pays du golfe Persique et de la Méditerranée et ceux du Gange et de l'Indus n'en seront pas moins maintenus. Les principales hellénistiques qui subsistent dans le voisinage de ce dernier fleuve ainsi qu'en Sogdiane et en Bactriane feront la liaison — et cela d'autant mieux qu'au lendemain même du jour où disparaît le grand conquérant macédonien (323), par un mouvement inverse, un conquérant indou, le célèbre Tchandragoutpa Maurya, parti de Patna sur le Gange, réussit soudain à porter

ses frontières au delà de l'Indus, triomphant dans un même élan de la résistance des rajas et des efforts désespérés de Séleucus Nicator, héritier de la pensée d'Alexandre. Dès 303, le brillant empire « Maurya », qui, quelque cinquante ans plus tard va couvrir de son ombre l'Inde presque entière, englobe tout l'Afghanistan et le Bélouchistan. Les missionnaires bouddhistes poussent jusqu'en Syrie, en Egypte, en Macédoine, en Épire.

Puis, au flux indou succède à nouveau le reflux iranien et grec avec Antiochus le Grand (vers 206), avec les rois grecs ou hellénisés de Bactriane, dont les armes conquérantes réussissent un instant, vers 155, à forcer le chemin de Patna, avec le roi de Perse Mithidrate le Parthe, sous l'autorité de qui finissent par retomber peu après les provinces de la rive droite de l'Indus et même une partie du Pendjab.

*
* *

C'est l'heure où la Chine commence à se mêler aux pays de l'ouest. Longtemps, elle a vécu dans une telle anarchie qu'elle était condamnée à l'isolement; mais, dans la seconde moitié du III^e siècle avant notre ère, elle a enfin trouvé un souverain capable de faire un bloc de la multitude des principautés rivales entre lesquelles son sol s'éparpillait, d'en être, dans toute la force du terme, « le premier empereur » — *Che Houang-ti* — comme il s'intitule fièrement à dater de 221, de lui imposer des règles administratives uniformes, de lui donner figure d'État.

Unifiée, la Chine, pour ne pas être conquise, est devenue conquérante : car des steppes du nord et de l'ouest et du plateau tibétain les peuples barbares menacent sans répit ses frontières. Les plus redoutables sont, vers le nord-ouest, ceux qu'on nomme les Hiong-nou et contre lesquels Che Houang-ti a fait bâtir la « Grande Muraille » — la fameuse « Muraille de Chine » — dont, en Occident, le *limes* romain va plus tard fournir la réplique. Sous l'empereur Wou-ti (141-87 av. J.-Chr.), la barbarie est partout refoulée dans les steppes; les armées chinoises, victorieuses, progressent jusqu'à la chaîne des Tian-chan, jusqu'aux limites les plus reculées du Turkestan oriental, puis jusqu'en Ferghana, sur le haut Oxus, se ménageant ainsi l'accès direct de la Sogdiane, de la Bactriane et de l'Iran.

Les cent années qui précèdent et les cent années qui suivent le début de l'ère chrétienne comptent parmi les plus glorieuses

pour le grand empire du Levant : non seulement il se maintient dans le Turkestan oriental, mais le succès de ses armes — surtout au temps de l'illustre général Pan-tchao (1^{er} siècle de notre ère) — lui assure une influence prépondérante dans la région du Pamir et au delà. Il est en relations commerciales régulières avec l'Inde, la Perse et Rome; sur les marchés de Balkh et de Khotan ses négociants se rencontrent avec les leurs. Jamais la vieille terre d'Asie n'a paru si proche.

*
* *

L'étoile de la Chine pâlit déjà quand, dans l'Asie centrale, une nouvelle puissance s'affirme : celle des anciens nomades Yue-tche, venus de la région du Kan-sou et des Nan-chan.

Refoulés vers l'ouest par les Hioung-nou, entre 174 et 160 avant notre ère, les Yue-tche ont fini, à la suite de maintes tribulations, par aller se fixer, vers l'an 10 av. J.-Chr., dans la région du haut Oxus et de l'Hindou Kouch. Bien connus désormais sous le nom d'Indo-Scythes ou « Kouchans », ils ont fondé d'abord dans cette zone si disputée comprise entre l'Iran et le Pendjab, puis au delà de ces limites, un empire qui, au milieu du second siècle de notre ère, en arrive à englober presque tout le nord-ouest de l'Inde, du Gange à l'Afghanistan.

Ce nouvel empire, dont l'influence s'étend, à son tour, jusqu'en Turkestan oriental, nous fournit un exemple caractéristique de la solidarité qui, dès ce moment, unit l'Inde, l'Asie centrale et l'Asie orientale à la Perse et aux contrées méditerranéennes. Marchandises, idées, croyances, formes d'art, venues de tous les points du globe, s'y croisent, s'y entrelacent. La religion bouddhique, qui de là rayonne jusqu'au Pacifique et jusqu'en Égypte, s'y enrichit de conceptions religieuses et philosophiques venues de Perse et des pays grecs. La sculpture y est traitée dans un style mixte qui tient tout à la fois de l'art gréco-romain et de l'art proprement indou et qui est imité ensuite en Turkestan, en Chine, au Japon. Nous sommes là à un carrefour du monde.

Mais cette splendeur dure peu. Le second siècle s'achève à peine que déjà le nouvel État indo-scythe a cessé de compter : les rajas ont reconquis dans l'Inde proprement dite le terrain perdu; sur l'Indus et au delà du fleuve, c'est le morcellement et l'anarchie.

*
* *

Vers la même époque, nous assistons au déclin de l'empire chinois. Après une longue période de troubles, la Grande Muraille cède. Les Hioung-nou, aux environs de l'an 300, envahissent le Pe Tchi-li et le Chan-si; ils occupent la ville impériale de Lo-yang (311) et la vallée du fleuve Jaune, puis toute la Chine du nord. Leur roi s'y installe à la place des empereurs, s'y fait proclamer empereur lui-même.

Mais trente ans plus tard, voici venir les hordes mongoles des Sienpi qui, sortant de la Mandchourie actuelle, réussissent encore à forcer l'entrée du Pe Tchi-li, bousculent les premiers conquérants, déjà amollis par le luxe, affaiblis par la discorde, et, après une courte lutte, les obligent à leur céder la place.

Où fuir? — Du sud, les Tibétains s'élancent dans la plaine pour prendre part à la curée. Du nord, d'autres nomades s'avancent sur la trace des Sienpi. Pour échapper à la servitude, il n'est plus pour les Hioung-nou d'autre alternative que de se replier sur l'Altaï, puis, par delà les monts, dans les steppes déserts qui s'étendent au nord du lac Balkhach et de la mer d'Aral. Mais, plus loin, dans la direction du sud, la route encore une fois est barrée par les Indo-Scythes. La seule voie libre est celle de l'ouest, qui mène à la Volga. Et c'est pourquoi l'Europe, étonnée, voit soudain se précipiter sur elle les escadrons compacts de ces horribles petits hommes, trapus, malpropres, à la tête ronde et forte, à la barbe clairsemée, au teint mat et sombre, aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, toujours en selle et prêts à tous les mauvais coups, auxquels elle va donner le nom de Huns.

Ceci se passait vers 355. Vingt ans plus tard (376), l'Empire romain était contraint d'ouvrir ses frontières aux Germains de l'est, serrés de près par les conquérants asiatiques, qui, à leur tour, au début du v^e siècle, atteignaient le Danube et l'Elbe — cinquante ans après avoir quitté les rives du fleuve Jaune. Un demi-siècle plus tard encore, les anciens Hioung-nou de la Muraille de Chine livraient bataille en plein cœur de la Gaule (451).

L'empire des Huns, sans doute, ne fut qu'un accident dans l'histoire du monde, mais un accident dont les conséquences

furent beaucoup moins éphémères qu'on ne l'a souvent dit. Après la mort d'Attila (453), tout ne s'effaça point de son œuvre : de la masse assez disparate des hordes asiatiques qu'il avait menées à la victoire et qui restèrent fixées en terre d'Europe sortirent des peuples nouveaux, qui feront bientôt parler d'eux, en continuant la tradition de leurs ancêtres, notamment les Bulgares, toujours implantés sur notre sol, les Coutourgours, les Outourgours, les Sabires et bien d'autres, dans le voisinage desquels les Byzantins durent vivre si longtemps.

*
* *

Tandis que les empires du soleil levant et du soleil couchant tombent pareillement sous l'assaut des barbares, deux grands États s'organisent dans l'Inde et dans la Perse, que les principautés indo-scythes de l'Hindou-Kouch, de la Sogdiane et de la Bactriane protègent encore contre les entreprises des nomades. De part et d'autre, les souverains font triompher un programme de réaction nationale, strictement iranien et mazdéiste avec les « rois des rois » sassanides de Ctésiphon (depuis 226), indou et brahmanique avec Tchandragoutpa (320 à 330 environ) et ses premiers successeurs sur les bords du Gange d'abord, puis du golfe de Bengale à la mer d'Oman.

Mais, au v^e siècle, de ce côté aussi la vague barbare déferle : les Indo-Scythes cèdent sous la poussée d'une nouvelle horde venue des steppes du nord, celle des Hephtalites ou « Huns blancs », qui, se frayant un chemin jusque dans la région de l'Oxus, menacent tout ensemble l'Iran et le Pendjab et parviennent finalement, vers l'an 500, au plateau de Mâlva, en pleine « Inde centrale ».

Puis, derrière eux, voici venir les Turcs, naguère humble peuplade des abords de l'Altaï, qui s'affranchissent de la tutelle de leurs voisins et se révèlent brusquement au monde par l'éclat de deux ou trois grandes victoires. En quelques années (552-565 environ), ils se rendent maîtres de l'Asie centrale, où ils resteront accrochés durant presque tout le moyen âge. Leurs rois ou « khagans », à la fin du vi^e siècle et au début du vii^e, règnent des frontières de la Chine à celles de la Perse et de l'empire byzantin. Celui des Turcs « Occidentaux » est un personnage considérable. Quand il reçoit en audience les étrangers de marque, il trône dans un fauteuil d'or massif, enveloppé d'un

manteau de satin vert et les cheveux ceints d'une bandelette de soie ; à ses côtés se tiennent, bannières, lances et arcs en mains, ses gardes du corps, vêtus de laine fine et de brocart. Sa tente est toute ornée de soieries brodées. Pour les festins d'apparat, il s'étend, à la mode antique, sur des lits d'une merveilleuse richesse. Un ambassadeur grec, reçu à sa cour en 568, en admira un d'or massif, que supportaient quatre paons d'or ciselé. Les aiguières, les vases étaient d'or et la vaisselle d'argent. Et, en se rendant au banquet qu'on lui offrit, notre homme remarqua, au passage, de jolies petites statuettes de ce même métal, que ses compatriotes, assure-t-il, auraient pu envier aux Turcs. « Quoique ce fût un prince barbare », déclare un autre visiteur, venu des bords du fleuve Jaune celui-là, « on ne peut le regarder sans éprouver un sentiment de respect ».

Les souverains de la Chine le ménagent et ne dédaignent pas d'allier leurs familles à la sienne. Le Grand Roi de Perse n'a pas de plus dangereux ennemi. Quant à l'empereur byzantin, il est en relations diplomatiques suivies avec lui : de 567 à 576, ambassadeurs turcs et ambassadeurs grecs vont et viennent du Bosphore à la résidence turque de la « Montagne blanche », du côté des Tian-chan. C'est que le khagan tient les clés de toutes les routes de terre menant au fameux marché de la soie et qu'au surplus son autorité a fini par s'étendre très loin vers l'ouest, sur une partie des populations voisines de l'Oural. Il est, comme il le dit lui-même en un langage à la fois vague et grandiloquent, « le souverain maître des sept nations, le seigneur des pays de l'univers ».

*
* *

Si la masse du peuple turc ne se risque pas encore à venir chercher fortune en Europe, sa formidable et rapide expansion a néanmoins pour résultat de faire refluer dès le VI^e siècle vers notre continent quelques-unes des populations, turques ou parentes des Turcs, qui, jusqu'alors, vivaient à l'Occident de l'Asie.

C'est le cas des Turcs « Ouïgours », ou du moins d'une partie d'entre eux, qui, fuyant dans la direction de l'ouest par la route qu'avaient jadis prise les Hioung-nou, arrivent vers 558 sur les bords de l'Oural et de la Volga. Sous le nom d'Avars (emprunté, semble-t-il, à une autre peuplade de l'Asie centrale, de race mon-

gole celle-là), ils vont se répandre dans les plaines de la Russie méridionale, bousculant sur leur passage les Sabires, les Outourgours, les Slaves de l'Ukraine, les Huns de la vallée du Dniestr pour déboucher finalement, dans les dernières années du règne de l'empereur Justinien, sur le Danube, là où les Hioung-nou avaient autrefois abouti.

Car l'histoire des Huns semble ici se répéter : c'est la même insaisissable cavalerie, toujours en mouvement, les mêmes petits hommes, frustes et brutaux, avec de sinistres visages au teint bis, commandés par un chef implacable, leur « khagan », partout accompagné de son harem, partout aussi emportant avec lui le fauteuil d'or où il trône à l'imitation du khagan turc. Comme leurs devanciers, les Avars s'installent bientôt dans cette plaine prédestinée qu'arrosent la Theiss et le Danube et où d'autres hordes asiatiques viendront plus tard les remplacer. Comme eux, ils provoquent par leur établissement au centre de l'Europe un profond bouleversement ethnique dont la conséquence la plus directe est l'ébranlement du peuple lombard, sous les assauts duquel l'Italie succombera avant peu. Comme eux enfin, et pour un temps encore plus long, ils vont faire vivre l'Europe occidentale sous un régime de terreur auquel seules les armées triomphantes de Charlemagne arriveront à mettre un terme le jour où elles pénétreront dans le fameux « Ring » où ils ont entassé leurs trésors.

* *

Tandis que, dans les plaines du nord, par les Turcs et par les Avars, le contact est gardé entre la Chine, l'Asie centrale, notre Russie actuelle et l'Europe occidentale, dans les régions du sud ce rôle est rempli par les Arabes, dont la prodigieuse épopée aboutit à ceci : le drapeau de l'islam planté sur les rives de l'Indus comme sur les rives de l'Ebre, en Turkestan comme au Maghreb, en Sicile, un moment même en Gaule; les civilisations les plus éloignées, les plus diverses — celles de la Perse et de l'Inde, celle de la Grèce et celle de Rome — rapprochées, fondues en une seule, qui s'efforce de les résumer toutes, la civilisation musulmane, où l'Europe, non moins que l'Asie, puisera dans la suite à pleines mains.

Ce sont là des faits connus et nous n'y insistons pas; mais il

n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici qu'au moment où les soldats de l'islam s'élancent à la conquête du monde et font brèche dans les possessions turques, les soldats de l'Inde et de la Chine marchent à leur rencontre, refoulant aussi devant eux les barbares de l'Asie centrale. Dans l'Inde, sur les ruines de l'ancien empire de Tchandragoutpa et de ses descendants — l'empire des « Gouptas » —, jadis détruit par les envahisseurs Hephtalites, deux grands royaumes s'édifient, qui vont être — le premier surtout — pendant un demi-siècle d'incomparables foyers de vie religieuse, intellectuelle et artistique : le royaume fondé par le célèbre Harcha (606-647) qui, des bouches du Gange aux bouches de l'Indus et de l'Himalaya aux monts Vin-dhya, finit par couvrir presque tout le nord de la péninsule, et le royaume du Sind qui, outre la région du bas Indus, englobe d'abord le cours moyen de ce fleuve jusqu'au Salt Range, puis le Balouchistan, et qui cherche sans cesse à s'accroître aux dépens de l'Afghanistan et de la Perse.

Cependant la Chine, régénérée sous la dynastie des Tang, a repris sa traditionnelle politique d'expansion vers l'ouest. Parmi les territoires turcs morcelés, reconquis, elle progresse triomphante dans la direction de la Caspienne. Dès 648, elle est à Kachgar, au nord du plateau de Pamir; en 657, elle atteint l'Iaxarte; deux ans après, l'Oxus, où ses troupes ne vont pas tarder à se heurter aux troupes du calife.

Durs moments pour les peuples barbares de l'Asie centrale! Le détail de leur histoire a beau nous échapper souvent, les résultats de cette triple poussée, arabe, indoue, chinoise, n'en sont pas moins faciles à saisir : n'est-ce pas précisément dans la première moitié du *vii^e* siècle que nous voyons de nouvelles tribus apparentées aux Turcs, les Khazars, faire leur apparition dans le bassin de la Volga et entre la Caspienne, le Caucase et la mer d'Azov, dans l'espace laissé libre par la migration des Avars vers le Danube et les plaines de Hongrie? Comme eux, comme les Huns du *iv^e* siècle, et toujours par la même voie, les Khazars, placés à l'arrière-garde des forces turques en Asie, mais refoulés avec elles vers l'Occident, cherchent en Europe une issue. Moins connus que leurs devanciers, parce qu'ils ne dépasseront guère la ligne du Don et de la Volga, ils vont se maintenir pendant des siècles sur le terrain occupé; les Byzan-

tins les rencontreront plus d'une fois sur leur route ; et, bientôt gagnés à la religion juive, ils contribueront, pour leur part, à cet étonnant mélange de races dont est faite la Russie moderne.

* * *

Au surplus, malgré leur exode, la situation de leurs congénères restés en Asie demeure difficile. Jusqu'au milieu du viii^e siècle, les Turcs continuent en effet à subir la pression incessante des armées chinoises et arabes — de ces dernières surtout : car dès 652 les troupes du calife sont à Merv et à Balkh ; en 671, elles passent l'Oxus ; en 708, elles prennent Boukhara ; en 712, Samarcande ; en 713, elles campent dans le Ferghana ; l'année suivante, elles poussent une pointe jusqu'à Kachgar. Sous cette avalanche, les armées chinoises sont elles-mêmes obligées de reculer et finalement, après un rude combat livré en 751 sur les bords de la rivière Talas, au nord-ouest de l'Issyk-koul, rejetées pour longtemps vers les contrées de l'est. Restés seuls face à face avec les Turcs, les Arabes s'installent chez eux, disloquent leur empire, à la curée duquel, profitant de l'occasion, une nuée de peuplades, naguère asservies, se ruent tout à coup.

De cette mêlée terrible l'Europe récolte encore les fruits : au début du ix^e siècle, les chemins, désormais consacrés, qui, de l'Asie centrale, mènent à la mer Noire et à la vallée du Danube, déversent sur notre continent tout un peuple nouveau, celui des Hongrois, ou Magyars. Leur présence est signalée à partir de 830 environ du côté des rives orientales de la mer d'Azov ; quelque dix ans plus tard, ils ont atteint le golfe d'Odessa ; puis ils franchissent les Carpathes et s'installent dans la grande plaine qui va désormais porter le nom de Hongrie.

Venaient-ils de la vallée de l'Irtych et des steppes de Baraba, comme d'aucuns l'affirment avec une étonnante précision ? Venaient-ils de la région de l'Altaï ? On ne peut faire là-dessus, semble-t-il, que des conjectures assez fragiles ; mais une chose est assurée : ils venaient d'Asie. Les contemporains ne s'y sont pas trompés : dans ces féroces cavaliers de l'enfer au type asiatique prononcé — teint terreux, yeux mal fendus, taille courte —, qui allaient durant de si longues années mettre en coupe réglée tous les pays de l'Europe, sans en excepter la

France, ils ont sans hésiter reconnu les successeurs directs des Huns authentiques.

*
* *

Mais l'Europe n'est pas seule à subir l'assaut de la barbarie déchaînée. En Asie même, au lendemain du départ des Hongrois, les peuples nomades, en apparence écrasés, se réveillent et peu à peu regagnent le terrain perdu.

A l'ouest, les Turcs, que les conquérants arabes ont cru avoir asservis et auxquels ils ont imprudemment fait appel pour les besoins de leur armée, relèvent la tête, reprennent conscience de leur force. Groupés autour des princes de la famille de Seldjouk — les « Seldjoucides » — et profitant de l'impuissance croissante des califes, ils se rendent maîtres de tout le Turkestan occidental — avec Samarcande, Boukhara, Merv — puis du pays de « Kharezm » (la région de Khiva, au sud de la mer d'Aral), auquel ils ne tardent pas à joindre le Khorassan, la Perse, Bagdad, l'Arménie, une grande partie de l'Asie Mineure, la Syrie et bientôt la Palestine.

Et tandis que progresse avec une effrayante régularité cette nouvelle invasion de barbares asiatiques, qui va mettre l'Europe en émoi et provoquer l'élan des croisades, du côté du Pacifique les peuplades de Mandchourie et du Liao-toung, qui déjà une première fois au ^{iv}^e siècle, on se le rappelle, avaient jeté leur dévolu sur la Chine, l'envahissent à nouveau et s'en disputent entre elles les dépouilles. Dès 916, le chef d'un de leurs groupes, celui des Ki-tan, s'est fait proclamer empereur à Pékin. Deux siècles après, c'est le chef d'un autre groupe, celui des Niu-tchen (ou Kin) qui l'emporte dans les provinces du nord. Quant aux empereurs chinois authentiques, incapables et sans force, il luttent péniblement dans le sud pour sauvegarder quelques débris de leur patrimoine.

L'Inde enfin où, depuis le ^{viii}^e siècle, aucun pouvoir dirigeant ne s'est affirmé, devient la proie des princes musulmans — moitié iraniens, moitié turcs — qui se sont installés en Afghanistan, les terribles émirs de Ghazni d'abord (les fameux « Ghaznévides »), à la fin du ^x^e siècle et au début du ^{xi}^e, et, après eux, durant le dernier quart du ^{xii}^e siècle et les premières années du ^{xiii}^e, les féroces « sultans » de Ghour (près d'Hé-

rat), qui, par le fer et par le feu, vont réduire toutes les provinces du nord à la loi de l'islam.

*
* *

Puis, lorsque partout le vieil édifice chancelle, que le califat de Bagdad et l'empire chinois agonisent, le conquérant mongol, parti des hautes vallées de l'Onon et du Kéroulen, au sud-est du lac Baïkal, s'abat en trombe sur la Chine, sur la Mongolie, sur le Turkestan, sur la Perse, l'Inde, l'Arménie, la Russie, la Pologne, la Hongrie, submergeant tout, renversant tout, fondant en un seul et formidable empire, comme jamais on n'en avait vu encore, comme jamais plus on n'en devait revoir, les quatre cinquièmes du monde alors connu.

A la différence de la plupart des envahisseurs asiatiques qui l'ont précédé, le Mongol presque partout demeure accroché au sol qu'il a conquis d'un seul élan en soixante années. Des mers de Chine aux rives du Dniestr, son empire forme un bloc qui, s'il manque de cohésion, n'en constitue pas moins dorénavant un lien permanent entre l'Asie la plus lointaine et les pays de l'Europe centrale.

Aussi bien l'Asie fait-elle alors de toutes parts irruption dans notre monde. Dès le début du xiv^e siècle, les Turcs, que les Mongols ont pu abattre un moment, mais dont ils n'ont pu détruire l'étonnante vitalité, se redressent menaçants aux frontières byzantines sous l'étendard d'un nouveau chef, celui du groupe, naguère obscur, demain illustre, des Osmanlis ou Ottomans. Cinquante ans plus tard, ils passent les Dardanelles et une à une les villes de la Thrace, de la Bulgarie, de la Serbie, de la Macédoine, de la Thessalie, de la Grèce propre tombent en leur pouvoir.

Mais avec les Mongols et les Ottomans nous arrivons à une période de l'histoire du monde où nul ne songe plus à maintenir l'exclusive qui jusqu'alors pesait contre presque tous les peuples d'Asie. Plus ou moins timidement selon l'occurrence, on les introduit un à un : ceux du Turkestan et de l'Inde au temps de Timour, ceux de l'Extrême-Orient au temps des grands navigateurs portugais. Mais suffit-il vraiment, pour faire pardonner un tel retard, de rappeler à cette occasion en quelques mots, comme on le fait souvent, leur long et glorieux passé?

Qu'on procède ainsi pour l'Amérique précolombienne, dont l'histoire ne peut encore être enfermée dans les cadres d'une chronologie rigoureuse et qui, en vérité, forme un monde à part, personne n'y peut trouver à reprendre. Mais ni la Chine, malgré sa fameuse Muraille, où l'on s'obstine à voir au moins le symbole de son isolement, ni l'Inde, ni l'Asie centrale ne méritent un pareil traitement. Et si, dans les pages rapides qui précèdent, nous n'avons pu insister autant qu'il le faudrait sur ces perpétuels courants d'échanges établis par mer non moins que par terre durant toute l'antiquité et tout le moyen âge entre les pays d'Occident et ceux d'Extrême-Orient, du moins espérons-nous avoir mis en meilleure lumière cette vérité, sur laquelle on s'étonne d'avoir à insister, qu'il n'est, pour ainsi dire, pas un moment de notre histoire occidentale où l'on puisse sans dommage faire abstraction de l'histoire de l'Asie.

LOUIS HALPHEN.

LES
ARTISANS ET LEUR VIE EN GRÈCE
DES TEMPS HOMÉRIQUES A L'ÉPOQUE CLASSIQUE
LE VII^e ET LE VI^e SIÈCLE

I. — LES CORPS DE MÉTIERS

(Suite et fin¹)

VI.

Industrie de la terre.

C'est l'histoire de la céramique qui nous est de beaucoup la mieux connue. C'était l'industrie hellénique par excellence, celle qui avait été la première florissante et le plus anciennement organisée. Dès l'époque archaïque, elle était sortie, au point de vue technique, de l'ère des tâtonnements et des ébauches; au point de vue social, de la phase inorganique où la concurrence des particuliers était encore à redouter. Ce n'est que par une longue pratique du métier qu'ont pu être réalisés les perfectionnements dans la forme, la couleur, la décoration, qui caractérisent la poterie corinthienne au VII^e siècle et celle d'Athènes au VI^e.

Cette industrie était déjà assez avancée pour que la spécialisation locale, très inégalement développée dans les autres domaines, fût ici devenue la règle. Elle provoquait entre les diverses écoles une rivalité des plus âpres, comme on en avait déjà vu, dès le VIII^e siècle, entre Samos et Milet. Il ne semble pas cependant qu'entre les deux centres les plus célèbres il y

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXXI, p. 161-193.

ait eu, à proprement parler, de concurrence commerciale : la céramique de Corinthe, qui fleurit surtout sous les Cypselides, était déjà en pleine décadence quand celle d'Athènes, sous l'impulsion de Solon, puis de Pisistrate, arrivait à son apogée; en outre, ce n'était pas le même genre de produits que débitaient les deux cités : les vases attiques ont toujours été considérés comme des objets de luxe, d'un travail soigné, mais assez coûteux, tandis que Corinthe répandait par toute la Grèce l'article courant à bon marché¹. C'est avec d'autres villes voisines, parvenues plus tard à la prospérité, qu'Athènes eut surtout à lutter; à Argos, à Égine, on alla, pour protéger l'industrie nationale, jusqu'à adopter un régime entièrement prohibitif : l'importation et l'usage des terres cuites attiques étaient formellement interdits².

Quant aux conditions où travaillaient les ouvriers céramistes, les textes littéraires ne nous fournissent à ce sujet que fort peu de renseignements³. Le seul document qui décrive avec quelque précision le travail collectif du maître potier et de ses compagnons est la XIV^e épigramme homérique⁴ : les diverses phases de la cuisson y sont minutieusement analysées⁵, puis le poète nous présente, d'un trait rapide, les artisans vendant leurs produits « sur l'agora ou dans les rues »⁶. Il y avait donc, pour la poterie, à la fois une sorte de commerce ambulante et un trafic plus régulier sur les marchés permanents; une pièce d'Épicharme y faisait également allusion⁷.

1. Cf. Perrot, t. IX, p. 570 et suiv., etc.

2. Hérodote, V, 88, 2. — Il y eut encore des fabriques importantes à Sicione, à Naucratis, à Clazomène, à Rhodes, etc. En Attique, les poteries de Marathon étaient particulièrement renommées (cf. Critias, fr. 1, v. 12-14). C'est à partir du v^e siècle qu'Athènes éclipsa définitivement toutes ses rivales.

3. Je ne cite que pour mémoire l'allusion à un atelier de poterie contenue dans une fable ésoopique (f. 190 h) : « Κεραμεύς τις ἐπλάττε πολλὰς ὄρνεις ἐν τῷ ἐργαστηρίῳ. »

4. Κάμινος ἡ κεραμῖς; cf. *Vie d'Homère*, ch. 32. Cette épigramme paraît dater de l'époque qui nous intéresse (cf. Croiset, *H. L. G.*, t. I, 3^e éd., p. 587).

5. V. 1-4. La fin de l'épigramme (v. 7-23) insiste surtout, en termes allégoriques, sur les accidents à éviter pendant la cuisson.

6. V. 5 : « Πολλὰ μὲν εἰν ἀγορῇ πωλούμενα, πολλὰ δ' ἀγυαῖς. »

7. *Le Marché aux poteries*, Χύτραι. Cette expression est encore employée dans ce sens par Aristophane, *Lysistr.*, v. 557 (Νῦν ... κἂν ταῖσι χύτραις κἂν τοῖς λαχάνοισιν... Περιέχονται). Les deux seuls fragments que nous possédions de cette pièce (fr. 136-137 Kaibel = Pollux, IX, 79) font allusion à des ventes et à des achats de veaux et d'agneaux.

En revanche, j'ai eu l'occasion de montrer, dans un précédent article¹, tout ce que les monuments figurés nous font connaître de l'installation et de l'outillage des potiers. Il ne semble pas qu'à cet égard les siècles suivants aient marqué de progrès bien positifs : l'artisan travaille toujours, seul ou avec un petit nombre d'ouvriers, soit dans le modeste atelier où il manie le tour et l'ébauchoir, soit au four où cuisent les vases qu'il a façonnés². Peut-être même ne possède-t-il parfois qu'un établi en plein air, comme ceux que les coroplastes dressaient, selon les circonstances, à la porte d'un temple ou d'un cimetière³. Il y avait, à coup sûr, beaucoup de gens d'humble condition parmi ces pétrisseurs d'argile ; et c'est ce qui explique le dédain quasi traditionnel que tous les auteurs classiques ont manifesté à leur endroit⁴.

Il s'en fallait, toutefois, que telle fût la condition de tous les céramistes⁵. Dans ce domaine comme dans celui de la sculpture ou de la peinture, lorsque les auteurs prennent l'habitude de signer leurs œuvres, on peut toujours y voir un témoignage non seulement de la vogue de leurs créations, mais d'un relèvement de leur situation sociale. Or, au VI^e siècle, cet usage devint courant ; en Attique, il semble dater de l'époque de Solon⁶. Quelques années plus tard, grâce surtout aux faveurs que leur accordèrent Pisistrate et ses fils, certains potiers athéniens devenaient de notables industriels, dont le nom, gravé sur leurs produits, était à la fois une marque d'authenticité et une réclame pour leur maison ; et le nombre même des spécimens que nous en avons conservés est un signe manifeste de la prospérité de leurs ateliers. Ergotimos, l'auteur du *Vase François*, est le

1. T. CXVII, p. 19, n. 1, — 20, n. 3, — 38, n. 4 et 5.

2. Cf. Perrot, t. IX, fig. 281 à 283, — Glotz, *Travail...*, fig. 17 à 19 (p. 164-166) ; cette dernière figure représente un four rempli de vases, tel que le décrivait l'oracle rendu à Arcésilas (Hérodote, III, 163 : *κᾶμινον πλὴν ἀμφορέων* πτλ). Ces documents proviennent tous de plaques de terre cuite corinthiennes.

3. Cf. Perrot, t. VIII, p. 191, 205.

4. Perrot, t. IX, p. 370, citant les textes recueillis à ce sujet par E. Pottier, *Catalogue des vases antiques de terre cuite*, t. II, p. 691. — Cf. également E. Pottier, *Douris et les peintres de vases grecs*, p. 15-16 : « Aucun auteur classique n'a jamais fait à un de ces céramistes l'honneur de mentionner même son nom. »

5. Voir l'analyse minutieuse de cette question présentée par Perrot, t. IX, p. 370-376 : *la Condition sociale des potiers et des peintres de vases*. Je me borne à résumer ici les faits qui concernent l'objet spécial de mon étude.

6. Perrot, t. X, p. 579.

plus ancien de ces maîtres qui nous soit personnellement connu ; après lui vinrent Amasis, Exékias, Tléson, Ergotèles ; puis ce fut la magnifique floraison qui précéda immédiatement les guerres médiques, l'époque des Euphronios, des Hiéron, des Sosias, des Brygos et de leurs émules, dont chacun ne tient plus seulement un atelier bien achalandé, mais dirige une véritable école¹.

Sans doute, ces modeleurs d'argile, qui devenaient parfois de si importants personnages, n'appartenaient pas tous aux mêmes milieux. A côté du citoyen qui étale fièrement son nom patronymique et parfois celui de son dème², on trouve parmi les potiers, comme parmi les peintres de vases, l'esclave — probablement ouvrier subalterne au service d'un patron — désigné simplement du nom de son pays d'origine³, puis l'étranger, auquel la cité commençait seulement à assurer un statut officiel⁴, enfin des travailleurs d'humble condition, si l'on en juge par le sobriquet familier dont ils se qualifient eux-mêmes⁵. Mais, à coup sûr, quelques-uns d'entre eux tout au moins sortaient plutôt de la bourgeoisie aisée que des classes populaires : tels étaient ceux dont les brillantes offrandes votives se dressaient, dans les temples de l'Acropole, sur un fût de colonne ou sur un piédestal qui les exposait à tous les regards⁶, ou qui faisaient élever à leurs morts des stèles funéraires ornées d'inscriptions destinées à perpétuer leur mémoire⁷.

De plus en plus prospère et produisant des œuvres de plus en plus artistiques, la corporation des potiers devenait aussi de

1. Le *Vase François* date de 580 à 570 ; Amasis, Exékias, Tléson, Ergotèles sont de la seconde moitié du VI^e siècle ; Euphronios florissait vers l'an 500 ; Hiéron, Sosias, Brygos étaient un peu plus jeunes (cf. Perrot, t. X, p. 307-352 et 391-575 ; — W. Klein, *Euphronios*, etc.).

2. Eucheiros, fils d'Ergotimos ; Ergotèles et Tléson, fils de Néarchos ; Euthymédès, fils de Polios ; Hiéron, fils de Médon ; Nicias, fils d'Hermoclès, du dème d'*Anaphlystos* (Perrot, t. IX, p. 371 ; — cf. S. Reinach, *Épigraphie grecque*, p. 450).

3. Scythès, Lydos, Colchos, Thrax, Sicanos, Sikélos (Perrot, t. IX, p. 371).

4. Amasis, Douris, Épictétos, etc. — Sur la condition des métèques au VI^e siècle, cf. M. Clerc, *les Métèques athéniens*, p. 327 et suiv.

5. Paidicos, Smicros, Mys, etc. Je ne parle, bien entendu, que de l'origine du personnage, sans préjudice de la situation qu'il a pu acquérir par la suite.

6. Euphronios (*C. I. A.*, t. I, n° 362), Mnésiadès ou Nésiadès (*C. I. A.*, Suppl. ad 273²³² et 373²¹⁶) ; cf. Perrot, p. 370.

7. Cf., par exemple, *C. I. A.*, t. I, n° 467 (du VI^e siècle) : Ἐνιάδου θυγατρός Σπουδίδου καραμέως στήλη.

plus en plus nombreuse : non seulement nous voyons s'allonger rapidement la liste de ses membres dont le nom nous est parvenu ; mais non moins rapide est le développement que prit au *vi*^e siècle le quartier d'Athènes où ils s'étaient groupés et que l'on appelait, pour cette raison, le Céramique¹. Une âpre concurrence régnait parfois entre eux² ; et quelques-uns n'hésitaient pas à s'expatrier pour chercher fortune dans une cité où l'industrie de la terre fût moins avancée et comptât moins de représentants³.

L'importance toujours croissante de la céramique et l'extraordinaire variété de ses productions n'avaient-elles pas amené ceux qui la pratiquaient à se spécialiser dans la fabrication d'un ou de plusieurs articles déterminés ? A en juger par les ouvrages connus des potiers athéniens du *vi*^e siècle, chacun d'eux modelait et vendait des vases des formes et des dimensions les plus différentes⁴. Néanmoins, l'industrie doit toujours songer, avant tout, à satisfaire les demandes de la clientèle ; or les demandes dépendent des besoins, qui sont déterminés eux-mêmes par les conditions économiques : dans un pays producteur de vin ou d'huile comme la plaine d'Attique, dont la culture de l'olivier commençait à faire la principale richesse, il est fatal que la tâche essentielle, pour les potiers, soit de fabriquer des amphores ; et les amphores athéniennes étaient déjà assez renommées, au *vi*^e siècle, pour qu'il s'en fit un grand commerce non seulement dans toute la Grèce, mais jusqu'en Etrurie. Ailleurs — et principalement en Boétie — c'était surtout de la

1. Cet accroissement fut tel que le Céramique, situé au nord-ouest d'Athènes, sur la route d'Eleusis, s'étendit bientôt hors des murs ; ce fut surtout sous Pisistrate qu'il se développa. Un dème de la tribu Acamantide portait aussi le nom de Κεραμεικ, auquel Philochoros (fr. 72) attribuait la même origine.

2. On connaît la fameuse légende gravée par Euthymidès sur un de ses vases : « Ως οὐδέποτε Εὐφρόνιος ; » (Euphronios n'en a jamais fait autant). Cf. Perrot, t. IX, p. 376.

3. Perrot (t. X, p. 8) remarque que certains vases (une douzaine en tout) sont signés par un ouvrier étranger à la localité où ces objets ont été trouvés. C'étaient surtout des potiers de Corinthe et d'Athènes qui s'expatriaient ainsi ; peut-être les appelait-on parfois au dehors sur la foi de leur réputation.

4. Nous avons conservé d'Amasis, d'Exékias, de Nicosthénès, d'Euphronios, pour ne citer que les plus célèbres, les produits les plus divers : coupes, cratères, amphores, œnochoés, hydries, canthares, lécythes, etc. M. Glotz (p. 272) cite Nicosthénès comme le type caractéristique de ces marchands de vases en tout genre ; or l'atelier de Nicosthénès, qui prospéra jusque vers la fin du *vi*^e siècle, avait été créé, d'après Perrot (t. X, p. 256), vers 540.

vaisselle de table qui sortait des ateliers et des fours des céramistes¹.

N'oublions pas, au reste, que la poterie n'était qu'une branche de la céramique, la plus importante sans doute, mais non la seule. J'ai déjà parlé des coroplastes et de leurs figurines en argile moulée, ainsi que des plaques de terre cuite qui étaient devenues, à cette époque, l'objet d'un commerce courant². Ici, la spécialisation est manifeste; mais la diversité des produits n'implique pas nécessairement qu'ils proviennent toujours d'ateliers différents³. Ainsi, les comiques du v^e siècle font souvent allusion à la profession de fabricant et de marchand de lampes d'argile⁴; mais, même chez eux, la distinction entre le lampiste et le potier, en général, est loin d'être absolue⁵. Quant aux briqueteries et aux tuileries, il a dû en exister dès une haute antiquité⁶; mais c'est précisément dans ce domaine qu'en raison de la simplicité du travail aussi bien que de l'usage auquel on en destinait les produits les particuliers ont pu le plus longtemps se passer du concours des « démiurges⁷ ». C'est Platon qui, le premier, a posé en principe la subdivision de la céramique en trois branches principales, la fabrication des vases, des briques et des figurines⁸.

Mais la division du travail consiste moins à spécialiser chaque

1. Perrot, t. X, p. 28, 38, 55.

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLII, p. 191-192. En dépit du plan que j'ai adopté, je n'avais pas cru pouvoir en séparer l'étude de celle des autres formes de la statuaire.

3. Cela est d'autant plus évident que l'usage des ornements céramiques était d'une variété infinie (sur leur emploi dans la décoration des temples, cf. Perrot, t. VII, p. 579 et suiv.); il était donc matériellement impossible que chaque article fût l'œuvre d'un spécialiste.

4. Hyperbolos, qualité de κεραμεύς par une scolie des *Chevaliers*, v. 1304 (= Kock, *Adesp. anc. com.*, fr. 2), est appelé par Aristophane λυχνοποιός (*Paiz.* v. 690) et 'Γ. οὐκ τῶν λυχῶν (*Nuées*, v. 1065). Cf. encore Andocide (fr. 6 Müller), cité par *Schol. Arist.*, *Guêpes*, v. 1007 : « Αὐτός (= 'Υπερβολός) ξένοσ ὦν καὶ βάρβαρος λυχνοποιεῖ. » Cf. *infra*, p. 11.

5. Dans l'*Assemblée des femmes* (v. 4), Praxagora fait allusion au tour de potier (τροχῶ ... κεραμικῆς ῥύμης) avec lequel sa lampe a été façonnée.

6. Suivant Pline (VII, 57, 4), les premières briqueteries auraient été fondées par Euryalos et Hyperbios d'Athènes, c'est-à-dire remonteraient à une époque légendaire. — On trouve chez Aristophane quelques allusions précises à leur existence (*Ois.*, v. 1133 et suiv., — *Plout.*, v. 514, — fr. 275 = Pollux, X, 185).

7. Aristophane représente, dans les *Nuées* (v. 1126), un vigneron qui fabrique lui-même des tuiles (πλινθεύοντα) pour son toit.

8. *Théét.*, p. 147 a : « ... (Ἔστι) πηλός ὁ τῶν χυτρεῶν καὶ πηλός ὁ τῶν ἱπποπλαθῶν καὶ πηλός ὁ τῶν πλινθουργῶν... »

ouvrier dans la production d'un article qu'à répartir entre plusieurs les tâches successives que nécessite l'élaboration du moindre objet. Or la céramique était de beaucoup la plus avancée des industries grecques; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait été la première à progresser dans cette voie. « Dans la flamme des fours », dit M. Glotz, « s'agit tout un peuple de travailleurs... Les maîtres potiers ont besoin d'un personnel assez nombreux¹. Il faut des manœuvres pour la confection de la pâte; il faut des spécialistes pour le façonnage du corps et des anses², et les grands vases demandent deux hommes par tour; il faut, à côté du peintre, des aides pour préparer les couleurs et le vernis, étaler le lustre noir et parfaire le travail en le recouvrant d'une glaçure; il faut des ouvriers vigoureux et consciencieux pour la double cuisson³. »

La plus importante de ces besognes accessoires était évidemment celle de la décoration; et l'on comprend qu'elle ait été d'assez bonne heure réservée à des professionnels du pinceau. Sans doute, on voit encore, au VI^e siècle, le modelleur de terre orner lui-même de dessins et de figures le vase qu'il avait façonné; ainsi procédaient Nicosthènes, Amasis, Exékias, dont la signature est ordinairement suivie des deux verbes ἔγραψε καὶ ἐποίησε⁴. Mais telle n'était pas la règle générale, car la plupart des inscriptions ne portent qu'une des deux formules⁵;

1. M. Glotz admet cependant que leur nombre ne devait pas dépasser dix ou quinze, peintres compris; M. Pottier (*Douris*, p. 38-39) en compte de quinze à vingt, « y compris les hommes de peine et les chauffeurs ».

2. Cf. ce que dit Perrot (t. VIII, p. 200) à propos des coroplastes : « Un ouvrier, le plus habile qu'il y eût dans l'atelier, après avoir rafraîchi la terre, reprenait les parties de la statue sur lesquelles devait se porter particulièrement le regard. »

3. *Op. cit.*, p. 169. — Cf. ce que dit M. Pottier (*Étude sur les lécythes blancs attiques*, p. 105) : « Un lécythe blanc est avant tout un objet destiné au commerce, dont il faut assurer la production abondante et rapide : aussi, le travail est réparti entre plusieurs ouvriers dont chacun exécute avec une précision mécanique la partie dont il est chargé. »

4. Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 448. M. Reinach admet, comme Perrot, que la mention ἐποίησεν désigne exclusivement le modelleur.

5. *Id.*, *Ibid.* Remarquons cependant que ce sont parfois les mêmes noms qui sont suivis tour à tour de l'un des deux verbes ἐποίησεν ou ἔγραψεν : Euphronios, Néarchos, Myson, Douris même (bien qu'il soit surtout connu comme peintre) opéraient donc tantôt comme modelleurs, tantôt comme décorateurs. Mais le cas contraire est plus fréquent : Chélès, Hilinos, Hischylos, Cachrylion, Hiéron, Brygos sont connus seulement comme potiers; Épictétos, Épilycos, Psiax, Onésimos, Euthymidès, Phintias, Olto, Macron, Smicros, etc., uniquement comme peintres.

parfois, enfin, les deux auteurs signent la même œuvre¹. L'état de peintre céramiste est déjà catalogué comme un métier spécial²; bien qu'il travaille toujours pour le compte et suivant les instructions d'un maître potier, son indépendance tend de plus en plus à s'affirmer³.

Il va sans dire qu'il ne faut pas confondre ces *γραφείς* avec les grands artistes dont les tableaux célèbres décoraient les monuments publics ou servaient d'ornements aux maisons des riches particuliers. Néanmoins, c'est assez tardivement que les lexicographes ont essayé d'établir une distinction entre l'humble artisan, le *γραφεύς* (tel celui que nous voyons, chez Aristophane, chargé de peindre des lécythes sur des cercueils⁴), et le *ζωγράφος*⁵; mais, en fait, nous trouvons souvent ce dernier mot employé pour désigner un travailleur manuel d'humble condition⁶. En français également, nous nous servons du même terme de *peintre* pour désigner un Puvis de Chavannes ou un badi-geonneur de murailles.

Remarquons, d'ailleurs, qu'une limite précise entre ces deux catégories de peintres serait assez difficile à tracer : si la différence est manifeste quand on compare les grands maîtres aux simples ouvriers décorateurs ou aux enlumineurs des modestes plaques de terre cuite que les gens du peuple consacraient dans les temples⁷, il n'en est plus de même quand un peintre céra-

1. C'est le cas du *Vase François*, façonné par Ergotimos et peint par Clitias; il y avait donc des peintres céramistes spécialisés dès le début du VI^e siècle. M. Reinach (*loc. cit.*) compte en tout une quinzaine d'exemples de double signature.

2. Cf. Empédocle, v. 134 Müllach :

Ὡς δ' ὅποτεν γραφεὶς ἀναθήματα ποικίλωσιν...

3. Perrot, t. X, p. 783. M. Glotz remarque (p. 170-171) que les peintres n'étaient pas toujours attachés à la même maison et qu'on en vit, à partir du VI^e siècle, s'établir pour leur propre compte. Parfois, c'est l'inverse qui se produit : le « patron » est un peintre qui a des modelleurs à son service; tel était le cas chez Douris.

4. *Ass. fem.*, v. 995 et suiv.; encore ce modeste artisan est-il présenté comme un ouvrier d'élite (τὸν τῶν γραφέων ἀριστον).

5. Cf. Pollux, VII, 126.

6. Platon (*Gorgias*, p. 503 e) et Plutarque (*Périclès*, XII, 4) classent expressément les *ζωγράφοι* parmi les demiurgues.

7. « C'est surtout par de petites gens, ouvriers de métier, agriculteurs et marins, que paraissent avoir été offerts ces tableaux minuscules, dont le prix était certainement très peu élevé... On comprend (à la vue des scènes professionnelles que représentent les plaques peintes) ... les sentiments auxquels ont

miste arrive à la réputation d'un Euphronios, d'un Douris, ou à l'aisance d'un Smicros, qui se représentait lui-même, sur un de ses vases, en joyeuse et élégante compagnie¹. Il ne semble pas, d'ailleurs, que la distinction ait jamais été absolue en Grèce : les peintres les plus célèbres étaient bien considérés comme des « démiurges », puisqu'ils travaillaient sur commande²; et, d'autre part, l'artisanat, exempt de la tyrannie que la concurrence excessive et le machinisme font aujourd'hui peser sur lui, y prenait toujours « un caractère esthétique³ ». L'invention que révèle la prodigieuse variété des modèles industriels suffirait à le prouver.

VII.

Industries alimentaires et domestiques.

La liste que nous venons de dresser des diverses catégories d'artisans pourrait paraître complète, si nous nous bornions strictement à comprendre sous cette rubrique les ouvriers qui fabriquent de leurs mains des objets destinés à être vendus au public, soit sur commande, soit dans une boutique. Mais il me semble impossible de les séparer d'autres travailleurs de même condition, qui tiraient comme eux leur subsistance du salaire que leur donnaient leurs clients en échange de leurs produits ou de leur labeur : les « fournisseurs » de toute espèce, dont l'existence d'une agglomération tant soit peu étendue rend toujours le ministère indispensable. Ce serait établir une distinction absolument arbitraire et artificielle; car ces métiers se développant dans des conditions analogues à celles des professions proprement manuelles, il n'y a aucune raison pour que l'évolution n'en soit pas parallèle et qu'on n'y retrouve pas les mêmes phénomènes sociaux dont nous avons entrepris l'étude, c'est-à-dire l'extension de l'emploi de la main-d'œuvre salariée, de la division du travail et de la spécialisation. Aussi est-il nécessaire,

obéi les fidèles qui en ont fait la commande ou qui les ont achetés chez les artisans qui en tenaient boutique » (Perrot, t. IX, p. 238, 242).

1. Cf. Perrot, t. IX, p. 373.

2. On connaît la fameuse anecdote d'Alcibiade séquestrant Aristarchos pour le contraindre à décorer sa maison (cf. Andocide, c. *Alcib.*, 17); j'aurai à y revenir dans l'article suivant.

3. Glotz, *Travail...*, p. 328.

pour avoir réellement de la question un aperçu d'ensemble, de compléter notre tableau du monde ouvrier en Grèce par une revue rapide des diverses industries alimentaires et domestiques.

a) Industries alimentaires.

L'étude des conditions où ont lieu l'élaboration et la vente des produits alimentaires nécessite, dès le principe, l'examen d'un problème que nous avons pu négliger de poser jusqu'à présent. L'artisan travaille en ville, donc à proximité de sa clientèle; au contraire, un certain nombre au moins de produits alimentaires ne peuvent être utilisés sur place et doivent cependant être consommés sans retard. Il y a donc lieu, avant tout, de se préoccuper d'en assurer l'écoulement. Dans le monde moderne, la production et la vente constituent deux fonctions sociales nettement séparées : pouvait-il en être de même dans la Grèce archaïque?

D'une façon générale, la distinction entre le fabricant et le commerçant n'a été nettement établie qu'à une époque assez récente et par de purs théoriciens. Platon affirme que le commerçant, dont le rôle est d'importer et d'exporter, est l'auxiliaire indispensable de l'industriel et que, d'autre part, l'intermédiaire, dont l'unique fonction est de vendre, est nécessaire pour dispenser le producteur de perdre son temps à attendre les acheteurs¹. Aristote divise le peuple en cinq classes, où il distingue expressément les artisans des marchands². Pollux trace également entre les uns et les autres une démarcation qui paraît rigoureuse³; mais ce lexicographe songeait plutôt à préciser le sens des mots qu'à tracer une image exacte de la société⁴. En dehors de ces textes d'un caractère assez spécial, c'est à peine

1. *République*, II, p. 370 e-371 a.

2. *Polit.*, IV, 3, 11. Ailleurs, il distingue encore, dans la classe populaire, tantôt les cultivateurs, les trafiquants et les artisans (IV, 3, 1), tantôt les artisans, les trafiquants et les mercenaires (VI, 2, 7).

3. « Ἐμποροὶ καὶ κἀπηλοὶ καὶ μεταβολεῖς, οἱ ὀρθοὶ τι πράττοντες· οἱ δὲ καθήμενοι, βάνκυστοι » (I, 50).

4. C'est ainsi que, parmi les industries domestiques, il distingue (VII, 119) l'ἀλφετεὺς (ἐργαζόμενος) de l'ἀλφεταμοιβός (ὁ πιπράσκων τὰ ἀλφίτα), ou encore (VII, 110) l'ἀνθρακίης (τεχνίτης) de l'ἀνθρακοπώλης (ὁ τοὺς ἀνθρακας πιπράσκων), et parmi les ὀρνιθευταί (VII, 135-136) l'ἀλεκτρονονοτρόφος et l'ἀλεκτρονοπωλῆς, l'ὀρνυγοτρόφος et l'ὀρνυγοπώλης, etc.

si nous pourrions citer un ou deux passages d'Hérodote¹ ou d'Aristophane² qui paraissent impliquer une division analogue; encore est-il difficile de savoir si, en faisant figurer dans une énumération des gens de situation modeste les fabricants et les trafiquants, ces auteurs ont eu l'intention de les opposer formellement les uns aux autres ou s'ils n'ont pas simplement voulu désigner sous deux noms différents la même catégorie de citoyens.

En revanche, les témoignages abondent, qui nous représentent le même personnage comme fabricant et vendant les produits de sa spécialité; quelques documents se rapportent expressément à notre époque; la plupart sont plus récents; mais, dans le cas présent, ils n'en sont pas moins concluants : le raisonnement *a fortiori* est ici parfaitement légitime, car une évolution en sens inverse ne serait pas vraisemblable. Or le même homme est souvent appelé, indifféremment, de deux noms, dont l'un désigne un fabricant, l'autre un commerçant³; ou bien marchands et producteurs sont confondus dans une énumération de personnes du même ordre⁴. Parfois, enfin, les textes sont plus explicites encore : Hyperbolos est « à la fois fabricant et marchand de lampes⁵ »; tel est aussi le cas du constructeur de faux qui, dans la *Paix*, se réjouit du prix où ses clients les lui achètent⁶, de l'orfèvre de *Lysistrata*, qui tient

1. Le tombeau d'Alyatte aurait été bâti par plusieurs catégories d'ouvriers, dont chacune avait sa besogne déterminée : 1° les marchands (ἀγοραῖοι); — 2° les artisans (χειρωνακταί); — etc. (Hérodote, I, 93, 2). — Cf. II, 141, 4 : le Pharaon Sethon conduit au combat non des soldats, mais des κατήλου; καὶ χειρωνακτας καὶ ἀγοραίους ἀνθρώπους.

2. *Paix*, v. 296 et suiv. : « Ὡ... ἔμποροι ... καὶ δημιουργοί. »

3. Cléon est traité tour à tour, par Aristophane, de βυρσοδέψης (*Chev.*, v. 44, — *Nuées*, v. 581, etc.) et de βυρσοπώλης (*Chev.*, v. 136). Pollux lui-même (VII, 21) ne fait pas de distinction entre l'ἀρτοποιός et l'ἀρτοπώλης.

4. Parmi les commerçants ruinés par le retour de la paix, Aristophane cite le fabricant d'aigrettes (λοφοποιός, *Paix*, v. 1210 et suiv.), le marchand de cuirasses (θώρακοπώλης, v. 1224 et suiv.), le fabricant de trompettes (σαλπιγγοποιός, v. 1240), le fabricant de casques (κρανοποιός, v. 1250); le premier de ces fabricants est d'ailleurs traité de marchand d'armes (ὅπλων κάπηλος, v. 1289). De même, Pollux (VII, 80) énumère parmi des fabricants les σκευτοπώλαι et les βυρσοπώλαι, etc.

5. *Schol. Luc., Tim.*, p. 46 Jacobitz, citant encore Andocide : « Ὁ δὲ αὐτός καὶ λυχνοποιός ἦν καὶ ἐλυχνοπώλει, ὡς Ἀνδοκίδης ἱστορεῖ. » Cf. p. 6.

6. *Paix*, v. 1201 : « Νυνὶ δὲ πεντήκοντα δραχμῶν ἔμπολῶ », dit le Δραπε-
νοργός.

un commerce de bijouterie¹, ou de l'armurier Pistias, qui, fabriquant les meilleures cuirasses, les vend plus cher que ses concurrents². L'épigramme homérique sur les *Potiers* nous les montre allant offrir leurs produits au public « sur le marché ou dans les rues »³; Mnésarchos, le père de Pythagore, graveur de son métier⁴, s'était établi à Samos « pour y faire du commerce »⁵; et il semble bien que l'identité des deux états de « démiurge » et de négociant ait été admise en principe par les anciens législateurs, tels que Lycurgue et Solon⁶.

Parmi les artisans, proprement dits, il semble donc qu'à de rares exceptions près il ait été de règle que chacun vendit lui-même les articles qu'il fabriquait. Mais dans l'industrie alimentaire, en raison même des conditions matérielles où elle s'exerçait, il ne pouvait toujours en être ainsi : si l'on excepte quelques professions intermédiaires, des difficultés pratiques s'opposaient à ce que le producteur fût en rapport direct avec le public, du moins avec le public des villes, et pratiquât l'*αὐτοπωλική*; or, en ce cas, par une conséquence fatale, le marchand ne saurait être qu'un revendeur⁷. De là, une forme particulière de la division du travail, dont le degré d'intensité ne pourrait se calculer que si l'on faisait un départ exact entre ces diverses catégories de métiers; malheureusement, la plupart des documents qui nous renseignent à ce sujet sont de date relativement récente et ne

1. *Lysistr.*, v. 407 et suiv. De même, dans les *Chevaliers* (v. 650), le charcutier parle de réquisitionner toute la vaisselle des *démiurges*, ce qui semble impliquer qu'ils en tenaient boutique.

2. Xénophon, *Mémor.*, III, 10, 9 et suiv.

3. *Épigr. hom.*, XIV, v. 6.

4. *Δακτυλογλύφος* : Diog. Laert., VIII, 1, 1.

5. « Κατ' ἐμπορίαν » (Porphyre, *Vit. Pythag.*, 1-2; — Jamblique, *Vit. Pythag.*, 1, 5).

6. Lycurgue avait prohibé l'usage de la monnaie d'or et d'argent pour empêcher, dit Plutarque (*Lyc.*, IX, 5), qu'un *démiurge* étranger pût venir en Laconie écouler ses produits. Solon avait interdit aux graveurs de bagues de conserver l'empreinte du cachet d'un anneau une fois qu'ils l'auraient vendu (Diog. Laert., I, 2, 57). — Signalons enfin deux fables ésoques où l'on voit un sculpteur faire un hermès pour le mettre en vente (f. 2) et un client venir dans l'atelier d'un sculpteur pour acheter une statue (f. 137).

7. L'*αὐτοπωλική* devenait naturellement de plus en plus insuffisante comme régime économique à mesure qu'il devenait plus nécessaire à chaque ville d'importer des produits de l'étranger; or nous avons vu que cette nécessité des échanges commerciaux commença à se faire sentir au vi^e siècle, quand les agglomérations urbaines se développèrent. Cf. Glotz, *Travail...*, p. 82-83.

font que rarement allusion à un état de choses plus ancien ; aussi nous bornerons-nous à une revue rapide, d'où se dégagera plutôt une impression générale qu'une conclusion précise.

1° *Producteurs*. — On sait que les cultivateurs et les bergers étaient généralement des esclaves, quelquefois des thètes¹ ; or ces journaliers se louaient pour n'importe quelle besogne et n'étaient nullement des spécialistes². Parfois, le propriétaire mettait une sorte de point d'honneur à cultiver lui-même ses champs³. Quand un auteur comique intitule une de ses pièces les *Gardeurs d'oies*⁴ ou les *Sarcleuses*⁵, il est bien difficile de déterminer si ce terme exprime une véritable profession ou une occupation momentanée ; et quand Pollux énumère tous les noms qui peuvent désigner les travailleurs de la terre, son catalogue n'a encore évidemment qu'une valeur philologique et pas du tout sociologique⁶ ; d'autant qu'en matière agricole la division du travail n'implique pas nécessairement une spécialisation dans l'éducation professionnelle : dans le cas même où une répartition judicieuse de la besogne révèle une organisation rationnelle dans l'exploitation d'un domaine, chaque tâche particulière n'en est pas moins confiée au premier *ζούκος* venu⁷. Il

1. Un exemple entre mille : le Spartiate Empéramos, lors de la première guerre de Messénie, fait garder ses troupeaux en campagne par un οἰκέτης βουκόλος (Pausanias, IV, 30, 5 et suiv.).

2. Cf. 1^{er} article, p. 29.

3. Ainsi le philosophe Myson labourait et réparait sa charrue de ses propres mains ; cf. Diog. Laert., I, 106 ; — Diodore, VIII, fr. 32.

4. Χρηνοδοσχοί : Cratinos, fr. 46 Kock (= Athénée, IX, p. 384 b).

5. Ποάστριαι : c'est le titre de deux comédies du v^e siècle, l'une de Magnès, l'autre de Phrynichos (Pollux, X, 15, — Athénée, III, p. 110 c). Hésychios définit ainsi ce mot : « Οὐ μόνον αἱ τὴν πόαν ἐκ τοῦ σίτου, ἀλλὰ καὶ τὴν καλὰ μὲν ἐκτρίβουσαι, καὶ καθόλου αἱ τὰ κατ' ἄγρους μισθοῦ ἐργαζόμεναι. » Cf. encore Archippos, fr. 44 Kock (= Pollux, VII, 48) : « Καὶ ταῖς γυναῖξιν προσέτι ταῖς ποαστρίαις. »

6. Cf. Pollux, VII, 140 (énumération des catégories de γεωργοί, 183-187 (gardiens et marchands de bestiaux), 135-136 (éleveurs et marchands d'oiseaux). Aristophane avait écrit des *Laboureurs* (Γεωργοί, fr. 100-124 K.), Amphipos un *Vigneron* (Ἀμπελοουργός, — cf. Stobée, LX, 1, etc.) ; mais je ne vois guère quelles conclusions on pourrait tirer de ces faits, non plus que des fables ésoques où figurent soit un jardinier (κηπωρὸς, f. 191, 192, 329), soit un apiculteur (μελιττουργός, f. 289).

7. Hérodote raconte (VIII, 137) que lorsque les Téménides Gavanès, Aéropos et Perdiccas, exilés d'Argos, vinrent se mettre au service du roi de Macédoine, que Perdiccas devait détrôner, ils furent chargés de garder l'un les chevaux, l'autre les bœufs, le troisième le menu bétail. L'anecdote est sans doute légendaire.

ne semble donc pas qu'un progrès sérieux ait été réalisé depuis l'âge patriarcal.

2° *Producteurs-marchands*. — Des textes assez nombreux font allusion à la profession de meunier, *μωλωρής*¹; mais, en réalité, ces entrepreneurs de minoterie ne paraissent pas avoir été des ouvriers : c'étaient plutôt de grands négociants, qui achetaient le blé en gros et le faisaient moudre par n'importe quel tâcheron. L'exemple de Cléanthe, tournant la meule pour gagner sa vie, est classique²; mais il n'avait rien d'exceptionnel : Ménédème et Asclépiade, par exemple, louaient aussi leurs bras pour ce travail, qui n'exigeait aucun apprentissage préalable³. En outre, bien des gens avaient conservé l'usage de faire moudre le grain par leurs esclaves⁴; et l'on sait qu'un homme tel que Pittacos ne dédaignait pas de se livrer lui-même à cet exercice⁵.

Cette concurrence des particuliers devait, à plus forte raison, être plus grande encore dans la boulangerie que dans la meunerie : il est clair que, lorsqu'on se donnait le mal de broyer le grain à domicile, c'était avec l'intention d'en faire soi-même son pain; et ceux-là mêmes qui ne pouvaient ou ne voulaient pas moudre chez eux avaient encore la ressource d'acheter de la farine et de pétrir pour leur usage domestique. Non seulement les comiques font de fréquentes allusions à l'auge ou au pétrin indispensable dans chaque ménage⁶, mais on sait que la préparation du pain était une des principales besognes des femmes, aussi bien de la maîtresse de maison que de ses servantes⁷.

daire; mais elle ne pouvait avoir quelque vraisemblance que si le trait de mœurs qu'elle rapporte offrait l'image exacte d'une réalité courante.

1. Athénée, IV, p. 168 a b; — Pollux, VII, 180, — etc.

2. Cf. Plutarque, *Ne pas emprunter à usure*, VII, 5 (= *Mor.*, p. 830 d).

3. Athénée, *loc. cit.*

4. Phérécrate (*Sauvages*, fr. 10 K. = Athénée, VI, p. 263 b) rappelle qu'avant d'avoir des esclaves les femmes tournaient elles-mêmes la meule; la situation n'avait donc pas changé depuis l'âge homérique (cf. le fameux passage de l'*Odyssee*, XX, v. 105-119, où l'ἀλετρι; se répand en invectives contre les prétendants).

5. Cf. Plutarque, *Septem Sapientium Convivium*, 14 (= *Mor.*, 157 e f). Suivant Élien (VII, 4), c'était par hygiène qu'il s'y adonnait. Plutarque cite à ce propos la chanson dont une vieille meunière accompagnait son travail (*Carm. pop.*, 46 Crusius); ce chant ne paraît pas présenter un caractère strictement professionnel.

6. Aristophane, *Nuées*, v. 788, 1248, — *Guêpes*, v. 614, — *Grenouilles*, v. 505 et 1159, — *Ploutos*, v. 546, etc. Cf. Glotz, *Travail...*, p. 78 (et fig. 2).

7. Documents extrêmement nombreux; cf., par exemple : Simonide d'Amor-

Néanmoins, des textes du ^v^e siècle nous font connaître l'existence de boulangers et de boulangères travaillant pour le public¹; et l'un de ces industriels, Théarion, était assez renommé par la qualité de ses produits pour que son nom nous ait été conservé². Cet art, plus délicat que celui de moudre la farine, avait, à coup sûr, ses spécialistes, puisqu'on appréciait surtout les boulangers de Phénicie, de Lydie et de Cappadoce³; et il semble bien que, lors même que le travail se faisait à domicile, on le confiait de préférence à un manipulateur particulièrement compétent⁴.

Le boucher — ou le charcutier⁵ — est un commerçant établi : il tue le bétail et possède une boutique, où il vend la viande⁶. Dans les cérémonies religieuses, c'était — au moins primitivement — à lui qu'on s'adressait pour abattre les victimes, puisque, dans la plupart des cités, le sacrificateur portait le nom de μάγειρος⁷. Cette besogne exigeait en effet des notions et surtout une dextérité que le premier venu ne pouvait avoir; et peut-être était-ce pour cette raison qu'on n'admettait pas que la boucherie fût exercée par des femmes⁸. L'histoire a conservé le nom d'un

gos, fr. 7. v. 58 et suiv.; — Hérodote, I, 51, 6, — VII, 187, 1, — VIII, 137, 3-4; — Xénophon, *Écon.*, IX, 7 et 9, — X, 10 et 11, — etc., etc.

1. Une boulangère figure dans les *Guêpes* (v. 1388-1414); cf. encore *Guêpes*, v. 238, — *Gren.*, v. 858, etc. Une pièce d'Hermippos (fr. 8-13 Kock) était intitulée Ἀρτοποιίης.

2. Θεαρῖωνος ἀρτοποιῶν (Aristophane, fr. 1 = Athénée, I, III, p. 112); cf. Platon, *Gorgias*, p. 518 b. D'une façon générale, le pain d'Athènes était très renommé (Athénée, *loc. cit.*).

3. Athénée, *loc. cit.*, invoquant entre autres le témoignage d'Archestratos.

4. C'est le conseil que donne expressément Xénophon (*Cyrop.*, VIII, 2, 6). Cf. de nombreuses allusions à des esclaves chargés de faire le pain, mais spécialisés dans cette fonction : Xénophon, *op. cit.*, VIII, 5, 6 (les boulangers de Cyrus); — Hérodote, I, 51, 6, et VII, 187, 1 (les boulangères de Crésus et de Xerxès).

5. Le μάγειρος tue et vend le porc aussi bien que le bœuf; cf. Aristophane, *Cher.*, v. 375 et suiv. : « ... ἐμβάλλοντες αὐτῷ πάνταλον μαγειρικῶς εἰς τὸ στόμα(α) καὶ. »

6. Esope, f. 378 (Ποίμην καὶ μάγειρος : le boucher est qualifié de μαιφόνος ... ἀρνῶν), 80 (Βόας καὶ μάγειροι), 232 (Κυνὸν καὶ μάγειρος : un chien a volé un cœur ἐν τῷ μαγειρείῳ), 301 (Νεανίσκοι καὶ μάγειρος), etc.

7. C'est ce qui résulte, notamment, d'un passage d'Athénée (XIV, fr. 660 a), citant Clidémios : à Athènes, le sacrificateur s'appelait κήρυξ et non μάγειρος. Diodore (VIII, fr. 26) parle d'un boucher (μάγειρος) qui accompagnait une théorie τῆς θυσίας ἐνέκα. Sur le sens primitif du mot μάγειρος (= cuisinier), cf. p. 22.

8. Cf. Phérécrate, fr. 64 Kock :

Αὐτίκ' οὐδεὶς οὐδὲ μαγειραῖναν εἶδε πώποτε
ἀλλ' οὐ μὲν οὐδ' ἰχθυοσπάλαιναν.

boucher, Andréas de Sicyone, qui vivait au début du ^{vi}^e siècle et qui eut pour arrière-petit-fils le tyran Clisthènes¹; et quelques-uns au moins devaient être des personnages assez notables, comme ce Cyniscos qui avait (peut-être après fortune faite?) consacré à Héra son couperet². Les représentants de cette profession n'étaient toutefois pas très nombreux; car la consommation de la viande avait beaucoup diminué depuis les temps homériques³.

Si la nécessité d'un outillage spécial et d'une habileté que l'expérience seule pouvait donner exigeait que les bouchers fussent des gens de métier, la pêche, au contraire, pouvait être pratiquée par tout le monde; et il y avait des villes entières qui en tiraient leur principal moyen d'existence⁴. Il y avait néanmoins, dès le ^{vi}^e siècle, des pêcheurs de profession, tel que celui qui vint offrir à Polycrate le poisson qui avait avalé sa fameuse bague⁵; et l'on en voit plus d'un figurer dans les pièces des premiers comiques⁶; quelques-uns d'entre eux se confinaient même dans les besognes les plus particulières⁷. Ils en vinrent ainsi à former des corporations qui, parfois, jouissaient de privilèges considérables⁸; et, comme dans la boucherie, les femmes en étaient exclues⁹. Aucune démarcation n'est d'ailleurs établie entre les pêcheurs proprement dits et les marchands de poisson: ainsi le Samien qui fut la cause indirecte des malheurs de Poly-

1. Cf. Diodore, *loc. cit.*; — Hérodote, VI, 126.

2. *I. G. A.*, 543: « ... Κυρίως με ἀνέθηκε ἀρταμος Εὐργων δεκάταν. » Ἀρταμος (littéralement: découpeur) est synonyme de μάγειρος.

3. Les gens du peuple n'en mangeaient que dans les festins sacrés: leur *ὀψώνιον* ordinaire se composait de légumes ou de poisson (cf. Glotz, p. 80, etc.).

4. Par exemple Anthédon, en Eubée (Dicéarchos, *Descr. Grèce*, I, 24).

5. Cf. Hérodote, III, 42, 2: « ... καίπερ ἔδων ἀποχειροβιωτός. » Le poisson n'était donc plus, au point de vue gastronomique, l'objet du même mépris qu'aux temps héroïques.

6. Les pêcheurs figuraient souvent dans les mimes de Sophron; cf. fr. 43-49 Kaibel: Ὀλυὺς τὸν ἀγοράν (43-45), — Θυννοθήρας (46-49). Cf. M. Croiset, *H. L. G.*, t. III, p. 449, qui distingue trois pièces: le *Pêcheur de thons*, le *Pêcheur et le paysan*, les *Pêcheurs*, tandis que Kaibel ne reconnaît que les deux premières. — Voir encore Aristophane, *Guêpes*, v. 493 et suiv., et surtout fr. 387 (= Stobée, LV, 7), v. 8-10, où il est question d'un ἰχθυοπωλὴς installé sur l'agora.

7. Comme les *solénistes* (pêcheurs de couteaux) dont parle Athénée (III, p. 90 e).

8. A Sybaris, les pêcheurs et marchands d'anguilles étaient exemptés d'impôts (Athénée, XII, p. 521 d.).

9. Phérécrate, *loc. cit.*

crate avait — Hérodote le dit expressément — l'habitude de « porter son poisson au marché¹ » ; seuls, de très rares textes présentent les deux métiers comme formellement distincts².

3° *Marchands*. — Le trafic des comestibles n'était qu'une des nombreuses variétés de ce commerce de détail (*καπηλεία*), que les Grecs ont toujours nettement distingué du haut négoce (*ἐμπορία*)³. Or le trait le plus caractéristique, à leurs yeux, de la *καπηλεία*, c'est que celui qui l'exerçait n'était ni un fabricant ni un producteur, mais qu'il achetait pour revendre⁴ : le *κάπηλος* ou *μεταβολεύς* s'oppose ainsi à l'*αὐτοπώλης*, marchand de première main, qui vend lui-même ses propres produits⁵. Platon, qui dans sa cité idéale proscrivait ce genre de trafic, du moins pour les denrées alimentaires⁶, reconnaît cependant qu'il est indispensable dans une société organisée ; car ce serait une perte de temps intolérable que d'être obligé, pour tous ses achats, de se mettre à la recherche des divers producteurs⁷ ; et Aristote déclare également que l'existence des intermédiaires, inutile dans le clan primitif, est nécessaire dans les groupements plus

1. « ... Τόνδε ἐλὼν οὐκ ἐδικαίωσα φέρειν εἰς ἀγορὴν », dit le pêcheur au roi (Hérodote, *loc. cit.*).

2. Par exemple le passage d'Athénée relatif aux Sybarites (cf. n. 4) : « Μηδὲ τοὺς τὰς ἐγγέλεις πωλοῦντας τέλος ἀποτίνουν μηδὲ τοὺς θηρεύοντας. »

3. Aristote, *Polit.*, IV, 3, 12 : « Λέγω δὲ ἀγοραῖον τὸ περὶ ... τὰς ἐμπορίας καὶ καπηλείας διατρίβον. » Cf. Platon, *Lois*, VIII, p. 842 c (... ἐμπορικῶν καὶ καπηλευτικῶν), — *Protag.*, p. 313 de (ἐμποροὶ καὶ κάπηλοι), — *Sophiste*, p. 231 d ; — Xénophon, *Rev.*, IV, 6, — *Mémor.*, VII, 3, 6 (où l'ἐμπορος est distingué de « τοὺς ἐν ἀγορᾷ μεταβλλομένους »), etc. Rappelons que le sens primitif du mot ἐμ...oros est celui de *passager*, donc de négociant qui pratique l'importation ou l'exportation.

4. Platon, *Polit.*, p. 260 cd : « ... Πωληθέντα που πρότερον ἔργα ἀλλότρια παραδεχόμενοι δεύτερον πωλοῦσι πάλιν οἱ κάπηλοι. »

5. Platon, *Polit.*, *loc. cit.*, — *Sophiste*, p. 223 d (l'*αὐτοπωλική* opposée à la *μεταβλητική*, qui comprend elle-même la *καπηλική* et l'*ἐμπορική*). Le scoliaste d'Aristophane (*Plout.*, 1156) distingue cinq variétés de commerçants : l'*αὐτοπώλης* (qui vend sur place ses propres produits), le *κάπηλος* (revendeur sur place), l'*ἐμπορος* (exportateur), le *παλικάπηλος* (revendeur de produits achetés à un ἐμπορος) et le *μεταβολεύς* (revendeur au détail, comme le *κάπηλος*). Mais ce classement, quelque peu subtil, est plutôt théorique et ne correspond, en tout cas, qu'à un état de civilisation assez avancé.

6. Cf. *Lois*, VIII, p. 842 c : il ne permet qu'aux étrangers la pratique de la *καπηλεία*, et seulement « ἐν ταῖς τῶν ξένων ἀγοραῖς ».

7. *Rep.*, II, p. 371 : Platon insiste surtout sur la nécessité, pour chaque ville, d'avoir un marché où tous ceux qui veulent échanger leurs produits se rendent *en même temps* : « Αὐτὴ ἄρα, conclut-il, ἣ χρεια καπῆλων ἡμῖν γένεσιν ἐμποιεῖ τῇ πόλει. »

nombreux, où l'échange direct entre producteurs est devenu pratiquement impossible¹.

A quelle époque s'est créée en Grèce cette institution, qu'Aristote considère avec raison comme étrangère à la société patriarcale? Sans qu'on puisse préciser, il semble bien qu'elle soit antérieure au v^e siècle : Hérodote, notamment, en parle comme d'une invention orientale, mais déjà familière à ses compatriotes². Seules, quelques cités y restèrent réfractaires³; mais il est très vraisemblable qu'elles ne constituaient qu'une infime minorité.

Ces petits marchands avaient-ils l'habitude de se borner à la vente d'une seule espèce de denrées? C'est peu probable, car la variété des produits est précisément, chez les lexicographes, le trait essentiel qui sert à définir ce genre de trafic⁴. Dans les *Heures*, Aristophane donnait la raison pour laquelle, à Athènes du moins, un commerçant pouvait « tenir » en même temps les articles les plus divers : grâce à la douceur du climat, on trouve des primeurs jusqu'en hiver, si bien qu'« on peut vendre à la fois des grives, des poires, du miel, des olives, du petit-lait, des gâteaux, des hirondelles et des cigales de mer, des vulves⁵ »; et le fait est encore confirmé par d'autres témoignages plus récents⁶. Je ne crois pas qu'il faille considérer comme un argument sérieux

1. *Polit.*, I, 3, 12.

2. « Πρώτο: δὲ (s. e. Λυδοὶ) κάπηλοι ἐγένοντο » (Hérodote, I, 94, 1). Le même historien dit ailleurs (III, 89, 5) que les Perses traitaient Darius de *brocanteur* (κάπηλος), « parce qu'il faisait argent de tout » (ὅτι ἐκαπῆλεν πάντα τὰ πράγματα). — Cf. Glotz, p. 142 : « La classe des commerçants prit une telle ampleur qu'on y distingue au VII^e et au VI^e siècle les éléments qu'y reconnaîtra le regard perspicace du philosophe (Aristote). »

3. Locres, en particulier : la καπηλεία y était interdite par une loi (Hérodote, XXX, 2).

4. Suidas, s. v. Κάπηλος. « Καθόλου τοὺς πωλοῦντάς τι καπήλους ὀλεγον. » — Pollux, VII, 16 : « Οἱ ... πάντα πιπράσκοντες καλοῖντι ἂν πανδοκεῖς καὶ πανδοκῦτριάς..., μᾶλλον δὲ ... παντοπωλῆαι. » Ces noms sont sensiblement synonymes de κάπηλοι ou de μεταβολεῖς (cf. III, 124-127, et VII, 8), de même que γελγοπωλῆαι. Aujourd'hui encore, le terme de παντοπωλεῖον désigne un bazar.

5. Aristophane, fr. 569 (= Athénée, IX, p. 372 b c) :

..... οὗτος δ' ἄνθρωπος πωλεῖ κίχλας,
ἀπίους, σχαδόννας, ἐλάας,
πύον, χόρια, χελιδόννας,
τέττιγας, ἐμβρύεια.

Je traduis χόρια par des *gâteaux* et non par des *peaux*, puisqu'il s'agit uniquement de comestibles; l'hirondelle de mer est un poisson volant, l'*exocet*, et la cigale de mer une sorte de homard, le *cancer astacus*.

6. Eubule (fr. 74 Kock = Athénée, XIV, 640 b c) a imité d'assez près ce

en faveur de la thèse inverse les distinctions que paraissent établir certains auteurs, comme Nicophon dans ses *Gagne-Petit* (Χειρογιάστρες) : « Marchands de sardines, marchands de charbon, marchands de figues sèches, marchands de peaux, marchands de farine, marchands de cuillers, marchands de livres, marchands de cribles, marchands de gâteaux, marchands de graines¹..... » Le pêle-mêle de cette énumération est destiné à produire un effet pittoresque et comique qu'Aristophane recherchait aussi à l'occasion ; et ce serait forcer le sens du texte que d'y voir une liste de métiers foncièrement différents, d'autant que, dans la même pièce, l'auteur use encore du même procédé pour insister précisément sur la variété des produits que débite un de ces marchands de comestibles². Quelques articles seulement étaient assez demandés pour qu'un brocanteur ou un épiciers pût être tenté de s'y confiner ; tel était le cas, semble-t-il, pour le commerce des salaisons³, des fromages⁴, des farines et de leurs dérivés⁵, ou, en dehors de l'alimentation, pour la mercerie⁶ et peut-être pour les armes d'occasion⁷.

passage d'Aristophane, en allongeant l'énumération des produits (des figues, des raisins, des raves, des pommes, des roses, des nêles : σῦκα, βότρυς, γογγύλιδες, μήλα, ῥόδα, μέσπιλα) et surtout en y ajoutant une intention satirique par l'insertion, dans cette liste d'objets à vendre, des juges, des témoins, des lois, etc.

1. Nicophon, fr. 19 Koch (= Athénée, p. 126 c) :

..... μεμβραδοπώλαις, ἀνθρακοπώλαις,
ἰσχυδοπώλαις, διφθεροπώλαις,
ἀλφιτοπώλαις, μυστριοπώλαις,
βιβλιοπώλαις, κοσκινοπώλαις,
ἐγκριδοπώλαις, σπερματοπώλαις.....

2. *Ibid.*, fr. 15 (= Athénée, XIV, p. 645 b) : le même homme vend « des pains, de la galette, de la bouillie, de la farine, du pain d'orge, des biscuits, des gâteaux au miel ou à l'huile, de l'orge mondé, des tartes, des gâteaux d'orge, des beignets » (ἄρτους, μᾶζαν, ἀθήρην, ἄλφιτα, κόλλις, ὀδελίαν, μελιτοῦτταν, ἐπιχύτους, πεισάνην, πλακοῦντας, δονδαλίδας, ταγηνίαις). Remarquons toutefois que ce pâtissier est déjà, jusqu'à un certain point, un spécialiste, — sans doute un ἀλφιταμοιβός (cf. *infra*).

3. Cf. Athénée, III, 119 f-120 b (qui cite plusieurs ταριχοπώλαι célèbres nommés par les comiques).

4. Τυροπώλαι (Aristophane, *Chev.*, v. 853 et suiv., — *Gren.*, v. 1369, etc.).

5. Ἀλφιταμοιβοί (*Nuées*, v. 640, — *Ass. fem.*, v. 424) ; — cf. *Chev.*, v. 1009 (τῶν μετρούντων τᾶλφιτ' ἐν ἀγορᾷ), etc.

6. Ἐριοπώλαι (*Gren.*, v. 1386, etc.).

7. Κάπηλος ἀσπίδων (*Paix*, v. 417), κάπηλος ὄπλων (*Ibid.*, v. 1209) ; mais ces personnages ne sont peut-être qu'une invention fantaisiste du poète, comme le

Toutefois, le terme de *κάπηλος* a fini par prendre, dans le langage courant, une acception assez particulière : non seulement il désigne le plus souvent, parmi les diverses sortes de détaillants, un marchand de vins et de comestibles¹; mais, comme généralement le débitant préparait lui-même les aliments qu'il vendait et les servait aux clients², sa boutique devenait un cabaret, ou plutôt une de ces auberges populaires où « l'on sert à boire et à manger³ »; et, en raison du rôle important qu'y jouait la cuisine, ces maisons étaient fréquemment tenues par des femmes⁴. Mais il ne semble pas qu'il faille voir dans cette évolution du sens d'un mot l'indice d'une tendance à la spécialisation; bien au contraire, si les cabaretiers et gargotiers ont été désignés sous le nom très général de *κάπηλοι*⁵, il faudrait plutôt en conclure qu'en même temps que la nourriture et la boisson il leur arrivait de vendre encore toutes sortes d'autres marchandises.

La clientèle de ces restaurants étant surtout composée d'étrangers, il est naturel que les tenanciers aient eu d'assez bonne heure l'idée d'y adjoindre des logements pour leurs hôtes de passage⁶. La vogue de ces établissements fut parfois si grande qu'on voyait dans certaines villes — à Byzance, par exemple, — les habitants quitter leurs maisons pour venir s'y installer⁷; mais nous ignorons à quelle époque cette mode a pu se répandre. En tout cas, il n'y a plus que le nom de commun entre les proprié-

τορνυτολυσασπιδοπηγός des *Oiseaux*, ou leurs noms des expressions péjoratives pour désigner des armuriers.

1. Cf. Platon, *Lois*, VIII, p. 849 d : « Οἶνον τε ... καὶ σίτου πρᾶσιν, ὃ καὶ καπηλείαν ὀνομάζουσιν οἱ πλείστοι... »

2. Qui étaient surtout des gens du commun; cf. Platon, *loc. cit.* (... πωλείτω τοῖς δημιουργοῖς καὶ τούτων δούλοις...); — Élien, IX, 19 (Démosthène refusant d'aller trouver Diogène en train de déjeuner ἐν καπηλείῳ), etc.

3. Telle est bien la valeur du mot *καπηλείον*, notamment chez Aristophane (*Ass. fem.*, v. 154, — *Gren.*, v. 550, etc.); cf. Ésope, f. 196, — Élien, *loc. cit.*, etc. Sur l'extension progressive du sens de ce mot, cf. Pauly-Wissowa, s. v. *Καπηλείον*.

4. *Πανδοχεύτραι* (*Gren.*, v. 114 et surtout 559-578, — *Plout.*, v. 426, etc.).

5. Ou *πανδοχεύς* (cf. la note précédente). Nous avons vu (p. 18, n. 4) que le *πανδοχεύς* n'était pas seulement un aubergiste, mais un brocanteur : le terme est donc exactement synonyme de *κάπηλος*.

6. Cf. Xénophon, *Rev.*, III, 12 : ces hôtelleries (*καταγώγια*) se rencontraient surtout dans les ports, où elles étaient fréquentées principalement par les pilotes; mais elles étaient encore assez rares au iv^e siècle.

7. Élien, III, 14. Athénée (XII, p. 526 c), citant Théopompe, dit que cette vogue des hôtelleries de Byzance tenait à ce que, dans une ville aussi commerçante, les habitants avaient constamment affaire au marché ou sur le port.

taires de ces luxueux hôtels et les modestes traiteurs qui, pour une obole, fournissaient aux pauvres gens leur pitance quotidienne.

b) Industries domestiques diverses.

Dans la vie domestique, notamment pour les besoins du ménage ou pour les soins du corps, les personnes tant soit peu aisées avaient fréquemment recours à l'emploi de la main-d'œuvre salariée; et, bien qu'il s'agît plutôt d'une besogne matérielle à effectuer que de denrées à fournir, les gens libres qui exerçaient ces métiers étaient encore classés parmi les démiurges.

Mais c'était évidemment dans ce domaine que la concurrence du travail servile se faisait le plus sentir. Les riches avaient des domestiques, non seulement pour les servir, mais pour soigner les chevaux¹ et même pour instruire ou garder leurs enfants². De là, soit dit en passant, le développement d'une nouvelle profession, celle de marchand d'esclaves³.

Dans les maisons nombreuses, il était naturel qu'une spécialisation s'établît et s'accroût de plus en plus; mais nous savons que jusqu'aux guerres médiques les esclaves étaient, en Grèce, relativement rares⁴; aussi n'est-ce qu'à une époque beaucoup plus récente que les gens riches purent avoir des serveurs (σπεῖται), des pourvoyeurs (ἀγοράσταί), etc. Mais, pour celles des fonctions domestiques qui exigeaient une compétence particulière, il en était autrement. Les cuisiniers, par exemple, tenaient une place considérable dans la vie sociale de Sybaris⁵;

1. Ἱπποκόμος (Xénophon, *Équit.*, II, 5, — V, 1, — *Écon.*, III, 10, — XI, 4, — XIII, 7; — Hérodote, III, 85; — Pollux, I, 199-208, etc.).

2. Le fameux Sicinnos, pédagogue des enfants de Thémistocle (Hérodote, VIII, 75, 2) est qualifié par Hérodote d'οἰκέτης (*loc. cit.*, et 110, 3) et par Plutarque de Πέρσης ἀγματοῦς (*Thémist.*, XII, 4). Suivant Diodore (XI, 12), ce serait Charondas qui aurait établi à Thurium les premiers instituteurs publics (vers 445 av. J.-C.).

3. Ἀνδραποδοκῆται. Nous ne sommes renseignés sur eux que par des documents assez récents; voir Beauchet, *Histoire du droit privé de la République athénienne* (Paris, 1897), t. II, p. 421. Chios, Éphèse, Byzance étaient les principaux marchés d'esclaves (cf. Glotz, *Travail...*, p. 233).

4. M. Glotz a montré (p. 243) que les maisons à domesticité nombreuse étaient tout à fait exceptionnelles.

5. Athénée, XII, p. 521 b (les inventions des cuisiniers sybarites), — VI,

leur institution remonte donc au moins au VI^e siècle¹. Quelques régions s'en firent une spécialité : l'Elide, notamment, et peut-être la Laconie².

Cela n'empêchait pas qu'on ne fit appel, surtout pour les dîners de cérémonie, à des « extra » qu'on louait à la journée ; c'était un usage courant au IV^e siècle : les comédies de Ménandre y font de continuelles allusions. Mais pour les VII^e et VI^e siècles, la chose est beaucoup plus douteuse. Une anecdote assez connue attribuait à Solon un mot qui impliquerait, de son temps, l'existence de ces cuisiniers de louage³ ; mais l'authenticité en est trop incertaine pour qu'on en puisse faire état.

Remarquons cependant que les cuisiniers, désignés quelquefois par le terme d'ὄψοποιοί⁴, sont ordinairement appelés μάγειροι, c'est-à-dire des bouchers⁵ ; et il n'y a pas là une simple confusion ou similitude de nom : c'était bien le même homme qui tuait, vendait la viande et l'apprêtait⁶. Or nous avons vu que, dès le VI^e siècle, le μάγειρος était un commerçant établi, qui tenait boutique et travaillait pour le public ; il semble donc que la Grèce ait connu d'assez bonne heure la concurrence entre le cuisinier attaché à la maison et le démiurge par qui l'on faisait

p. 273 c, et XII, p. 541 e (les mille cuisiniers du Sybarite Smyndridès, — cf. Élien, XII, 24).

1. Puisque Sybaris a été détruite en 510. — J'ai déjà cité les passages de la *Cyropédie* (VIII, 2, 6, — 5, 3, — 8, 20) relatifs aux cuisiniers de Cyrus.

2. Cf. Antiphane, cité par Athénée, I, p. 27 d ; — Plutarque, *Lyc.*, XII, 11, — *Inst. Lac.*, 2. Ce dernier renseignement paraît toutefois peu compatible avec l'interdiction faite aux Spartiates d'avoir des cuisiniers attachés à leur service personnel (Plutarque, *Lyc.*, X, 1, — Élien, XIV, 7, 5) et l'obligation où étaient leurs cuisiniers publics de se confiner dans la préparation des viandes (Athénée, XII, p. 550 d).

3. « Ὅταν δεῖπνον ἔχω, μάγειρον μισθοῦμαι », aurait dit Solon pour justifier, par cette comparaison, la profession d'avocat (Stobée, *Appendice*, XVI, 138 ; — cf. Müllach, t. I, p. 223, *Apoph.* 59).

4. Cf. Hérodote, IX, 81, 1 (les ὄψοποιοί de Xerxès), etc. Athénée (XII, p. 512 b) appelle les cuisiniers sybarites ὄψοποιοῦς ἢ μαγείρους (cf. Platon, *Rep.*, II, p. 373 d, etc.).

5. D'après E. Boisacq (*Dict. étym.*, p. 597), le sens primitif du mot (*pétrisseur*) serait plus voisin de celui de *cuisinier* que de celui de *boucher* ; c'est donc sans doute dès l'origine que les deux professions ont été considérées comme inséparables.

6. Ainsi le charcutier des *Chevaliers* se vante de savoir très bien *préparer un ragoût* (v. 343 : οὐδ' τε ... καρνοποιεῖν). Certains textes ne permettent même pas de discerner dans laquelle des deux acceptions est pris le mot μάγειρος ; cf., par exemple, Athénée, XIV, p. 660 d : « Ἐν τῷ πρώτῳ τῆς Ἀθῆδος, Κλειδῆμος φῦλον ἀποφαίνει μαγείρων ἐχόντων δημιουργικὰς τιμὰς. »

préparer certains mets au dehors¹ ou que l'on faisait venir comme « renfort de potage » dans les grandes circonstances. Notons d'ailleurs que, dans le cas présent, l'emploi d'un professionnel n'est pas l'indice d'un progrès dans la division du travail : il n'est possible, au contraire, que parce que le même fournisseur cumulait les métiers assez différents de boucher et de rôtiisseur².

Le développement de la civilisation et le goût du bien-être, qui en résultait, rendaient également nécessaire l'emploi de spécialistes pour les divers soins du corps. En ce qui concerne certains d'entre eux, comme les pharmaciens et les baigneurs publics, nous ne possédons pas de témoignages antérieurs au v^e siècle³; mais, pour quelques autres, nous avons des preuves de leur existence dès le vii^e ou le vi^e. Les iambographes et les lyriques ont plus d'une fois fait allusion à des parfumeurs contemporains⁴; et cette profession était assez répandue pour que Solon ait cru devoir lui consacrer un article de loi particulier, par lequel il l'interdisait aux hommes⁵. Les coiffeurs jouaient également un rôle important dans la vie des élégants de cette époque; tel ce Glaucos, fils de Leptine, à qui Archiloque a adressé plusieurs de ses pièces⁶. Or ces barbiers ne servaient pas seulement les clients à domicile, ils avaient leurs boutiques (κουρεία), qui furent de bonne heure le lieu de prédilection des curieux et des

1. Athénée (IV, p. 172 a b) dit que le dessert et les gâteaux ne se faisaient généralement pas à domicile, mais qu'ils étaient préparés par des professionnels, « οὗς οἱ πρότερον δημιουργοὺς ἐκάλουν ». Mais Athénée ne cite comme références que des textes de Ménandre et d'Antiphane.

2. A plus forte raison ne pouvait-il y avoir de division intérieure dans l'art culinaire, comme Xénophon (*loc. cit.*) le posa plus tard en principe. — Quant aux Rôtiisseurs d'Aristophane (Ταγηνισταί, fr. 488-527) et au fabricant de ragoûts (καρυκοποιός) d'Achéos (cité par Athénée, IV, p. 173 c), il serait bien difficile de dire si ces personnages étaient ou non spécialisés dans ces branches de leur métier.

3. Il est souvent question de ces deux états chez Aristophane. Le mot φαρμακοποιός se trouvait déjà chez Eschyle (fr. 448).

4. Anacréon, fr. 26 : « Τὸν μυροποῖδὸν ἡρόμην Στράττιν εἰ κοσμήσει... » Cf. Archiloque, fr. 22 et 23 (= Athénée, XV, p. 688 c).

5. « Σβλῶν ... διὰ τῶν νόμων κεκάλυψε τοὺς ἄνδρας μυροπωλεῖν » (Athénée, *loc. cit.*).

6. Archiloque, fr. 14, 51, 66 et surtout 54 :

Τὸν κεροπλάστην αἶδε Γλαῦκον...

Les mots κουρεύς et πλοχεύς ont été employés par Épicharme (fr. 15 et 171).

bavards, comme les forges du temps d'Hésiode¹. C'est dans un établissement de ce genre que, suivant la tradition, le fils de Pittacos aurait trouvé la mort²; et c'est également dans son « salon de coiffure » que le Bisalte Onaris aurait surpris le secret des préparatifs faits par les habitants de Cardia contre sa patrie³.

Ce sont là de ces métiers de luxe dont Platon expliquait l'éclosion par l'effet naturel d'une évolution sociale et surtout par l'accroissement continu des besoins au sein d'agglomérations de plus en plus nombreuses; et il citait comme un phénomène de même ordre le développement de la médecine⁴. Le rapprochement pourrait nous étonner, si nous n'étions habitués à voir les médecins classés parmi les démiurges, non seulement en compagnie des devins et des poètes⁵, mais même côte à côte avec les charpentiers⁶. Les gens ne faisaient pas une différence essentielle entre le salaire qu'ils donnaient à un ouvrier manuel et les honoraires qu'ils payaient — à contre-cœur, du reste⁷ — à un médecin.

Les musiciens méritent ici une mention spéciale, en raison de la place de plus en plus considérable qu'ils ne cessaient de prendre dans la société hellénique. Le goût de la musique avait de tout temps été très répandu chez les Grecs; à l'époque héroïque, on voyait de grands personnages, comme Achille, charmer leurs loisirs en jouant de la phorminx⁸. Mais c'est seulement à partir du VIII^e siècle que l'on eut des musiciens de profession : d'abord, parce que l'usage se répandait de plus en

1. Eupolis, fr. 180 : « ... Πόλλ' ἔμαθον ἐν τοῖσι κουρείοις... » Cf. Aristophane, *Plout.*, v. 338, etc.

2. Diog. Laert., I, 4, 76. C'est à Cymé qu'il aurait été tué d'un coup de hache par un χαλκεύς, tandis qu'il se trouvait « καθήμενος ἐπὶ κουρείου ».

3. Charon de Lampsaque, fr. 9 Müller (= Athénée, XII, p. 520 *df*). Cet Onaris, enlevé dans son enfance et vendu comme esclave à Cardia, se serait installé comme coiffeur (κουρσωτεύς) dans cette ville; ayant entendu parler « ἐν κουρσωτηρίῳ » des préparatifs en question, il aurait été en avertir ses compatriotes. Sur le stratagème qu'il employa contre la cavalerie cardienne, voir note 7 de la page suivante.

4. *Rép.*, II, p. 373.

5. *Odyssée*, XIX, v. 135; — Empédocle, v. 457, etc.

6. *Odyssée*, XVII, v. 384.

7. Héraclite, fr. 90 Müllach : « Οἱ ... ἱατροὶ ... ἐπαιτέονται μὴδὲν ἄξιοι μισθὸν λαμβάνειν κατὰ. » Cf. Théognis, v. 432-434, etc.

8. *Iliade*, IX, v. 186.

plus de faire jouer de la flûte ou de la cithare dans les cérémonies religieuses ou dans les festins (Alcman, Anacréon, Pindare y font de continuelles allusions); ensuite, parce que les progrès constants de la musique, l'invention d'instruments nouveaux¹, le développement du nème et de la chanson, dont l'exécutant devait être un soliste², ne permettaient plus de s'adonner à cet art sans de longues études préalables. Sans doute, les amateurs ne laissèrent pas plus que de nos jours à ces professionnels le monopole de la science musicale; les poètes lyriques et élégiaques, en particulier, étaient généralement d'habiles virtuoses³; mais ils avaient aussi, ne fût-ce que pour les accompagner, des joueurs de flûte ou de cithare⁴. Les instruments à cordes et à vent avaient les uns et les autres leurs partisans, entre lesquels s'élevaient parfois d'amusantes querelles⁵. Quelques-uns de ces musiciens étaient de savants artistes, comme ce Sacadas d'Argos qu'avait célébré Pindare et qui était aussi célèbre comme compositeur que comme virtuose⁶; d'autres étaient des gens du commun, souvent même des esclaves⁷.

c) Professions féminines.

En passant en revue les diverses catégories d'artisans, nous avons eu à citer d'assez nombreux exemples de femmes qui vivaient de leur travail. Dans les milieux populaires, c'est toujours une chose normale qu'une femme gagne ainsi sa vie; et

1. Cf. t. CXLI, p. 170.

2. Aristote, *Probl.*, XIX, 15 (cité par A. Croiset, *H. L. G.*, t. II, p. 55).

3. C'est ce que Plutarque (*Inst. Lac.*, 17) nous dit de Terpandre et Strabon (XIV, 2, 28) de Mimnerme. Cf. Théognis, v. 534, etc.

4. Ἀνιστήρεαι, χάριςται. Cf. Théognis, v. 533, 941 et suiv.; — Épicharme, fr. 171; — Alcman, fr. 67, — etc.

5. Voir l'hyporchème de Pratinas (fr. 1, — probablement un chœur de drame satyrique) où sont accumulées contre la flûte les invectives les plus burlesques (cf. P. Girard, *Mélanges Weil*, p. 131-139).

6. Pindare, fr. 244; — cf. Pausanias, II, 22, 8, — IV, 27, 7, — IX, 30, 2; — Plutarque, *Mus.*, VIII, 12, etc. Il était du début du v^e siècle.

7. Par exemple, la joueuse de flûte qu'Onaris acheta à Cardia pour apprendre à ses concitoyens à jouer de cet instrument et à faire danser, sur le champ de bataille, les chevaux des Cardiens (Charon, *loc. cit.*). Il est intéressant de comparer cette histoire à l'anecdote tout à fait identique que l'on racontait au sujet des Crotoniates et des Sybarites : Aristote (cité par Athénée, XII, p. 529 e) dit que les Crotoniates « avaient avec eux des joueurs de flûte équipés en soldats » (συμπαρήσαν ... αὐλῆται ἐν στρατιωτικῇ σκευῇ). La première version laisse supposer que les musiciens de profession étaient assez rares; la seconde semblerait plutôt fondée sur une hypothèse opposée.

dans les petits ménages, notamment, elle était souvent la collaboratrice ou l'auxiliaire de son mari, comme la femme de ce cardeur Miccylos, que Cratès célébrait dans ses vers¹. Le préjugé que, dans un passage bien connu des *Mémorables*, Xénophon attribue à Aristarque² ne devait guère s'étendre en dehors de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée.

Mais un autre obstacle plus sérieux risquait de restreindre l'emploi de la main-d'œuvre féminine salariée : c'est que les besognes que toutes les civilisations ont de préférence confiées aux femmes étaient le plus souvent faites à domicile, soit par des esclaves, soit par la maîtresse de maison en personne. Non seulement il y a eu de tout temps, parmi les *οἰκέται*, des servantes et des nourrices; mais nous avons vu³ que l'éducation d'une femme était toujours imparfaite si elle ne savait filer, tisser et coudre pour confectionner les vêtements familiaux. De même, la fabrication du pain était considérée comme une besogne domestique : les grands personnages possédaient des esclaves-boulangères⁴; et, d'autre part, nous avons vu Hérodote représenter, à une époque assez voisine de celle qui nous intéresse, une reine de Macédoine préparant elle-même le pain de ses domestiques⁵. Une femme, même de condition libre, doit être capable non seulement de pétrir la pâte⁶, mais de tourner la meule⁷. On sait qu'Ischomaque recommande vivement à sa femme ce genre d'exercice⁸; or les documents les plus récents sont peut-être ici les plus probants, puisqu'ils permettent de raisonner *a fortiori*.

Néanmoins, nous avons pu constater d'assez bonne heure l'existence de couturières professionnelles et de boulangères,

1. Rapportés par Plutarque, *Ne pas emprunter à usure*, VII, 4 (= *Mor.*, p. 830). M. Glotz (p. 320) cite également l'exemple de la doreuse Atreïs, femme du fabricant de casques Dionysios (Dittenberger, *Sylloge* 2, n° 811; — cf. Lechat, *B. C. H.*, 1889, p. 77-80); mais la date de la *defixionis tabula* où il en est question est, suivant M. Lechat, impossible à fixer.

2. *Mémor.*, II, 7, 3-4. Sur le prétendu préjugé des Grecs contre le travail manuel, voir l'article suivant.

3. T. CXLI, p. 186-187.

4. Par exemple Crésus et Xerxès (Hérodote, I, 51, 6, — VII, 187, 1).

5. Hérodote, VIII, 137, 3-4; la scène se passe vers l'an 700.

6. Cf. Aristophane, *Gren.*, v. 505 (Perséphone faisant le pain elle-même), — *Ass. fem.*, v. 223, etc.

7. Simonide d'Amorgos, fr. 7, v. 58 et suiv. Nous avons vu que, d'après Phérecrate (*Sauvages*, fr. 10 Kock), c'était autrefois une obligation pour toute maîtresse de maison quand on n'avait pas encore d'esclaves.

8. Xénophon, *Écon.*, IX, 7 et 9, — X, 10-11.

surtout de marchandes de pain, commerce auquel on joignait ordinairement celui d'autres comestibles¹. Il semble que les revendeuses aient été plus nombreuses que les manouvrières, sans doute parce que ce genre d'occupation, plus sédentaire et exigeant un moindre déploiement de force physique, convenait mieux au sexe féminin². Aristophane met parfois en scène ou en cause des marchandes de fruits ou de légumes³; c'est dans cette dernière corporation qu'il rangeait Clito, la mère d'Euripide; n'y eût-il là qu'une invention ou qu'une plaisanterie d'un goût douteux, elle ne pouvait trouver quelque crédit que si elle présentait une certaine vraisemblance, donc que si le personnage de la « revendeuse de cerfeuil » appartenait à la réalité quotidienne⁴. Les comiques font assez souvent allusion aux « marchandes de couronnes⁵ »; ce devait être une industrie assez commune et assez florissante, à en juger par l'usage que l'on faisait de cet ornement dans les occasions les plus diverses⁶. Un témoignage précis nous permet d'affirmer son existence dès le VI^e siècle : c'est, en effet, une marchande de couronnes, Phyé de Collytos, qui aurait tenu le rôle d'Athéna dans la mys-

1. Cf. p. 15 (n. 1), 18 (n. 4), 20, et I. CXLII, p. 187. Faut-il ranger parmi ces professionnelles les *Boulangères* de Hermippos ('Αρτοποιίδες, fr. 8-13), les *Ravaudeuses* de Sophron ('Ακιστρίαι, fr. 1-2), les *Revendeuses* de Théopompe (Καπνίδες, fr. 24-28)? J'ai déjà fait remarquer que bien souvent on ne peut savoir si l'on est en présence d'un terme désignant une profession permanente ou une occupation momentanée; c'est le cas, surtout, pour les pièces dont nous ne connaissons guère que le titre et dont nous ignorons le sujet.

2. C'est la raison que donne implicitement Phérécrate (fr. 64) :

Κἄτα μωροπωλεῖν τί παθόντ' ἄνδρ' ἔχρην καθήμενον
ὤφρλῶς ὑπὸ σκιαδείῳ.....

3. *Lysistr.*, v. 564 (ἰσχυροπωλίδες), — *Guépes*, v. 497 (λαχανοπωλίδες), etc. Je ne cite que pour mémoire les v. 457-458 de *Lysistrata*, où il ne faut voir que le désir de produire un effet comique et qui n'ont évidemment pas la moindre valeur documentaire :

ὦ σπερμαγοραισολεξιβολαχανοπωλίδες,
ὦ σκωρδοπανδοκευτριαρτοποιίδες.

4. *Acharn.*, v. 457, 478, — *Chev.*, v. 19, — *Thesmoph.*, v. 387, — *Gren.*, v. 840, 947, etc. Cf. les railleries analogues d'Hermippos contre la mère d'Hyperbolos dans ses *Boulangères* (fr. 8-13).

5. *Στεφανοπωλίδες* : c'est le titre d'une comédie d'Eubule (cf. Athénée, XV, p. 679 b). Cf., chez Aristophane (*Ass. fem.*, v. 303, et surtout *Tesmoph.*, v. 457-458), des allusions à leur vente sur le marché.

6. Athénée, XV, p. 669 c, 686 c. En ce qui concerne leur usage aux VII^e et VI^e siècles, cf. Xénophane, fr. 1, v. 2, — Théognis, v. 828, 1001, etc.

tification à laquelle Pisistrate eut recours pour faire lever son décret de bannissement¹.

Il y avait même des professions réservées exclusivement aux femmes : on peut citer en première ligne, bien entendu, celle de sage-femme², puis celle de parfumeuse, commerce qu'une loi de Solon interdisait aux hommes comme trop peu viril³. En revanche, nous avons vu que quelques autres métiers, comme la boucherie et la vente du poisson, n'étaient jamais exercés que par des hommes⁴. S'agissait-il encore d'une mesure légale (et, en ce cas, dans quelles cités?) ou seulement d'une situation de fait entrée par tradition dans les mœurs? Cette dernière hypothèse, sans être certaine, est, à mon avis, plus vraisemblable, car on ne voit guère en vertu de quel principe moral ou social cet ostracisme aurait été prononcé; et, si un législateur avait redouté pour les hommes la concurrence féminine au point de songer à sauvegarder ainsi leurs droits, on se demande pourquoi il aurait limité ce monopole à une ou deux variétés de la *κατεργασία*. Nous sommes néanmoins fondés à supposer que cette concurrence se faisait parfois sentir assez vivement. Nous savons que, dans une comédie d'Aristophane, on voyait les femmes s'emparer au marché de toutes les échoppes et prendre la place des hommes⁵ : or il est bien probable, étant donnée la « manière » ordinaire du poète, que cette invention burlesque devait contenir une part de vérité ou du moins présenter de la réalité une image déformée, mais non pas complètement fantaisiste. La rivalité des sexes est une forme inévitable de la lutte pour la vie; et la lutte pour la vie est toujours la loi qui préside inflexiblement à l'existence des classes laborieuses.

VIII.

Conclusion.

Nous voici parvenus au terme de notre recension des métiers que pouvait exercer, dans la Grèce archaïque, un homme ou une

1. Cf. Aristote, *Const. Ath.*, XIV.

2. On sait que c'était celle de Phénarète, mère de Socrate; cf. Platon, *Théét.*, p. 149 a, — Diog. Laert., II, p. 100 a, — etc.

3. Cf. Athénée, XV, p. 687 (cité plus haut, p. 36, n. 5), et le fragment de Phérécrate (cité ci-dessus).

4. Cf. Phérécrate, fr. 64, cité p. 28, n. 8.

5. Σκληρὰς καταμειβάνουσαι (fr. 471-487); cf. Athénée, IV, p. 301.

femme du peuple travaillant pour le public¹. Peut-être en existait-il d'autres encore, sans qu'aucun document précis nous permette d'affirmer qu'ils remontent à l'époque que nous étudions²; mais ils seraient, à coup sûr, en très petit nombre, car il résulte précisément de notre enquête que, vers l'an 500, la plupart des métiers qui ont pu, par la suite, être pratiqués en Grèce étaient déjà constitués. Presque tous les produits manufacturés se fabriquaient désormais dans des ateliers, où ils étaient mis en vente; en outre, le nombre des artisans avait manifestement augmenté dans des proportions considérables, non seulement parce qu'un champ plus étendu s'ouvrait à leur activité, mais parce que, sur le même terrain, la concurrence devenait de plus en plus intense. Ce fait est la conséquence logique des progrès techniques de l'industrie et, plus encore peut-être, de l'accroissement des agglomérations urbaines; mais il tient aussi à ce que le recours à la main-d'œuvre professionnelle apparaissait comme de plus en plus nécessaire dans tous les milieux et dans toutes les classes de la société : évolution économique qui est, comme je le montrais au début de mon premier article, une preuve *a posteriori* de l'évolution sociale qui seule l'a rendue possible.

Comparés à la période précédente, le VII^e et le VI^e siècle sont caractérisés par la constitution d'un nombre notable de nouveaux corps de métiers. Or, cette éclosion peut être due à trois causes bien distinctes : les conquêtes faites par l'artisanat sur la main-d'œuvre servile, la découverte de matières nouvelles ou de nouveaux produits à fabriquer, enfin une division du travail plus accentuée. Dans le cas présent, elles ont toutes trois, quoique inégalement, fait sentir leur influence.

Parmi les besognes jusqu'alors effectuées exclusivement chez

1. On pourrait encore ajouter à notre énumération certains métiers assez difficiles à classer, par exemple celui des diseurs de bonne aventure (cf. Épicharme, fr. 9; — Plutarque, *Lyc.*, IX, 5; — Esope, f. 72, 112, 143, 286; — Athénée, I, p. 19 f, — XII, p. 538 e, — XIV, p. 615 e, etc.), charlatans de carrefour, nettement distincts des devins, qui étaient des fonctionnaires officiels (cf. Hérodote, I, 62, — V, 56, — IX, 33-36; — Théognis, v. 545, etc.).

2. C'est ce que j'ai fait remarquer au sujet des pharmaciens et des baigneurs. On pourrait en dire autant des professions de muletier (*δρακώμος*; Aristophane, *Thesmoph.*, v. 491, — Platon, *Lysis*, p. 208 b, etc.), de vidangeur (*καρπολόγος*; Aristophane, *Guêpes*, v. 1184), de portefaix (*φορμωτός*; Athénée, VIII, p. 355 e, etc.); nous manquons à leur sujet de témoignages anciens, mais cela ne prouve nullement qu'elles n'aient pas existé beaucoup plus tôt.

les particuliers et qui sont dorénavant dévolues aux démiurges, on peut citer en première ligne l'industrie textile, la cordonnerie, la boulangerie, la parfumerie, l'art de la coiffure. Ce n'est pas que les Grecs, surtout les gens de condition aisée, aient renoncé brusquement à user, dans ces divers domaines, de services domestiques au moment même où les esclaves devenaient plus nombreux et moins chers; tous ces métiers n'ont pu être aussi florissants à leurs débuts qu'ils le furent par la suite; mais c'est précisément à leur formation que nous assistons pendant cette période d'essor rapide qui sépare le siècle d'Hésiode de celui de Périclès.

En second lieu, la création de nouvelles professions peut être rendue possible ou nécessaire soit par les découvertes et les progrès de la civilisation, soit par les conditions nouvelles de l'existence. Sans la diffusion de l'écriture et l'invention des arts plastiques, la Grèce n'eût pas compté au nombre de ses artisans les graveurs, les lapicides, les peintres, les coroplastes. En même temps, des changements d'ordre social favorisaient ou exigeaient l'institution de la *καπηλεία*, mot impossible à traduire littéralement, puisqu'il désigne à la fois le trafic des revendeurs et le commerce des denrées alimentaires: on n'eût pas imaginé, à une époque antérieure, que la difficulté pour un fabricant d'écouler directement ses produits à une clientèle de plus en plus étendue pût rendre indispensable l'intervention d'un intermédiaire; pas plus qu'on n'eût supposé qu'un homme du peuple pût se voir obligé d'avoir recours, pour la préparation de sa nourriture, aux services d'un travailleur salarié.

Enfin la division du travail, en devenant chaque jour plus profonde, transforme en métiers autonomes des besognes diverses englobées jusque-là dans une seule et même branche de l'industrie. L'orfèvrerie, la bijouterie, l'armurerie, la serrurerie même ne sont plus de la compétence du premier forgeron venu; la charronnerie, la construction des navires se dégagent de plus en plus nettement de la menuiserie ou de la charpente; le travail de la laine se répartit en plusieurs tâches successives, incombant à des artisans distincts; tous les tailleurs de pierre ne peuvent être des éleveurs de tombeaux; la décoration des vases n'est plus faite par l'ouvrier qui en pétrit l'argile. Cette division intérieure résulte à la fois de l'augmentation de la demande et de l'accroissement du nombre des travailleurs; plus

de besoins d'une part, plus de concurrence de l'autre, telles sont toujours les conditions et les causes de cette spécialisation progressive. C'est pour cela que, comme le remarque Xénophon¹, elle est fatalement plus avancée dans les grandes villes que dans les petites localités.

Mais ce n'est guère qu'au iv^e siècle qu'on verra se généraliser cette sorte de division au second degré et qu'on en ressentira les heureux effets : des produits mieux faits, obtenus avec moins de peine grâce à la pratique que chaque ouvrier peut acquérir dans la fabrication d'un article déterminé²; deux cents ans plus tôt, elle est seulement ébauchée. Il semble — et d'ailleurs il est logique — que ce soit dans la production des objets dont on faisait la plus grande consommation que cette tendance ait commencé à se manifester : si l'usage des bagues à cachet, par exemple, n'était devenu de plus en plus courant, on n'aurait pu voir se constituer la profession de *dactyloglyphe*.

Ce mouvement était naturellement favorisé par l'existence ou la création de spécialités industrielles locales : à mesure que se répandait la réputation des sièges de Thessalie, des lits de Chios ou de la vaisselle de Marathon, l'afflux des commandes contraignait les artisans de ces régions ou de ces localités à concentrer leur activité dans ce champ bien limité. Mais il n'était évidemment possible à la population ouvrière d'une ville ou d'un pays de négliger systématiquement certaines branches de l'industrie que si l'organisation d'échanges réguliers de cité à cité ou de province à province permettait de se procurer d'une façon certaine ce qu'on renonçait à produire soi-même ; la prospérité industrielle, par ailleurs condition nécessaire au développement du commerce, en est ici plutôt la conséquence ; et il n'y a peut-être pas de phénomène qui montre aussi clairement que ce choc en retour à quel point les progrès économiques sont fonction d'un progrès social, dont ils ne sont en quelque sorte que le témoignage matériel. Or si, dans bien des cas, les allusions des comiques ou les compilations des érudits ne nous permettent pas de dater avec précision l'origine de ces célébrités, les poètes lyriques ont assez fréquemment vanté les épées de Chalcis, les armes d'Argos, les bassins et les voitures de Sicile, les

1. *Cyrop.*, VIII, 2, 5.

2. Cf. Xénophon, *loc. cit.*; — Platon, *Rép.*, II, p. 369 et suiv., etc.

chaussures de Lydie ou les coupes de Téos pour que nous puissions affirmer que bien avant les guerres médiques il existait déjà des industries locales en vogue dans tout le monde hellénique. Que cet état de choses fût encore loin d'être généralisé, que l'*αὐτάρκεια* municipale ou régionale fût encore la règle ordinaire comme elle l'avait été si longtemps pour les individus ou pour les groupements familiaux, ce n'est pas contestable; mais ce qui donne à cette période intermédiaire entre les temps héroïques et l'apogée de la civilisation athénienne son caractère particulier et sa place bien déterminée dans l'histoire de l'artisanat en Grèce, c'est précisément qu'elle est une époque d'éclosion et de tâtonnements, où peu à peu de nouvelles idées se font jour et de nouveaux besoins se créent. Ce n'est pas encore l'ère de l'organisation parfaite et rigoureuse du travail manuel, mais c'était une étape nécessaire dans la conception et vers la réalisation de cet idéal¹.

Si la division s'est accentuée, quoique inégalement, selon les centres et les régions, dans le travail industriel, elle n'en est donc pas encore la loi universelle et fondamentale; en particulier, on n'en soupçonne pas encore les abus possibles et les inconvénients que signalera Socrate². Quant à l'excès de spécialisation qui peut faire craindre que l'amointrissement intellectuel de l'ouvrier ne compense trop largement le temps gagné et les améliorations techniques, il ne risque guère de se produire que dans un état social que la Grèce n'a jamais connu. Sans doute, la collaboration de plusieurs travailleurs à la fabrication d'un même objet, qui est aujourd'hui le principe de la répartition de la besogne dans n'importe quelle industrie³, était déjà pratiquée dans l'antiquité, notamment pour la préparation de la laine et

1. La division apparaît encore comme d'autant plus rudimentaire que le cumul des métiers n'a jamais disparu, même par la suite. Il est demeuré la règle dans les petites localités, Xénophon le dit expressément (*Cyrop.*, loc. cit.); Guiraud (*op. cit.*, p. 60) en cite de multiples exemples postérieurs aux guerres médiques, et Platon (*Lois*, VIII, p. 816 et suiv.) n'eût pas songé à l'interdire dans sa cité idéale sous peine des châtiments les plus sévères (amende, prison ou même exil), s'il n'en avait eu sous les yeux des exemples qu'il estimait d'un effet pernicieux.

2. Cf. Platon, *Apol.*, VIII, p. 22 d : « Διὰ τὸ τὴν τέχνην καλῶς ἐξεργάζεσθαι, ἕκαστος ἤξει καὶ τὰλλα τὰ μέγιστα σοφώτατος εἶναι. » Cette phrase passe pour exprimer l'opinion de Socrate plutôt que celle de Platon.

3. Tout le monde connaît l'exemple classique emprunté par Adam Smith à la fabrication des épingles.

du cuir¹; mais, vu l'état rudimentaire de leur outillage, les Grecs n'ont jamais pu aller bien loin dans cette voie, du moins lorsqu'il s'agissait de produits homogènes². En revanche, il semblait de plus en plus normal que pour la construction d'un meuble ou d'un instrument compliqué la clientèle fit appel aux représentants de professions bien distinctes. C'était parfois une conséquence directe du développement des spécialités locales : quand les aigrettes de Carie furent à la mode³, on dut les adapter à des casques de provenance très diverse. Mais, en dehors même de ces cas particuliers, il suffisait qu'on eût besoin de navires et de véhicules plus vastes, mieux construits, ou d'édifices plus luxueux pour que cette nécessité d'une collaboration des métiers, jusqu'alors exceptionnelle, apparût comme normale et constante⁴; or c'est dès le VII^e siècle, et surtout au VI^e, que les tyrans ont commencé à faire exécuter les grands travaux qui exigeaient le concours d'ouvriers de toutes les catégories.

Il nous reste maintenant à examiner, abstraction faite de la matière sur laquelle s'exerçait leur activité, quelle était, avant les guerres médiques, la condition sociale des artisans et des petits commerçants, leur mode d'existence et la place qu'ils tenaient dans l'État.

Pierre WALTZ.

(Sera continué.)

1. Cf. Platon, *Polit.*, p. 279 et suiv., etc.

2. Cf. Guiraud, *op. cit.*, ch. v (en particulier p. 61). — Pliny l'Ancien rapporte (XXXIV, 6, 1) que de son temps on fabriquait à Tarente les fûts (*scapos*) des candélabres dont le haut (*superficiem*) était fait à Égine; on ne pourrait citer aucun exemple analogue pour l'époque qui nous intéresse.

3. Cf. Alcée, fr. 10; — Hérodote, I, 171, etc.

4. C'est ce que Pollux (I, 84) montre pour la construction des vaisseaux, Platon (*Polit.*, p. 288 a) pour celle des voitures, « produits de l'industrie du bois, de la terre et du métal », et surtout Plutarque (*Pér.*, XII, 4) pour les travaux publics, qui nécessitent l'intervention de charpentiers, de potiers, de forgerons, de tailleurs de pierre, de doreurs, de ciseleurs d'ivoire, de peintres, de brodeurs, de tourneurs, de manœuvres employés à l'extraction ou au transport de ces matériaux, etc.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

REMARQUES

SUR LE

CARACTÈRE DE L'INDUSTRIE RURALE EN FRANCE

ET LES

CAUSES DE SON EXTENSION AU XVIII^e SIÈCLE

L'industrie rurale et domestique constitue l'un des phénomènes les plus caractéristiques de l'économie sociale de l'ancien régime, et son importance est d'autant plus grande qu'elle forme comme le stade intermédiaire entre les anciens métiers urbains et la grande industrie du XIX^e siècle et qu'elle prépare l'avènement de cette dernière en favorisant les progrès d'une classe d'entrepreneurs, ancêtres directs des grands patrons de l'époque suivante.

Grâce à la publication d'un certain nombre de bonnes monographies, on peut se rendre nettement compte du caractère de cette industrie rurale et des causes de son extension au XVIII^e siècle¹. C'est surtout la fabrication des textiles qui l'occupe, mais pas uniquement, car nous trouvons dans les campagnes — pour ne citer que ces exemples — les serruriers du Vimeu, les couteliers du pays de Thiers.

I.

L'un des caractères essentiels de l'industrie rurale, c'est qu'elle conjugue, en quelque sorte, le travail agricole et le travail industriel.

1. Voy. Tarlé, *L'Industrie rurale en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1910; J. Loutchisky, *la Propriété paysanne en France à la veille de la Révolution, particulièrement en Limousin*, Paris, 1912; Fr. Bourdais et R. Durand, *L'Industrie et le commerce de la toile en Bretagne*, 1922 (Comité des travaux historiques, section d'histoire moderne et contemporaine, fasc. VII, p. 1-148); Demangeon, *la Plaine picarde*, Paris, 1905; Sion, *les Paysans de la Normandie orientale*, Paris, 1909; R. Musset, *le Bas-Maine*, Paris, 1917; Elie Reynier, *la Soie en Vivarais*, Largentière, 1921; Roger Lévy, *Histoire économique de l'industrie cotonnière en Alsace*, 1912; *L'Industrie en Alsace*, 2 vol., publ. de la Société industrielle de Mulhouse.

Elle n'a pu se développer que parce que les paysans ne trouvaient pas de ressources suffisantes dans la culture de la terre : le travail industriel était un appoint nécessaire. Il devait alors venir tout naturellement à l'esprit des historiens que l'industrie rurale n'avait pris naissance et ne s'était développée que parce que l'agriculture était encore insuffisante à nourrir les paysans. Telle est la thèse que soutient notamment M. Tarlé. A cette thèse s'oppose celle de M. Loutchisky, qui pense que l'industrie rurale n'a pris de l'extension que dans les régions où la propriété paysanne était faible; et à cet égard il compare, par exemple, d'une part, le Limousin, pays essentiellement agricole, et, d'autre part, le Laonnois et la Picardie, où l'industrie joue un grand rôle; c'est qu'en Limousin les paysans disposent d'une forte portion de terre; en Laonnois, en Normandie, au contraire, ils ont trop peu de terre pour en vivre exclusivement et grand est le nombre des paysans qui en sont totalement dépourvus¹.

Ces deux thèses contiennent, chacune, une part de vérité, mais aucune des deux ne correspond entièrement à la réalité. C'est que ni l'une ni l'autre ne distingue suffisamment les diverses régions. On peut discerner, en réalité, deux types différents d'industrie rurale. L'un concerne les régions où les ressources agricoles sont nettement insuffisantes, et où les villes peu actives n'ont connu qu'un faible développement industriel. Tel est le cas de la Bretagne et du Bas-Maine.

En Bretagne, les campagnes filent le chanvre et le lin et tissent la toile, à peu près partout; mais le travail est surtout intense dans certaines régions (pays de Rennes, de Vitré, région de Quintin, Léon, etc.). Cette industrie ne fait nullement concurrence à l'industrie urbaine, ne subit en aucune façon l'influence des villes, où les métiers ont fort peu d'importance. D'autre part, elle n'a pas seulement pour ouvriers les journaliers; dans beaucoup de fermes, le fermier fait filer et tisser ses domestiques des deux sexes; c'est là un fait tout à fait caractéristique. Le cultivateur a été incité à l'industrie non par le manque de terre, mais par le désir de suppléer à l'insuffisance des ressources agricoles. Les campagnards apportent leurs toiles aux marchés des bourgs, les vendant directement aux consommateurs ou à des marchands qui en concentrent les produits. Ces derniers se livrent exclusivement à des transactions commerciales; ils ne dirigent pas la production; ils ne distribuent pas la matière première, que le paysan récolte sur place; ils ne sont pas des entrepreneurs de manufactures, si ce n'est dans des cas exceptionnels. Tout au plus, en certains cas, s'occupent-ils de faire

1. Tarlé, *op. cit.*, p. 17 et suiv.; Loutchisky, *op. cit.*, p. 80 et suiv.

opérer le finissage et le blanchiment des toiles. Les salaires des fileuses et des tisserands sont très faibles; les bénéfices du travail reviennent donc surtout aux marchands¹.

Dans le Bas-Maine, c'est un régime très analogue. Le pays, au XVIII^e siècle, est encore plus pauvre que la Bretagne; aussi l'industrie textile, l'industrie linière surtout, joue-t-elle un rôle prépondérant dans l'économie rurale. Partout, dans les campagnes, on file et on tisse la toile; partout on trouve, dans les fermes, des fileuses et des tisserands. Comme en Bretagne, les profits vont surtout aux négociants des villes, qui concentrent les produits de cette fabrication, évalués à dix ou onze millions. Les négociants ne sont que rarement des entrepreneurs de manufactures, et le capitalisme qui se forme est purement commercial. Dans ces pays pauvres, le développement de l'industrie rurale a eu, d'ailleurs, pour conséquence de rendre encore plus lents les progrès agricoles, dont on sentait moins le besoin. Dans le Maine, l'agriculture ne se développera que lorsque l'industrie rurale, au XIX^e siècle, sera définitivement ruinée².

Mais il existe un autre type d'industrie rurale. Considérons, en effet, des pays comme la Flandre, la Picardie, la Haute-Normandie. En Flandre, l'agriculture s'est admirablement développée³. La Picardie, à un moindre degré, connaît une culture prospère. Cependant, il y a une industrie rurale singulièrement active: c'est celle des tisseurs d'étoffes de laines dans les campagnes qui s'étendent entre Amiens et Beauvais; celle aussi des tisseurs de toiles des campagnes de Saint-Quentin, d'Abbeville, de Beauvais, de Cambrai. Partout, filateurs et tisserands des campagnes se trouvent en concurrence avec les métiers des villes; c'est l'industrie urbaine qui a essaimé dans les campagnes environnantes. Aussi l'artisan rural dépend-il souvent de véritables manufacturiers, qui lui font des commandes et qui ainsi donnent des directions à son travail. Les villes avaient encore le monopole de la fabrication de certaines étoffes; après l'édit de 1762, qui reconnaissait la légalité des métiers campagnards, ce monopole leur échappa⁴. Cependant, l'édit de 1762 n'eut, en général,

1. F. Bourdais et R. Durand, *op. cit.*, et H. Sée, *les Classes rurales en Bretagne du XVI^e siècle à la Révolution*, p. 446-454.

2. R. Musset, *op. cit.*, p. 256 et suiv. — A Laval, les négociants en toiles et les blanchisseurs forment une véritable aristocratie bourgeoise; souvent fort riches, ils confinent à la noblesse, achetant des charges de secrétaires du roi et acquérant des propriétés rurales; voy. Jules-Marie Richard, *la Vie privée dans une province de l'ouest: Laval aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1922, p. 285 et suiv.

3. Voy. R. Blanchard, *la Flandre*, Paris, 1906.

4. Demangeon, *op. cit.*, p. 277 et suiv.

qu'une influence assez médiocre; il avait surtout pour objet de soumettre à l'inspection l'industrie rurale.

La Haute-Normandie nous fournit un exemple encore plus caractéristique. Là aussi l'agriculture est prospère et s'est remarquablement développée au XVIII^e siècle. Mais, à côté de riches laboureurs, on trouve une classe nombreuse de très petits propriétaires ou de journaliers, tout à fait dénués de propriété. Comme en Picardie, ce sont les villes qui ont été longtemps les seuls centres industriels : Rouen, Elbeuf, Louviers. Au début du XVIII^e siècle, on voit l'industrie de la toile et même de la laine essaimer de plus en plus dans les localités rurales. Puis, c'est l'industrie cotonnière qui se répand à son tour, donnant naissance à de véritables « manufactures ». L'entrepreneur dirige vraiment cette fabrication nouvelle; il distribue aux artisans la matière première, le coton, qui vient d'outre-mer. Le fileur, le tisserand dépendent étroitement de lui, d'autant plus que, dans bien des cas, c'est lui qui fournit le métier. Il suffira que les métiers soient concentrés dans des usines pour que naisse la grande industrie. Bientôt, en effet, apparaissent les perfectionnements techniques, importés d'Angleterre, qui préparent cette révolution. La ville de Rouen reste le centre directeur de toute cette industrie¹. En Normandie, dans bien des cas, c'est la culture, et non le travail industriel, qui est l'occupation accessoire. Le développement de l'industrie rurale, loin d'être causé par l'insuffisance agricole, a pu, en certains cas, ralentir les progrès de la culture².

En ces pays d'agriculture prospère, c'est l'abondance de la main-d'œuvre qui explique le mieux l'extension de l'industrie rurale. Beaucoup de paysans sont privés de toute propriété ou bien ne possèdent que très peu de terre. Le travail industriel constitue donc pour eux une occupation plus importante que le travail de la terre. Si l'on considère seulement des régions comme la Picardie et la Haute-Normandie, la thèse de Louchisky apparaît tout à fait satis-

1. Voy. Levainville, *Rouen*, Paris, 1913. Cf. aussi Tarlé, *op. cit.*, p. 48 et suiv. — Tarlé montre que la fourniture de la matière première par les entrepreneurs était fréquente; à Sedan même, la laine d'Espagne est fournie aux fileurs par les gros fabricants.

2. Sion, *op. cit.*, p. 166 et suiv. et 225 et suiv. — En Alsace aussi, la création de l'industrie cotonnière a contribué à l'extension de l'industrie rurale. Les fabricants d'indiennes de Mulhouse, gênés par les privilèges des corporations urbaines et aussi afin de profiter des bas salaires de la campagne, font travailler le coton dans les vallées supérieures des Vosges, même sur le versant lorrain. Ces filatures et ces tissages se transformeront, au XIX^e siècle, en établissements de grande industrie.

faisante. Mais pour des pays pauvres comme la Bretagne et le Bas-Maine, c'est M. Tarlé qui a raison¹.

Les deux types d'industrie rurale s'opposent donc nettement², à tel point que, selon qu'elles appartiendront à l'un ou à l'autre, les diverses régions connaîtront un avenir profondément différent. Des pays comme la Bretagne et le Bas-Maine, lorsque l'industrie rurale disparaîtra, resteront des régions exclusivement agricoles. La Flandre, la Picardie, la Haute-Normandie deviendront des pays de grande industrie.

II.

Les causes de l'extension de l'industrie rurale au XVIII^e siècle apparaissent nettement aussi. C'est d'abord la faiblesse des salaires. En Bretagne, pendant la première moitié du XVIII^e siècle, les fileuses gagnent 4 ou 5 sous, les tisserands, 8 à 10 sous, et leurs gains ne se sont guère élevés dans la seconde moitié du siècle. Les frais de fabrication sont donc réduits au *minimum*.

Une autre cause, c'est que les ouvriers des campagnes échappent aux règlements des corporations urbaines, ne sont soumis qu'aux visites des inspecteurs des manufactures, qui ne peuvent réellement contrôler leur travail, de sorte qu'en fait les règlements si minutieux émis par le pouvoir royal restent lettre morte. Il est vrai que les étoffes doivent être *marquées* pour être vendues sur le marché; mais elles échappent, en fait, à cette obligation lorsque le marchand commissionnaire fait ses achats sur place. Les corporations ne cessent de s'en plaindre³.

Une autre cause encore, c'est l'influence exercée par les marchands en gros des villes. Ces marchands, en bien des cas, « s'arrogent la qualité de fabricants »; ce sont eux qui soutiennent la fabrication dans les campagnes, au point de ruiner les métiers urbains, comme le déclare le cahier des fabricants d'étoffes de soie, laine, fil et coton de Troyes :

La déclaration du Roi du 1^{er} mai 1782 voulait parer à cet incon-

1. Le Vivarais est un pays de petite propriété paysanne; il y a peu de paysans qui ne soient propriétaires, mais souvent de lots trop peu étendus, dans une région pauvre, pour suffire aux besoins des cultivateurs. On s'explique ainsi que se soit développée dans le Vivarais l'industrie rurale de la soie; la filature est l'œuvre exclusive des paysans. Voy., à ce sujet, Élie Reynier, *la Soie en Vivarais*.

2. M. Musset (*le Bas-Maine*, p. 260) avait très nettement distingué les deux types d'industrie rurale.

3. Tarlé, p. 52 et suiv.

vénient en défendant à ces fabricants de colporter leurs étoffes par la ville et leur enjoignant de les déposer directement au bureau de la communauté des fabricants pour y être revendues et loties entre les maîtres de la communauté... Les marchands de la ville soutiennent les fabriques de la campagne; ils votent pour leur conservation. Mais ce vœu, d'un intérêt absolument personnel, qui est lui-même une preuve incontestable de l'avantage des fabriques des campagnes sur celles de la ville, peut-il être exaucé lorsqu'on saura qu'avant l'établissement des fabriques dans la campagne la fabrique de Troyes comptait plus de 3,000 métiers battants qui occupaient plus de 30,000 âmes, et qu'aujourd'hui elle n'en compte plus 1,500; lorsque enfin on saura que ce désœuvrement, cette chute de la fabrique de Troyes a causé les plus cruelles alarmes et forcé la ville à chercher son salut dans la milice bourgeoise qu'elle tenait encore sous les armes au mois de février 1789?

Le cahier reproche encore aux marchands d'empêcher le fabricant d'auner lui-même ses étoffes, comme l'y autorisaient les lettres patentes du 28 juin 1780; « de ne traiter de l'achat des étoffes qu'avec des femmes qui leur sont affidées »; d'exercer « un recours de garantie » contre le fabricant, sous prétexte de vice de fabrication, six mois ou un an après la livraison, lorsque « les étoffes ont baissé de prix »; enfin de ne pas admettre les fabricants aux charges consulaires¹.

L'introduction des métiers mécaniques s'est opérée aussi plus facilement dans les campagnes, comme cela fut le cas pour la bonneterie, ainsi que pour la filature et le tissage du coton, dans le pays de Troyes, à la fin de l'ancien régime. D'autre part, comme les maîtres des villes continuent à faire travailler à la main, ouvriers et compagnons se plaignent de cette concurrence désastreuse. Les métiers mécaniques, disent-ils, ne demandent aucune habileté technique, peuvent être maniés par des manœuvres des campagnes et leur rendement devient de plus en plus considérable. Les compagnons bonnetiers attribuent à ces métiers « la décadence de la bonne fabrique » et les rendent responsables (non moins que le traité de 1786 avec l'Angleterre) de la misère qui désole la ville de Troyes depuis plusieurs années².

1. Voy. J.-J. Vernier, *Cahiers des doléances du bailliage de Troyes* (collection des Documents économiques de la Révolution), Troyes, 1909, t. I, p. 81 et suiv. et 120 : *Cahier des fabricants d'étoffes de soie, laine, fil et coton*, et *Cahier des maîtres bonnetiers, chapeliers, pelletiers-fourreurs de Troyes*.

2. *Cahier des compagnons d'arts et métiers de Troyes* et *Cahier des compagnons bonnetiers* (*Ibid.*, t. I, p. 178 et suiv. et 192-193).

Pour toutes ces raisons, les marchands tiennent les maîtres des métiers urbains à leur discrétion. Ils deviennent des véritables chefs d'industrie, grâce à l'emprise qu'ils exercent sur l'industrie rurale. Ainsi s'opposent nettement les deux régimes. Et l'on voit comment l'industrie rurale prépare le triomphe de l'industrie capitaliste. Mais la transformation n'a été possible que dans les régions où les campagnes ont subi la direction des villes, dans les régions où les centres urbains avaient eu la prééminence industrielle. Dans des contrées comme la Bretagne et le Bas-Maine, les marchands n'ont pu donner naissance à une classe d'entrepreneurs industriels; ils se sont contentés de grossir les rangs de la haute bourgeoisie.

Les monographies qui pourront être écrites sur cette question ne feront sans doute que confirmer ces conclusions. Mais les faits qui pourront être constatés permettront de serrer la réalité de plus près et d'ajouter bien des traits à cette esquisse toute provisoire.

H. SÉE.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE LATINE.

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1904-1914.

(Suite et fin¹.)

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — L'année 1910, qui marquait le centenaire de l'indépendance des provinces du Rio de la Plata, a provoqué, en Argentine, un mouvement plus intense de curiosité pour le passé de ce pays; la Commission nationale du centenaire, siégeant à Buenos-Aires, a manifesté son intérêt pour le développement des connaissances historiques, tant en mettant sous les yeux des enfants des écoles des tableaux illustrés, représentant les épisodes de la révolution de mai 1810, qu'en facilitant la publication de documents et d'études relatifs à l'histoire politique et sociale de la République argentine, de l'époque coloniale à nos jours².

Sous le titre de la *Republique argentine en 1910*, MM. URIEN et COLOMBO ont écrit une description très substantielle de leur pays, tableau historique, géographique, politique, social et économique; ils y décrivent les éléments constitutifs de la population, les institutions publiques et privées en même temps que le terrain, ses montagnes, ses fleuves, sa flore et sa faune, ses richesses naturelles, les raisons de sa confiance dans l'avenir; sur un plan analogue sont rédigés les chapitres consacrés à chacune des provinces, qui forment le second volume. C'est un ouvrage encyclopédique qui fournit des renseignements complets et sûrs³.

1. La première partie du présent Bulletin, dont la rédaction fut interrompue en août 1914 par l'appel sous les drapeaux de son auteur, a paru en 1915, au t. CXIX de cette *Revue*, p. 360-370. Voir, en outre, t. CXXX (1919), p. 371-373, et t. CXXXI, p. 105.

2. De ce nombre sont les ouvrages suivants dont nous avons déjà rendu compte (t. CXIX) : Carranza, *Digesto constitucional americano* (p. 362); Salas, *Bibliografía... de San Martín y de la emancipación* (p. 368); Sánchez, *El Paraguay católico* (p. 378) et ceux, mentionnés dans le présent article, de J. A. Alsina, Beccar Varela et Udaondo, C. Lapalme, A. Larrouy, Meyer Arana, Roldán, Urien et Colombo.

3. Carlos M. Urien, Ezio Colombo, *la República argentina en 1910*. Buenos-

L'une des questions qui intéressent le plus l'avenir de l'Argentine, celle de l'immigration, est le sujet du livre de M. J. A. ALSINA; son plan manque de logique et déconcerte un peu le lecteur, mais les faits et les données statistiques qu'il présente sont abondants et solidement établis. Il montre clairement, par son exposé et par les graphiques hors texte qui l'accompagnent, les relations entre le développement de l'agriculture et du commerce d'exportation et d'importation argentins et les progrès de l'immigration. Les statistiques la concernant ne commencent qu'avec l'année 1857, date de création de la Société philanthropique de l'immigration, mais depuis les débuts de l'indépendance ce moyen d'augmenter la population européenne de l'Argentine avait été mis à l'ordre du jour et une commission officielle constituée en 1824 pour le rendre plus intense. Les résultats furent brillants et c'est aux bras des travailleurs émigrants que l'Argentine doit d'être devenue, dès 1876, exportatrice de blé. Mais un fait inquiète les citoyens de ce pays : la proportion trop faible des immigrés qui demandent à acquérir la nationalité argentine (en 1910, sur un peu moins de sept millions d'habitants, environ deux millions et demi d'étrangers conservant leur nationalité d'origine)¹.

Des notices, selon l'ordre alphabétique des noms donnés aux rues et places de la capitale fédérale, Buenos-Aires, forment le travail de MM. BECCAR-VARELA et UDAONDO; elles contiennent la biographie des personnages qui désignent la grande majorité des artères nombreuses de la grande cité et qui, pour la plupart, jouèrent un rôle dans le passé de la nation. De sorte que ce livre est un véritable dictionnaire historique. Nous y rencontrons des Français qui mirent leur épée au service de l'Argentine sur terre et sur mer. L'ouvrage se termine par des reproductions de plans de la ville se rapportant aux années 1583, 1794, 1810 et 1822².

Sous ce titre : *les Origines argentines*, M. R. LEVILLIER, distingué diplomate de la République argentine aussi bien que dili-

Aires, Maucci (sous les auspices de la Commission du Centenaire et du Comité d'histoire et de numismatique), 2 vol. gr. in-8°, xvi-601, iv et 681 p., photographures, deux grandes cartes en couleurs représentant l'une le tracé des lignes de chemin de fer de la République, l'autre le plan de la capitale fédérale, Buenos-Aires, avec le tracé des modifications projetées pour l'assainissement et l'agrandissement de la ville.

1. Juan A. Alsina, *la Inmigración en el primer siglo de la independencia*. Buenos-Aires, F. S. Alsina, 1910, in-8°, 231 p., photographures, 8 graphiques hors texte.

2. Adrian Beccar Varela, Enrique Udaondo, *Plazas y calles de Buenos-Aires, significación histórica de sus nombres*. Buenos-Aires, impr. de la Penitenciaría nacional, 1910, 2 vol. in-8°, 453 et 505 p., 4 pl. hors texte.

gent historien, a étudié la psychologie du peuple argentin, dans les divers éléments qui l'ont constitué, au cours des siècles et à travers les faits historiques. C'est un livre intéressant et brillant, qui mérite un plein succès. L'auteur a utilisé des rapports et mémoires inédits pour la connaissance des conditions de la vie et des mœurs publiques et privées, dans les provinces du Rio de la Plata, pendant l'époque coloniale. La race espagnole, qui s'y mélangea avec l'indienne, sans cesser de la dominer, y accrut son inclination vers un individualisme orgueilleux; contrainte par le régime économique oppressif de la métropole à user de la contrebande pour élargir sa vie, elle s'ancra dans des habitudes de ruse, de collusion et d'indiscipline à l'égard des lois et des pouvoirs publics, et en même temps de particularisme. Dans les deuxième et troisième parties de son livre, M. Levillier, tout en faisant le récit des événements historiques, caractérise l'évolution des caractères distinctifs de la race argentine depuis les débuts du mouvement politique qui la conduisit à l'indépendance politique, les armes à la main, au début du xix^e siècle, jusqu'à l'époque contemporaine. Il signale au passage les influences des théories philosophiques et économiques du xviii^e siècle, de l'indépendance des États-Unis du nord de l'Amérique et de la Révolution française, et il conclut en montrant les « caractères ancestraux » réagissant sous les « idées nouvelles ».

C'est aussi une étude de psychologie nationale collective qu'a faite M. R. LEVENE, pareillement construite avec des matériaux fournis par l'histoire, en exposant les *Origines de la démocratie argentine*. Ce travail, issu d'un cours de sociologie professé par l'auteur à la Faculté de philosophie et lettres de Buenos-Aires, embrasse la période coloniale, jusqu'à 1810. On y trouve une analyse des manifestations de l'esprit d'indépendance et du désir de gouverner par soi-même chez les habitants des provinces du Rio de la Plata, créoles issus d'Espagnols ou de l'union de ceux-ci avec les indigènes de race indienne. A peine la colonisation commencée, dès 1577 et 1580, et au cours des xvii^e et xviii^e siècles, le sentiment communal et provincial les met en rébellion, légale ou violente, contre les gouverneurs venus de la métropole. Ce sentiment se nourrissait au sein des « cabildos », conseils municipaux qui administraient les villes, centres de la civilisation en ces pays encore peu peuplés; l'auteur en étudie la fonction et l'évolution. Il termine par l'exposé des conséquences des réformes opérées par le gouvernement du roi d'Espagne

1. Robert Levillier, *les Origines argentines; la formation d'un grand peuple*. Paris, Fasquelle, 1912, in-18 illustré, xii-329 p.

Charles III, coïncidant avec un puissant développement économique des provinces argentines¹.

M. L. V. VARELA, qui a exercé de hautes charges de magistrature, qui fut député et sous-secrétaire d'État, a écrit une *Histoire constitutionnelle de la République argentine*, en quatre gros volumes, œuvre importante, dont la publication a été assumée par le gouvernement de la province de Buenos-Aires, à l'occasion du centenaire de l'Indépendance. Ce n'est pas un traité théorique de droit constitutionnel, mais bien une histoire de l'Argentine de 1810 à 1910, étudiée au point de vue des institutions gouvernementales, la période contemporaine (1862-1910) étant résumée dans les trois dernières pages du troisième tome. Le quatrième contient le texte des principaux documents officiels cités, pour les années 1810 à 1825. L'histoire constitutionnelle de l'Argentine est dominée par les péripéties de la lutte entre les deux principes d'organisation de la nation : centralisateur ou unitaire et fédératif ; cette lutte dura cinquante ans, l'équilibre entre les deux principes n'étant devenu définitif qu'à la fin de 1860. Dès les premiers jours de la révolution de mai 1810, le pays se donnait un gouvernement représentatif par une assemblée, organe de la « volonté du peuple », qui forçait le vice-roi espagnol à démissionner, et républicain au fond, bien que jusqu'à 1816 il reconnût la suzeraineté nominale du roi d'Espagne. M. Varela passe en revue les faits et les idées qui expliquent la formation d'un gouvernement fédéral par une assemblée de députés des provinces exerçant le pouvoir exécutif (décembre 1810) ; les dispositions du « règlement organique » du 22 octobre 1811, qui instituait les trois pouvoirs législatif, exécutif (un triumvirat) et judiciaire ; la révolution d'octobre 1812, qui a pour résultat la réunion d'une assemblée constituante, et les modifications qu'elle apporte à la constitution ; l'attribution du pouvoir exécutif à un « directeur suprême » en janvier 1814 ; le statut provisoire du 5 mai 1815 ; celui de 1817, nouvelle constitution ; celle de 1819, qui ne satisfait aucun des deux partis dominants : unitaire et fédéral, d'où résultent de petites guerres civiles dissolvant la nation ; la constitution unitaire de 1826, impuissante à la restaurer et n'y parvenant qu'à travers la longue dictature du gouverneur de Buenos-Aires, Rozas ; enfin la constitution de 1853, base du régime actuel, amendée en 1860 et légèrement retouchée depuis².

1. Ricardo Levene, *los Orígenes de la Democracia Argentina*. Buenos-Aires, J. Lajouane, 1911, in-8°, 254 p.

2. Luis V. Varela, *Historia constitucional de la República Argentina*. La Plata, taller de impresiones oficiales, 1910, 4 vol. in-8°, xxx-468, xxiii-554, xxiv-579 et xi-382 p.

C'est aussi de la constitution de la République argentine que traite le livre de M. J. N. MATIENZO, professeur aux Universités de Buenos-Aires et de La Plata, dont le groupement des universités et grandes écoles de France a publié une édition française, et qui s'intitule *le Gouvernement représentatif fédéral*. Mais, au lieu du plan chronologique détaillé suivi par M. Varela, M. Matienzo a adopté un plan méthodique pour rendre compte de la formation des institutions présentes. Il les considère comme caractérisées par une combinaison du gouvernement personnel du président de la République avec la responsabilité des ministres devant le Parlement, de même que par l'équilibre entre les éléments constitutifs du régime fédéral : président élu par des mandataires spéciaux du corps électoral ; congrès formé de deux chambres ayant des droits égaux ; gouverneurs des provinces élus par un collège électoral spécial ; assemblées législatives provinciales, presque toutes à deux chambres ; tribunaux fédéraux, auxquels appartient la connaissance de certaines catégories de procès, pour garantir l'exercice de la justice des influences provinciales, représentées dans les cours locales. Cet exposé, historique et théorique, est en même temps critique ; il fournit des notions claires et précises sur toutes les parties du sujet¹.

M. C. O. BUNGE, magistrat et professeur aux Universités de Buenos-Aires et de La Plata, a entrepris une *Histoire du droit argentin*, qui embrasse le droit tout entier, sa formation, sa codification, le droit privé et le droit public. Ce travail méritoire est destiné à combler une lacune de la littérature juridique et historique de l'Argentine ; fruit des années d'enseignement de l'auteur, il ne s'adresse pas seulement aux étudiants, mais aussi aux érudits et aux historiens. A ceux-ci il apporte une synthèse provisoire, point de départ d'études futures plus détaillées, qui feront avancer la science. M. Bunge donne, pour chaque section et chaque chapitre de son livre, une bibliographie raisonnée des travaux antérieurs. Son plan comprend quatre parties : les deux premières sont consacrées, l'une au droit indigène, celui des habitants indiens du territoire argentin jusqu'à l'arrivée des Espagnols dans le pays ; l'autre au droit espagnol, tel qu'il se forma dans la péninsule ibérique, des origines les plus lointaines à 1810 ; la troisième partie est réservée au droit colonial espagnol, qui régit les provinces du Río de La Plata, et la quatrième au droit argentin proprement dit, depuis la Révolution de 1810 jusqu'à présent. Le tome I^{er}, qui a été publié au début de l'année 1913,

1. José Nicolas Matienzo, *le Gouvernement représentatif fédéral dans la République argentine*. Paris, Hachette, 1912, in-16, 380 p.

contient l'introduction générale de l'ouvrage, la première partie et une portion de la seconde, s'arrêtant au moment où les Wisigoths vont envahir l'Espagne. Il inaugure brillamment et utilement la collection des *Études publiées par la Faculté de droit et des sciences sociales de Buenos-Aires*, dans laquelle il a paru¹.

Le deuxième volume de cette collection contient des textes des XVII^e et XVIII^e siècles, publiés et précédés d'une introduction rédigée par M. T. JOFRÉ, pour servir à l'histoire du droit pénal et de la procédure criminelle, dans les provinces du Rio de La Plata, pendant la période coloniale. Ces textes sont les actes d'une vingtaine de procès instruits par la justice répressive, de 1692 à 1794 : vols, meurtres, viol, injures, délit de concubinage et adultère, etc. Toute la procédure se faisait par écrit et rapidement : les enquêtes étaient communiquées à l'accusation et à la défense, qui présentaient des observations écrites. Le juge de première instance n'était pas un magistrat de carrière, mais un membre du « cabildo », conseil municipal de la localité, le premier ou le second « alcalde », aidé, il est vrai, par un assesseur gradué en droit. Le ministère public donnait son avis sur la peine à appliquer, qui n'était exécutée qu'après confirmation de la sentence par le gouverneur, ou son lieutenant, ou les membres de l'« Audience », au nom du roi. Ceux-ci étaient juges en cas d'appel. Les peines prononcées étaient diverses : verges, amende, expulsion d'une ville avec interdiction de séjour plus ou moins longue, années de service militaire sans solde en territoire insoumis, années de bague, mort².

Dans la collection des documents inédits publiés par la Faculté de philosophie et des lettres de l'Université de Buenos-Aires (section d'histoire), ont paru, sous la direction de M. L. M. TORRES, des textes fort intéressants pour servir à l'histoire financière des provinces argentines pendant les dernières décades de la période coloniale. Les documents financiers que contient le tome I^{er} sont, d'une part, la correspondance administrative sur la matière (ordonnances royales, rapports, etc.), de 1776 à 1780, et, de l'autre, un compte de trésorerie pour l'année 1776, établissant dans le détail les recettes de tout ordre et les dépenses administratives, établis par les agents du

1. D^r C. O. Bunge, *Historia del derecho argentino*, t. I. Buenos-Aires, Facultad de derecho, 1912, in-8°, xxxv-330 p. (*Estudios editados por la Facultad de derecho y ciencias sociales de la Universidad de Buenos-Aires*, I).

2. *Causas instruidas en Buenos-Aires durante los siglos XVII y XVIII*, con introducción del D^r Tomás Jofré. Buenos-Aires, Facultad de derecho, 1913, in-8°, lxx-375 p. (*Estudios editados por la Fac. de derecho... de Buenos-Aires*, II).

Trésor royal en résidence à Buenos-Ayres. Ces textes proviennent des fonds d'archives conservés au musée Mitre, à la Bibliothèque nationale de Buenos-Aires et surtout du dépôt central des archives de la République argentine, dénommé « Archivo general de la Nacion ». Ils sont publiés avec soin, selon la méthode diplomatique, qui se borne à reproduire typographiquement l'original; sans introduction et sans notes, mais avec deux bonnes tables alphabétiques, l'une des matières, termes techniques et noms de lieu, l'autre des noms de personne. Il eût été utile de numérotter les chapitres et les articles du compte de 1776¹.

Le R. P. A. LARROUY a puisé dans l'important dépôt d'archives régional de Tucuman pour former — et publier sous les auspices de la Commission nationale du Centenaire — un recueil très intéressant de documents relatifs à l'Indépendance. Il en donne soit le texte in-extenso, soit un résumé avec des extraits; quelques-uns sont reproduits en fac-similé. Ceux que contient le tome I^{er} concernent la lutte contre les deux invasions anglaises de 1806 et 1807, au cours de laquelle se cristallisent les sentiments nationaux argentins, germes de la Révolution de 1810, ensuite l'histoire de cette Révolution jusqu'à la fin de l'an 1812. Ils font connaître le détail de la correspondance administrative échangée entre les autorités représentant le pouvoir central et celles des provinces de Tucuman et de Salta; ils comprennent les délibérations et décisions du « cabildo » municipal de Tucuman et des pièces de comptabilité. L'importance de ce chef-lieu de province provenait de sa situation sur la route de l'armée révolutionnaire vers le Pérou, centre de la résistance espagnole et aussi de ses ressources pour le ravitaillement de cette armée en hommes, en argent, en moyens de transport et en vivres (par des enrôlements volontaires et des souscriptions publiques la province lui fournit tout cela). On juge aussi, par les documents, des répercussions des événements politiques généraux sur les esprits dans l'intérieur des provinces argentines².

Les archives de Tucuman ont aussi fourni à M. J. B. TERÁN les éléments d'une histoire politique des années 1820 à 1840, pendant lesquelles plusieurs provinces du Nord, celle de Tucuman étant à

1. *Documentos para la Historia Argentina*, tomo I : *Real Hacienda (1776-1780)*. Buenos-Aires, C^{ia} S. A. de billetes de banco (publicaciones de la Facultad de Filosofía y Letras), 1913, gr. in-8°, x-404 p.

2. *Documentos del Archivo general de Tucumán; Invasiones inglesas y Revolución*, recopilados por el P. Antonio Larrouy, t. I (1806-1807, 1808-1812). Buenos-Aires, Alsina, 1910, gr. in-8°, x-560 p. (Comisión nacional del Centenario).

leur tête, s'étant séparées du reste de l'Argentine, qui suivait Buenos-Aires, se constituent en république fédérale indépendante. C'est un chapitre essentiel de l'histoire du « fédéralisme » qu'a écrit l'auteur; il présente un vif intérêt par la mise en œuvre de documents encore inédits, dont M. Terán publie une partie en pièces justificatives¹.

Sous le titre de *Personnages notables de Cuyo*, M. P. J. CARAFFA a écrit et réuni huit biographies d'hommes qui ont marqué pendant la première moitié du XIX^e siècle — comme militaires, administrateurs, chefs de parti politique, évêques — dans l'histoire de la province de ce nom, située dans la partie occidentale de l'Argentine, représentée aujourd'hui par celles de Mendoza, San Juan et San Luis².

A l'honneur de la capitale provinciale San Juan, sise au pied de la chaîne des Andes, le même auteur a publié la liste des souscriptions, en nature et en numéraire, fournies par la générosité et le patriotisme des habitants de cette ville, en 1815, pour aider le pouvoir central à mettre l'armée et la nation en état de repousser une offensive des flottes et troupes espagnoles³.

Le deuxième volume, paru en 1913, de l'*Annuaire de l'Institut géographique militaire argentin*, sous la direction du colonel Garcia Aparicio, donne une idée favorable de l'activité scientifique de cet établissement. Ses travaux de géodésie, menés avec l'aide de la méthode stéréo-photographique concurremment avec les autres procédés connus, ont fourni d'utiles résultats; au point de vue cartographique, sa contribution est très importante, notamment par sa collaboration à l'œuvre internationale de la carte du monde au millionième. En appendice est publiée la première partie d'une Bibliographie géographique de l'Argentine, due au lieutenant Soria, qui, commençant avec l'année 1494, va jusqu'à 1770⁴.

Pour commémorer le centenaire de l'Indépendance, le Conseil national de l'Éducation a fait paraître une *Histoire de l'instruction primaire en Argentine* pendant la période de 1810-1910; le

1. Juan B. Terán, *Tucumán y el Norte argentino (1820-1840)*. Buenos-Aires, Coni h^o, 1910, in-16, 252 p.

2. Pedro J. Caraffa, *Hombres notables de Cuyo*, segunda serie. La Plata, J. Sesé, 1910, in-16, 93 p., portraits.

3. Pedro J. Caraffa, *Página indeleble, MDCCCXV*. La Plata, J. Sesé, 1911, in-8^o, 83 p.

4. República Argentina. Estado Mayor del ejército. *Anuario de l' Instituto geográfico militar*, t. II. Buenos-Aires, Inst. geogr. milit., 1913, in-4^o, 139-146 p., nombreuses cartes hors texte.

plan en a été tracé par le président de ce Conseil, M. RAMOS MEJÍA ; elle est l'œuvre de M. l'inspecteur général J. P. RAMOS. C'est un travail considérable et intéressant, qui fait connaître, dans leurs détails, les efforts des gouvernements national et provinciaux de la République argentine pour répandre sur l'immense territoire les bienfaits de l'instruction. Elle avait été fort négligée, durant la période coloniale, par la métropole, comme d'ailleurs dans la péninsule ibérique elle-même : la nation argentine eut fort à faire. Les statistiques dressées par M. Ramos, qui complètent son exposé historique, montrent les remarquables progrès accomplis en un siècle, surtout accentués depuis 1870. La création d'écoles normales pour la formation des maîtres et maitresses, qui commença à cette date, y contribua pour une grande part¹.

La plus ancienne de ces écoles normales, qui fut fondée à Paraná (chef-lieu de la province d'Entre-Rios, voisine de celle de Buenos-Aires) le 13 juin 1870, a fait l'objet d'une publication spéciale, où son histoire est racontée par M. M. S. VICTORIA, l'un des professeurs².

C'est un intéressant chapitre d'histoire sociale que M. A. MEYER ARANA a écrit, sous les auspices de la Commission du Centenaire, dans ses deux volumes intitulés *la Charité à Buenos-Aires*. Il y relate la création et l'évolution des œuvres de bienfaisance qui ont fonctionné dans cette cité, du xvi^e siècle à 1911, pour le soulagement ou la protection des malades, des orphelins, des enfants abandonnés, des sourds-muets, des vieillards, des aliénés ; il y ajoute des renseignements biographiques sur les fondateurs et principaux membres de ces œuvres où la part des femmes est grande³.

Sous le titre d'*Études sociologiques*, M^{me} C. LAPALME DE EMERY a réuni des conférences et discours prononcés par elle, de 1907 à 1910, pour faire connaître particulièrement les œuvres sociales, qui ont pour but l'éducation professionnelle et la protection du travail des femmes et des enfants en Argentine⁴.

1. Juan P. Ramos, *Historia de la instrucción primaria en la República Argentina, 1810-1819*, proyectada por José María Ramos Mejía (Consejo nacional de Educación). Buenos-Aires, J. Peuser, 1910, 2 vol. in-4°, xvi-616 et 719 p.

2. *La Escuela Normal del Paraná en 1910. Informe de la Dirección*. Buenos-Aires, C^{ta} de billetes de banco, 1910, in-8°, 202 p., grav.

3. Alberto Meyer Arana, *la Caridad en Buenos-Aires* (Comisión nacional del Centenario). Buenos-Aires, impr. Sopena, 1911, 2 vol. in-16, 397 et 400 p., grav. et portr.

4. Celia Lapalme de Emery, *Estudios sociológicos; acción pública y privada en favor de la mujer y del niño en la República Argentina*. Buenos-Aires, Alfa y omega, 1910, in-8°, 257 p., grav. et portr. (envoi de la « Comisión nacional del Centenario »).

La publication d'un recueil de discours de M. B. ROLDÁN synthétise brillamment les manifestations de l'art oratoire dans la République argentine durant les premières années du ^{xx}^e siècle; tous les genres y sont représentés : discours littéraires, universitaires, éloges funèbres, conférences patriotiques, discours politiques, prononcés au cours de grands débats parlementaires, sur les accidents du travail, le scrutin uninominal, les justices de paix, le divorce, l'immigration, etc. La forme et le fond les font lire avec un vif intérêt¹.

E. MARTIN-CHABOT.

HISTOIRE DE FRANCE.

DE 1660 A 1789.

RÈGNES DE LOUIS XV ET DE LOUIS XVI. — Les sources imprimées relatives à l'histoire du ^{xviii}^e siècle français se sont accrues, dans le trop long intervalle qui s'est écoulé entre le précédent Bulletin² et celui-ci, d'un assez petit nombre d'ouvrages. Quatre d'entre eux ne sont même que des réimpressions d'œuvres dès longtemps connues et qui n'ont d'ailleurs aucun rapport entre elles : les *Œconomiques* de Claude Dupin; les *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire*; les *Lettres à la marquise de Coigny* et le *Coup d'œil sur Belœil* du prince de Ligne.

La première de ces réimpressions mérite pourtant une mention particulière parce qu'elle a presque la valeur d'une publication originale, les *Œconomiques* n'ayant paru, en 1745, qu'en une quinzaine d'exemplaires, dont trois seulement sont aujourd'hui connus. M. MARC AUCUY³ a d'ailleurs tenu à reproduire aussi exactement que possible celui de la Bibliothèque nationale, frontispices et pagination compris, et il a poussé le scrupule jusqu'au point, qui nous paraît excessif, de laisser subsister dans cette édition nouvelle les fautes d'orthographe, les incorrections, les lacunes dans les références que Dupin lui-même avouait n'y avoir pas corrigées par négligence. Quoi qu'il en soit, il faut remercier les éditeurs de la

1. Belisario Roldán hijo, *Discursos*. S. I., J. Míguez, 1910, in-8°, 377 p. (envoi de la « Comisión nacional del Centenario »).

2. Voir *Rev. histor.*, t. CXVI, p. 120-138 et 314-327.

3. Claude Dupin, *Œconomiques*, publiées par Marc Aucuy. Paris, M. Rivière, 1913, 2 vol. in-8°, LXXV-300 p. et XIV-409 p.; prix : 32 fr. (Collection des Économistes et des Réformateurs sociaux de la France.)

Collection des Économistes et des Réformateurs sociaux de la France d'avoir ainsi mis à la portée des historiens et des économistes un texte qui les intéresse également, puisque le premier volume réunit une série de mémoires qui touchent aux questions économiques les plus diverses et que le second, à côté d'une étude historique sur la taille, contient une monographie des institutions administratives particulières à l'Alsace, à la Lorraine et aux Trois-Évêchés. Ce ne sont point, à vrai dire, les idées personnelles de l'auteur qui font l'intérêt de ces études disparates. Elles sont toutes traditionnelles et l'on a eu grand tort de ranger parfois Dupin parmi les précurseurs des physiocrates. Tout au contraire, ainsi que l'avoue M. Aucuy lui-même, « il procède entièrement de ses devanciers ». Sa doctrine est le mercantilisme, qui n'a peut-être jamais « reçu une expression aussi systématique et aussi nette ». Claude Dupin juge « admirables » les principes du colbertisme; il ne voit d'autre moyen de développer la marine nationale que de prohiber le fret étranger; il affirme que le grand commerce de mer ne devrait jamais être abandonné aux particuliers, « parce que l'intérêt personnel le ruinerait infailliblement », mais réservé aux Compagnies seules; il loue la réglementation minutieuse et ne se plaint que de l'insuffisance du contrôle, de l'inaction des inspecteurs; s'il est favorable, jusqu'à un certain point et moyennant d'étroites précautions, à l'exportation des grains, c'est parce qu'il croit que la France produit plus de blé qu'elle n'en consomme et qu'il est préoccupé d'empêcher l'avisement des prix. Le conservatisme de Dupin s'exprime sans restriction dans cette formule : « Il ne faut rien changer aux lois et aux usages. Je suis grand partisan de ce principe, excepté le cas où l'utilité et, encore plus, la nécessité demandent qu'on y déroge. » Dupin, certes, n'est pas un novateur; mais sa longue expérience commerciale et financière — il fut directeur du commerce avec Trudaine après avoir été fermier général — ne permet pas de négliger son œuvre.

La réimpression des *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire*, tant de fois publiés, s'imposait beaucoup moins, alors surtout que la notice de l'éditeur¹ et ses notes explicatives n'ajoutent rien à ce que nous savions déjà. Il est, par contre, tout naturel de trouver dans l'édition du Centenaire des œuvres du prince de Ligne les charmantes *Lettres à la marquise de Coigny*², que

1. *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même.* Paris, Conard, 1914, in-16, 203 p. — La notice et les notes sont de M. René Descharmes.

2. Prince de Ligne, *Lettres à la marquise de Coigny*, éditées par H. Lebas-teur. Paris, Champion, 1914, in-16, xxix-96 p.

l'on relira toujours avec plaisir, et, dans la petite Collection des chefs-d'œuvre méconnus, le *Coup d'œil sur Belœil*¹, que l'éditeur, le comte Ernest DE GANAY, y a reproduit d'après l'édition de 1786, en ajoutant en appendice les additions et variantes de l'édition de 1795.

Les documents nouveaux se répartissent entre deux catégories distinctes, correspondances et mémoires. Parmi les premières, les *Lettres du maréchal de Tessé au prince Antoine I^{er} de Monaco*², publiées par M. LE GLAY dans la Collection des mémoires et documents tirés des archives monégasques, n'appartiennent qu'en partie à la période postérieure à 1715; les premières sont de 1707, les dernières de 1725. Elles n'ont pas une très grande portée. Elles nous donnent, sous une forme agréable et facile, les nouvelles de la cour et de l'armée, sans ajouter grand'chose à nos connaissances. On peut les rapprocher, à ce point de vue, des *Lettres* relatives à la Succession d'Espagne qu'a publiées en 1888 le comte de Rambuteau. Il est remarquable que Tessé, dans les quelques lettres de mai-juin 1717, parle à peine de Pierre le Grand, alors qu'il fut chargé, comme l'on sait, non seulement d'accompagner le tsar, mais de négocier secrètement avec lui. « Pour moi », écrit-il pourtant, « je vous avoue que dans sa singularité je lui trouve du grand, de la politesse et de l'esprit. » Mais il n'insiste pas davantage.

Ce sont surtout les historiens qu'intéresseront deux autres publications. La *Correspondance de Voltaire (1726-1729)*, éditée par Lucien FOULET³, corrige et complète, pour cette courte période qui correspond au séjour de Voltaire à Londres, l'édition Moland. M. Foulet expose avec abondance et précision, dans une introduction, ses sources et sa méthode, et dix appendices constituent une contribution précieuse à l'histoire de Voltaire. Dans l'appendice VII, M. Foulet croit pouvoir fixer au mois d'octobre 1728 la date du retour de Voltaire en France, alors qu'on admettait jusqu'ici une date plus tardive, celle de mars 1729, et les arguments qu'il fournit à l'appui semblent solides.

La *Correspondance de Montesquieu*, publiée par M. F. GÉBELIN, avec la collaboration de M. André MORIZE⁴, forme les deux

1. Prince de Ligne, *Coup d'œil sur Belœil*. Paris, éditions Bossard, 1922, in-16, 331 p.; prix : 12 fr.

2. Le Glay, *Lettres du maréchal de Tessé au prince Antoine I^{er} de Monaco*. Paris, Picard, 1917, in-8°, xxviii-445 p.

3. Lucien Foulet, *Correspondance de Voltaire (1726-1729)*. Paris, Hachette, 1913, in-8°, lxxii-321 p., dix appendices et index.

4. Fr. Gébelin et André Morize, *Correspondance de Montesquieu*. Paris, Champion, 1914, 2 vol. in-4°, xxiii-448 et 657 p., avec un index.

derniers volumes de la Collection bordelaise des inédits de Montesquieu. Les lettres qui y figurent et qui se répartissent entre quarante années, de 1716 à 1755, reproduisent les minutes, presque toutes autographes, conservées dans les archives de La Brède. Les éditeurs y ont ajouté en appendice un certain nombre de lettres faussement attribuées à Montesquieu, ainsi qu'une brève notice généalogique intitulée « Mémoire de ma vie ». Il va sans dire qu'il y a là, pour l'étude de la vie et de la pensée de Montesquieu, des documents indispensables.

Enfin, c'est encore un simple recueil de lettres, et de lettres bien insignifiantes, que M. E. SEVESTRE nous a donné sous un titre qui fait attendre davantage : *les Idées gallicanes et royalistes du haut clergé à la fin de l'Ancien Régime, d'après les papiers de Godart de Belbeuf, évêque d'Avranches*¹. Mgr de Belbeuf fut un des évêques irréductibles qui, de l'exil, refusèrent jusqu'au bout de se soumettre au Concordat. Mais, s'il fut intelligent et cultivé, comme nous l'assure M. Sevestre, il n'eut certes aucune idée originale; d'autre part, ses lettres ne contiennent aucun renseignement de fait qui puisse être retenu, car ceux qui s'y rencontrent se rapportent tous à des affaires locales que l'éditeur n'a pas essayé d'élucider et qui, sans doute, ne méritaient pas de l'être.

Un seul volume de mémoires s'ajoute à cette série de documents. Mais il est d'importance, plus encore, il est vrai, par la façon dont il est présenté que par lui-même : ce sont les *Mémoires authentiques du maréchal de Richelieu*², dont la publication avait été préparée, dès avant 1870, par Arthur de BOISLISLE, puis abandonnée par lui, et que vient de faire paraître la Société de l'Histoire de France, avec le concours de J. de Boislisle et de Léon Lecestre. Les *Mémoires* eux-mêmes ne sont que des fragments autobiographiques, dont les plus importants traitent de l'ambassade de Richelieu à Vienne de 1725 à 1728; de Mesdames de Mailly, de Vintimille et de Châteauroux et de la maladie de Louis XV à Metz; de l'expédition de Minorque; de l'abbé de Bernis; enfin de la bataille de Closter-Seven. Chaque fragment n'a guère que quelques pages et la rédaction est tout à fait défectueuse. « Les répétitions fréquentes des mêmes mots, parfois des mêmes choses », nous dit A. de Boislisle, « alourdissent le récit et fatiguent le lecteur. Tout montre

1. E. Sevestre, *les Idées gallicanes et royalistes du haut clergé à la fin de l'Ancien Régime, d'après les papiers de Godart de Belbeuf, évêque d'Avranches*. Paris, Aug. Picard, 1917, in-8°, 292 p.

2. *Mémoires authentiques du maréchal de Richelieu*, publiés par A. de Boislisle. Paris, Société de l'Histoire de France, 1918, in-8°, xciv-260 p.; prix : 12 fr.

que c'est l'œuvre d'un vieillard, dont l'esprit n'a plus toute sa vigueur première. » Mais l'authenticité de ces fragments est incontestable; le maréchal les a dictés, puis les a surchargés, en marge ou en interligne, d'additions et de corrections, où se reconnaît sans peine son écriture incertaine et incorrecte. Le texte est précédé d'une longue et précieuse introduction qu'Arthur de Boislisle avait rédigée dès 1868 et qui est une étude précise sur la vie et sur l'œuvre de Soulavie, ainsi que sur la façon dont furent composés par celui-ci les fameux *Mémoires du maréchal de Richelieu*, dont les neuf tomes parurent de 1790 à 1792, on sait avec quel succès. Il va sans dire que l'annotation a été complétée et mise au point par MM. J. de Boislisle et L. Lecestre. Enfin, nombre de pièces intéressantes sont ajoutées par les éditeurs en appendice et, par exemple, cinquante-cinq lettres particulières adressées à Richelieu par Belle-Isle au cours de l'année 1748 et dans lesquelles celui-ci parle très librement de la cour, des ministres et des négociations d'Aix-la-Chapelle.

En dehors des publications de documents, les ouvrages dont je dois rendre compte ici sont assez nombreux et se répartissent entre toutes les branches de l'histoire. Pourtant, l'histoire politique proprement dite n'est représentée que par un volume qui n'en relève qu'à demi, le *Louis XV* de Claude SAINT-ANDRÉ¹. Lorsqu'il parut, la grande presse le présenta comme une tentative de réhabilitation du *Bien-Aimé*. S'il en était ainsi, nous ne pourrions que recommander aux historiens de n'en pas tenir compte. En réalité, ce n'est pas tout à fait cela. D'autres, nous dit M. de Saint-André, ont écrit l'histoire du règne; « pour moi, essayant de saisir, au contact des idées et des faits, l'âme étrange du roi, je n'ai voulu mettre en lumière que les circonstances où elle se découvre dans sa vérité ». C'est donc un essai de psychologie historique. Mais la conception même n'en est pas sans provoquer quelques objections. D'abord, quoique M. de Saint-André n'ait pas eu d'autre intention que d'être véridique et équitable et de ne recourir qu'aux « documents authentiques »², il n'en est pas moins vrai qu'en abordant son étude il était déjà comme séduit par « l'âme étrange » du roi et convaincu que si les historiens, pour la plupart, ont jugé sévèrement Louis XV, c'est qu'ils n'ont pas su voir au delà « des apparences, qui trompaient sur cette nature secrète, dont le meilleur restait caché ». Il y avait donc bien, il faut l'avouer, dans l'esprit de M. de Saint-André quelque disposition à réhabiliter Louis XV;

1. Claude de Saint-André, *Louis XV*. Paris, Émile-Paul, 1921, in-8°, 270 p.; prix : 10 fr.

2. Peut-on considérer comme tel la *Vie privée de Louis XV*?

peut-être ne serait-il pas très difficile de montrer que, sans le vouloir, il a parfois « choisi » parmi les faits et les documents. Mais il est juste de reconnaître qu'il ne dissimule pas ceux qui nous rendent Louis XV si peu sympathique; il se contente d'en corriger l'impression en les entourant de considérations indulgentes¹. Est-il besoin d'ajouter que le livre, écrit pour un public plus large que celui des historiens de profession, a toutes les qualités propres à lui plaire?

Le livre de M. RENOUVIN sur les *Assemblées provinciales de 1787*² est d'un tout autre caractère. Il embrasse un très vaste sujet que M. Renouvin élargit encore par la façon dont il l'a conçu : il n'étudie pas seulement l'établissement et l'activité des assemblées provinciales et des commissions intermédiaires, mais il en recherche aussi les origines et en poursuit les résultats jusqu'à la transformation du régime administratif et à la suppression des commissions intermédiaires par la Constituante. Il ne se dissimule pas qu'un plus grand nombre d'études locales, en particulier sur les délibérations des commissions intermédiaires, lui eussent été nécessaires pour épuiser un aussi vaste sujet et qu'il n'a pu que prélever « dans les dépôts des archives départementales quelques échantillons caractéristiques ». Peut-être aussi, en s'efforçant avant tout d'être clair et d'être bref, n'a-t-il pas évité quelque sécheresse. Mais, dans l'ensemble, je n'en crois pas moins solides les conclusions qu'il nous présente. Les assemblées provinciales créées en 1787 n'auraient pas été capables, quoi qu'en aient pensé Léonce de Lavergne, Guizot ou Quinet, de transformer progressivement l'état social et l'organisation économique de la France, même si « l'impatience » du peuple n'en avait prématurément interrompu le développement. Leur recrutement trop étroit, leurs pouvoirs insuffisants, les timidités de Brienne à l'époque de leur création, le peu de confiance de Necker en une institution où il ne vit jamais qu'un expédient, les condamnaient à l'impuissance. Dès la fin de l'année 1788, les commissions intermédiaires se montrent découragées et c'est vers la rénovation des états provinciaux que se tourne l'opinion, indifférente à leurs efforts. « La réforme de 1787 », nous dit M. Renouvin, « est une tentative manquée. » Mais peut-être est-il injuste d'en faire grief

1. La façon dont M. de Saint-André nous présente le Parc-aux-Cerfs est caractéristique à cet égard. Il ne dissimule rien, mais il est d'une singulière indulgence : « Comme tant de particuliers, dès 1753 le roi possède une *petite maison* dans le quartier du Parc-aux-Cerfs, à Versailles, etc. »

2. P. Renouvin, *les Assemblées provinciales de 1787. Origines, développement, résultats*. Paris, Aug. Picard, 1921. in-8°, xxv-405 p., avec une abondante bibliographie méthodique et un index.

à Brienne. M. Renouvin lui reproche de n'avoir pas conçu sa réforme administrative comme la préface d'une transformation politique et de n'avoir pas créé, dès 1787, des assemblées électives. « Appuyer l'autorité royale sur le consentement national pour exécuter l'effort indispensable au relèvement du pays, voilà », nous dit-il, « ce que l'entourage de Louis XVI aurait pu faire s'il avait écouté la voix de la France. » Aurait dû faire, peut-être. Mais le pouvait-il? Appuyer l'autorité royale sur le consentement national, ce n'était pas autre chose que de reconnaître la souveraineté de la nation et de condamner par avance tout le système politique et social fondé sur le privilège. Et le roi, qui n'était en somme que le premier des privilégiés, pouvait-il voir, dans un pareil renoncement, autre chose qu'une abdication?

Une étude d'histoire locale, celle de l'abbé DELAMOTTE, sur le *Boulonnais à la conquête de son autonomie administrative*¹, nous montre, par un exemple particulier, combien de questions se sont présentées à M. Renouvin qu'il n'a pu élucider dans le détail. A propos des projets de réforme administrative antérieurs à 1778, il cite, comme une tentative originale, l'établissement d'un corps administratif dans le comté de Boulonnais par lettres patentes du 6 mai 1766. Il n'a pas connu (et je ne prétends nullement lui en faire reproche) l'étude de l'abbé Delamotte, où sont exposés par le menu les antécédents de cette prétendue réforme, qui ne fut, en réalité, que le dernier résultat d'une longue lutte entre l'intendant et les pouvoirs locaux. Le Boulonnais, qui dépendait de l'intendant d'Amiens, n'était ni un pays d'élection ni un pays d'états, mais jouissait de privilèges anciens. « C'était », nous dit l'abbé Delamotte, « une grande communauté s'assemblant de façon intermittente et extraordinaire. Ses assemblées n'avaient pas le nom d'états, leur périodicité n'était pas régulière, les réunions n'avaient lieu qu'accidentellement en vue d'un objet précis et déterminé, mais elles n'en existaient pas moins. » L'abbé Delamotte nous montre ensuite comment l'activité et l'énergie d'un subdélégué de l'intendant, Claude Houbronne d'Auvringhen, obtint, en 1729, la création du syndicat, c'est-à-dire la réunion permanente de quatre syndics, nommés par la noblesse et le tiers, pour surveiller la remise en état et l'entretien des routes, à l'aide d'une nouvelle imposition dont les syndics furent les administrateurs, — un octroi supplémentaire de trente sols sur les eaux-de-vie. Il va sans dire que le syndicat n'épargna rien pour étendre ses attributions et se rendre perpétuel. Il va sans

1. Abbé Delamotte, *le Boulonnais à la conquête de son autonomie administrative*. Boulogne-sur-Mer, 1920, in-8°, 248 p.

dire aussi qu'Houbronne d'Auvringhen, qui ne craignait pas la manière forte, se heurta aux prétentions contraires des autres autorités locales, en particulier celle du lieutenant général à la sénéchaussée, et que ce dernier n'eut pas grand'peine à s'assurer l'appui de l'intendant. D'Auvringhen soutint la lutte contre deux intendants successifs, d'Aligre et Maynon d'Invaux. Mais le Conseil des dépêches, par arrêt du 13 juillet 1759, remplaça le syndicat, qui avait vécu trente ans, par une députation, beaucoup moins indépendante, et ce fut cette députation transformée qui, à son tour, donna naissance au corps administratif de 1766. L'abbé Delamotte juge peut-être avec un peu trop d'indulgence certains actes d'Houbronne d'Auvringhen; mais son exposé prouve une fois de plus l'intérêt que prend, pour l'histoire administrative de l'Ancien Régime, la moindre étude locale, pourvu qu'elle soit précise et sincère.

Il est trop tard pour parler ici du tome I du bel ouvrage de M. MARION, *Histoire financière de la France depuis 1715*¹, alors qu'il a été déjà rendu compte dans la *Revue* des tomes II et III². La valeur de l'œuvre est consacrée; elle est dans la bibliothèque de tous les historiens qui s'intéressent au XVIII^e siècle ou à la Révolution, et ce que j'en pourrais dire ici n'ajouterait rien au bien qu'en pensent tous ceux qui l'ont lue. Si bien des études de détail sont encore à souhaiter, nous avons enfin en elle un instrument de travail indispensable et sûr. Je me contenterai donc, d'un point de vue particulier, de signaler aux professeurs de l'enseignement secondaire le premier chapitre; ils ne trouveront nulle part ailleurs un résumé des institutions financières au XVIII^e siècle aussi complet, aussi précis et aussi suggestif.

De l'histoire financière relève également l'ouvrage que M. DUBOIS-CORNEAU a consacré à *Paris de Montmartel, banquier de la cour*³. Il est quelque peu composite. On y trouve à la fois une étude biographique non seulement sur Paris de Montmartel, mais sur toute la famille des Paris; des renseignements sur l'activité de Montmartel comme banquier de la cour, et la description attentive des maisons que les Paris possédèrent à la ville et à la campagne, l'hôtel de la Force, l'hôtel d'Antin, l'hôtel Mazarin, le château de Brunoy, etc... La composition n'a rien de systématique, les digressions abondent. Mais l'ouvrage se recommande par une érudition

1. M. Marion, *Histoire financière de la France depuis 1715*, t. I, 1715-1789. Paris, A. Rousseau, in-8°, 1914, xii-480 p.

2. Cf. *Revue*, t. CXXXV, p. 81, et t. CXL, p. 76.

3. R. Dubois-Corneau, *Paris de Montmartel, banquier de la cour*. Paris, Maynial, 1917, in-4°, 380 p., 24 planches hors texte et 12 reproductions dans le texte.

étendue, une prudence méritoire à distinguer les renseignements authentiques des traditions hasardeuses, et la richesse de l'illustration.

L'histoire militaire est plus abondamment représentée. Je ne m'arrêterai pas longtemps sur le tome V du grand ouvrage consacré par feu M. Richard Waddington à la *Guerre de Sept ans*¹; non certes qu'il soit négligeable; mais il n'y a plus rien à dire, après les quatre premiers volumes, sur le soin et la minutie avec lesquels M. Waddington épuise son sujet année par année. La rançon de cette minutie et de ce plan tout chronologique, c'est évidemment que l'attention se disperse un peu sur un nombre considérable de questions auxquelles l'auteur semble accorder tour à tour une importance égale, et qu'il nous faut, par exemple, passer sans transition d'un chapitre sur le siège de Pondichéry à un autre chapitre sur le débarquement des Anglais à Belle-Isle, puis à un autre encore sur les opérations en Westphalie. Mais il n'en reste pas moins qu'il est désormais impossible d'étudier aucune partie de la guerre de Sept ans sans consulter l'ouvrage de M. Waddington.

Deux importantes études ont été publiées, en 1914, sous les auspices de la Section historique de l'État-major de l'armée, l'une du capitaine DUSSAUGE sur le *Ministère de Belle-Isle*², l'autre du capitaine LATREILLE sur *l'Armée et la nation à la fin de l'Ancien Régime*³. Elles ont l'une et l'autre un réel intérêt et appellent toutes deux certaines réserves. Le capitaine Dussauge a eu la préoccupation très légitime d'encadrer dans l'histoire générale les deux années de guerre qui correspondent au ministère de Belle-Isle. Mais il a péché par excès. Est-il nécessaire de consacrer tout un premier chapitre à une sorte d'état de la France en 1757, où nous trouvons, par exemple, un long portrait de Louis XV, des détails sur la crise ministérielle qui suivit l'attentat de Damiens, sur Bernis, sur l'administration financière, etc.; puis un tableau de la société, où nous lisons que Diderot publia cette année-là son *Fils naturel* et l'*Encyclopédie* son septième volume, et que Guymond de La Touche fit jouer son *Iphigénie en Tauride*? Pour nous présenter Belle-Isle au début de son ministère, c'est-à-dire en sa soixante-quatorzième année, était-il même nécessaire de reprendre sa vie entière, en rap-

1. Richard Waddington, *la Guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire*. T. V : *Pondichéry, Villinghausen, Schweidnitz*. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8°, 443 p., 4 planches hors texte.

2. Capitaine A. Dussauge, *Études sur la guerre de Sept ans. Le ministère de Belle-Isle*. Paris, Fournier, 1914, in-8°, vii-482 p.

3. Capitaine Latreille, *l'Armée et la nation à la fin de l'Ancien Régime*. Paris, Chapelot, 1914, in-8°, xv-460 p.

pelant ses origines et jusqu'au procès de Fouquet? Mais toutes les parties qui sont vraiment d'histoire militaire sont à la fois solides et bien venues, particulièrement les chapitres consacrés aux batailles de Krefeld (ch. vi), de Sondershausen et de Lutterberg (ch. viii). Je signale aussi l'intérêt du chapitre iv, consacré à l'armée en 1758, et du chapitre vii, qui étudie les réformes entreprises à ce moment par Belle-Isle. Le capitaine Dussauge insiste particulièrement sur l'effort que fait la noblesse pour se réserver les grades, tandis que la vénalité les livre de plus en plus à la bourgeoisie enrichie. On comprend mieux, après l'avoir lu, les origines lointaines des mesures qui, plus tard, écarteront les roturiers. Mais on saisit aussi combien la royauté, en donnant gain de cause à sa noblesse, obéit peu à des considérations d'ordre militaire. « En réalité », écrit le capitaine Dussauge, « le gouvernement royal, inconsciemment, a fait de la hiérarchie militaire une transposition de l'ordre social. La noblesse n'est plus faite pour les grades, mais les grades sont faits pour la noblesse. » Il y voit, dès 1758, l'une des raisons du discrédit où tombe à cette date le commandement.

Le volume du capitaine Latreille, qui porte en sous-titre : *Les Derniers ministres de la Guerre de la monarchie*, est présenté comme une introduction à l'étude de l'œuvre militaire de la Révolution. L'auteur n'ignore rien de ses devanciers; mais les Archives historiques et les Archives administratives de la Guerre lui ont permis d'enrichir nos connaissances sur bien des sujets. Lui aussi s'égare parfois un peu dans l'histoire générale. A quoi bon commencer le chapitre iii par plusieurs pages sur la mort de Louis XV et sur les bonnes intentions de Louis XVI? Le capitaine Latreille a peut-être aussi, lorsqu'il analyse les mesures prises par chacun des ministres successifs, un peu trop de disposition à louer, et les éloges qu'il distribue ne préparent guère le lecteur à sa conclusion, qui est sévère, parce qu'elle est juste¹. Mais il y a beaucoup à retenir au long du volume. Le capitaine Latreille nous fait très bien comprendre, dès son premier chapitre, comment se posait la question de la réforme de l'armée; il nous montre les deux partis, celui de Choiseul qui, soucieux avant tout des nécessités militaires, aurait voulu fixer le chiffre des unités et ne pas conserver en service plus d'officiers et de bas officiers qu'il n'en fallait pour assurer en toute circonstance l'encadrement des troupes, et celui du maréchal de Broglie, uniquement préoccupé des intérêts de la noblesse et affirmant

1. « Les sept ministres qui, depuis la signature du traité de Paris », écrit le capitaine Latreille, « s'étaient succédé au département de la Guerre avaient bouleversé à tour de rôle la constitution militaire, sans réussir à fixer sur des bases solides les principes de l'organisation de l'armée. »

qu'il fallait donner à tout noble la possibilité de devenir colonel dès que son âge le permettait. Combien significative est cette déclaration du maréchal : « En France, un homme de qualité n'a d'autre débouché que le service; il ne peut languir dans les grades subalternes. Il faut donc avoir beaucoup de régiments : *cela tient à la constitution de l'État.* » Aussi l'armée royale comptait-elle en 1789, d'après le capitaine Latreille, 1,159 officiers généraux, dont un quart à peine en service actif.

Nous avons parcouru les dernières années de la guerre de Sept ans avec M. Waddington, la campagne de 1758 avec le capitaine Dussauge : à la *Campagne de 1757*¹ est consacré le petit volume de M. René SAULIOL, rédacteur en chef de la *Revue d'études militaires*. Mais cet opuscule, ainsi que le qualifie modestement l'auteur, n'appartient qu'à demi aux historiens. M. Sauliol ne prétend pas ajouter rien à ce qu'ils savent déjà. Il n'a point exploré d'archives. Il n'a pas d'autre objet, ainsi qu'il nous en prévient dès les premières lignes de sa préface, que « de permettre aux officiers candidats à l'École supérieure de guerre l'étude d'une partie de leur programme ». De là le point de vue particulier où il se place et la façon dont il divise et présente l'exposé des faits. Son livre est un manuel. Mais c'est un manuel clair, nourri et où les historiens auront profit à étudier avec un spécialiste, sur quelques types concrets, la « bataille-manceuvre », telle que Frédéric II la concevait.

Aux études d'histoire militaire s'ajoute encore un volume, celui de M. Ch. DE COYNART sur le *Chevalier de Folard (1669-1752)*². On sait l'influence qu'eurent les œuvres de Folard, en particulier son *Histoire de Polybe*, sur l'évolution de la tactique au XVIII^e siècle; elle nous est rappelée, en appendice, par une étude courte, mais précise, empruntée au capitaine Dussauge. Mais c'est dans cet appendice que se réfugie à peu près toute la partie technique de l'ouvrage. Le reste est une vie de Folard, agréable à lire, abondante, mais où domine le souci du pittoresque et de l'anecdote.

À l'histoire militaire se rattache naturellement l'histoire coloniale et nous rencontrons ici une œuvre importante, mais dont nous n'avons encore qu'un premier volume, le *Dupleix* de M. MARTINEAU³. Les lecteurs de la *Revue* savent tous les services qu'a ren-

1. René Sauliol, *Frédéric II : la campagne de 1757*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1922, in-8°, 129 p., 7 croquis hors texte; prix : 5 fr.

2. Ch. de Coynart, *le Chevalier de Folard (1669-1752)*. Paris, Hachette, 1914, in-16, 346 p.; prix : 7 fr. — Est-ce par principe que M. de Coynart laisse aux noms propres la forme défectueuse sous laquelle il les a rencontrés dans les documents? Pourquoi, par exemple, écrire Wirtenberg ou Goesbrian?

3. A. Martineau, *Dupleix et l'Inde française (1722-1741)*. Paris, Ed. Champion, 1920, in-8°, xi-534 p.; prix : 30 fr.

dus aux historiens M. Martineau, d'abord par le classement des archives anciennes de nos Établissements de l'Inde, au temps où il en était gouverneur, puis comme directeur-fondateur de la *Revue de l'histoire des colonies françaises*. Il était particulièrement qualifié pour reprendre et mettre au point l'histoire de Dupleix, déjà en partie renouvelée par le regretté Cultru. Son étude s'appuie sur un grand nombre de documents inédits ou tout récemment publiés : la Correspondance de Dupleix, conservée en partie à la Bibliothèque nationale, en partie à celle de l'Arsenal; la Correspondance du Conseil supérieur de Pondichéry avec le Conseil de Chandernagor, publiée par M. Martineau lui-même de 1915 à 1918; enfin les Procès-verbaux des délibérations du Conseil supérieur, publiés précédemment par A. Gaudart. Ce premier volume ne nous renseigne encore que sur les débuts de Dupleix dans l'Inde et sur son séjour à Chandernagor jusqu'en 1741. Il achève de bien mettre en lumière que rien, avant cette date, ni dans les actes ni dans la correspondance de Dupleix, ne fait encore prévoir ce qu'il entreprendra plus tard. Comme ses prédécesseurs, Dupleix n'a d'autre préoccupation que de développer le trafic, en particulier le trafic d'Inde en Inde, et de s'enrichir en y participant, ainsi que les usages du temps l'y autorisaient. C'est précisément sur ce trafic d'Inde en Inde que M. Martineau nous apporte le plus de renseignements nouveaux. Mais ce premier volume prépare aussi les suivants, en nous faisant bien comprendre, par un grand nombre d'exemples concrets, la façon dont nos Établissements de l'Inde étaient administrés par la Compagnie, et les perpétuels conflits qui opposaient, soit le Conseil supérieur au gouverneur général, soit les conseils particuliers au Conseil supérieur. Nous y voyons encore se former, et s'affirmer de plus en plus, le caractère de Dupleix, avec ses qualités éminentes d'initiative et d'énergie, comme avec ses défauts — qui expliqueront bien des traits de sa carrière. — son esprit d'autorité, son impatience de toute contrainte, son orgueil indomptable.

Les deux volumes de M. Paul FOULD sur *Louis-Augustin Blondel*¹ et du vicomte DE BRIMONT sur le *Cardinal de La Rochefoucauld et l'ambassade de Rome de 1743 à 1748*² appartiennent malheureusement à un genre historique qui a eu longtemps une certaine vogue, mais que l'on pouvait croire abandonné. On voudrait que l'histoire diplomatique fit désormais appel à d'autres méthodes. M. Fould a lu les notes manuscrites de Blondel, conservées à la

1. Paul Fould, *Un diplomate au XVIII^e siècle, Louis-Augustin Blondel*. Paris, Plon-Nourrit, 1914, in-8°, 395 p.

2. Vicomte de Brimont, *le Cardinal de La Rochefoucauld et l'ambassade de Rome de 1743 à 1748*. Paris, A. Picard, 1913, in-8°, VIII-386 p.

Bibliothèque nationale et réunies sous le titre significatif d'*Anecdotes*. Il y a pris plaisir et il en a tiré tout un volume. Mais, si ces notes sont parfois amusantes, elles nous apprennent bien peu de chose, et M. Fould ne les a pas enrichies beaucoup en les entremêlant d'un récit des missions de Blondel, inspiré de la Correspondance diplomatique (où M. Fould a cueilli surtout d'autres anecdotes) et complété à l'aide de Saint-Simon, d'Aubertin et de Baudrillart. M. Fould n'ignore pas les trois volumes de M. Émile Bourgeois, mais il ne semble pas les avoir lus de très près, puisqu'il n'y renvoie ni pour la mission de Nancré en Espagne en 1717, ni pour celle de Senneterre en Hanovre en 1719. C'est également sur quelques Correspondances seulement — Correspondance de Rome aux Affaires étrangères, Correspondance de Benoit XIV publiée par E. de Heeckeren, et Papiers du cardinal de La Rochefoucauld conservés à la bibliothèque de Bourges — que le vicomte de Brimont nous raconte l'ambassade à Rome. Le récit est ainsi presque unilatéral et, quand l'auteur nous parle de ce qui se passe alors en Europe, ce qu'il nous en dit n'est pas autre chose que ce qu'en sut et ce qu'en pensa le cardinal de La Rochefoucauld. Pas un instant il ne songe à critiquer la Correspondance qu'il résume et nous ne trouvons, au bas des pages, aucune référence à l'abondante littérature historique relative à la guerre de la Succession d'Autriche. Est-ce là procédé d'historien ?

L'histoire religieuse du XVIII^e siècle n'a produit, depuis notre dernier *Bulletin*, aucun ouvrage de premier plan. Le volume de M. Marc CHASSAIGNE sur le *Procès du chevalier de la Barre*¹, qui nous est présenté par M. Jean Guiraud, se lit sans doute avec agrément, mais je ne puis dire qu'il m'ait convaincu. Il a un but précis, celui de disculper l'Église de toute responsabilité dans la fameuse affaire La Barre et d'en charger uniquement les parlementaires, qui, écrit M. Jean Guiraud dans l'introduction, « cherchaient, en vengeance la religion outragée, à se faire pardonner leurs attaques contre les jésuites ». Les responsabilités sont certainement partagées et, d'après le récit même de M. Chassigne, il faut mettre parmi les plus lourdes, à l'origine de l'accusation, celle du majeur d'Abbeville et lieutenant en l'élection de Ponthieu, Belleval, dont M. Chassigne nous dit les rancunes violentes contre l'abbesse de Willancourt et son jeune cousin La Barre. Mais ce qui met surtout en défiance contre la solidité des affirmations de M. Chassigne, c'est la façon dont il les présente. Vraiment les mots « j'imagine que... » reviennent trop fréquemment dans son récit². Pouvons-nous ne pas noter que, pour noircir

1. Marc Chassigne, *le Procès du chevalier de La Barre*. Paris, Lecoivre, 1920, in-8°, xvi-272 p.

2. « Nous avons supposé, » écrit par exemple M. Chassigne, p. 39, « qu'en

La Barre, l'auteur accepte et reproduit, comme certitudes, toutes les dépositions accusatrices, même celles de valets, entre autres ce Pétignat, à qui La Barre (c'est M. Chassaigne qui nous l'a dit, p. 44) avait un jour tiré les oreilles et qui brûlait de se venger? M. Chassaigne ne reconnaît-il pas lui-même que les premières dépositions qui mirent La Barre en péril furent sans doute provoquées et achetées par Belleval, alors que les soupçons s'étaient jusqu'alors portés sur nombre de jeunes gens d'Amiens, qui n'étaient ni La Barre ni d'Étallonde? Pour entraîner notre conviction, il faudrait vraiment plus de rigueur dans la critique.

Quant à l'essai de M. CHABAUT sur l'*Autonomie religieuse de la principauté de Monaco jusqu'à la création de l'évêché*¹, il n'a, bien entendu, que l'intérêt d'une étude purement locale. Mais il précise une série de faits que l'on ne connaissait guère et qui méritaient pourtant d'être tirés de l'oubli. La situation religieuse de la principauté de Monaco était singulière : l'église paroissiale du Rocher, fondée seulement dans la seconde moitié du XIII^e siècle², dépendait de l'évêque de Nice, alors que Menton et Roquebrune relevaient de l'évêque de Vintimille, c'est-à-dire d'un évêque génois. Il est naturel que d'assez bonne heure les Grimaldi se soient efforcés de soustraire leur clergé à l'autorité de l'ordinaire, afin d'échapper à l'ingérence de deux évêques étrangers sur leurs terres; aussi Antoine I^{er}, dans les premières années du XVIII^e siècle, prétendit-il faire de Monaco une paroisse *nullius diocesis*. Mais il n'y réussit pas et les difficultés entre le clergé local et les deux évêques s'aggravèrent à partir de 1749. En 1751, Honoré III conclut un concordat avec l'évêque de Nice, isolant ainsi l'hostilité de l'évêque de Vintimille, un prélat singulièrement combatif, Giustiniani; il parvint alors à obtenir du Saint-Siège, en 1755, par l'entremise de l'ambassadeur de France, la création d'un vicaire apostolique, qui remplaça l'évêque pour Menton et Roquebrune. C'était, de fait, l'autonomie religieuse réalisée dans la plus grande partie de la principauté. Elle ne fut étendue à la principauté entière que beaucoup plus tard, d'abord, en

raison de l'exiguïté de leurs ressources les jeunes La Barre se rendirent à Abbeville par le coche, les autres modes de transport étant fort coûteux. » Et le voyage en coche nous est décrit à cette occasion. Ailleurs, p. 26, M. Chassaigne nous fait le portrait de Duval de Soicourt d'après les Mémoires de Sanson, et termine par cette phrase textuelle : « Ces mémoires sont apocryphes et l'on ne saurait s'y fier. Mais comme le portrait s'ajuste bien au personnage! »

1. Chabaut, *Essai sur l'autonomie religieuse de la principauté de Monaco jusqu'à la création de l'évêché*. Monaco et Paris, Aug. Picard, 1913, in-8°, ix-163 p. (Mémoires et documents historiques publiés par ordre de S. A. S. le prince Albert I^{er}).

2. Le Rocher ne fut peuplé qu'au cours de la première moitié du XIII^e siècle.

1868, par la création d'une abbaye, dont l'abbé mitré ne relevait que du Saint-Siège, puis par celle de l'évêché de Monaco en 1887.

L'histoire de la société, des idées et des mœurs nous fournit enfin quelques études que je signalerai en terminant. C'est d'abord celle que M. Henri SÉE a intitulée *les Idées politiques en France au XVIII^e siècle*¹. Elle ne prétend pas épuiser ce gros sujet, mais seulement résumer, pour les étudiants et pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées, l'apport successif des différents philosophes du XVIII^e siècle. La brièveté de ces quelques chapitres a pour inévitable conséquence que ceux qui se rapportent aux plus grands d'entre les philosophes, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, sont les plus sommaires, tandis que l'auteur a pu réunir en quelques pages des indications relativement plus complètes sur ceux dont l'œuvre est moins abondante, comme d'Argenson ou d'Holbach. Pourtant une analyse claire, comme celle du Contrat social, sera certainement appréciée de bien des lecteurs, ainsi que les courtes mais précises bibliographies placées à la fin de chaque chapitre et dans lesquelles l'auteur se borne très sagement à signaler, avec les éditions principales des œuvres, les plus importantes parmi les études critiques qui leur ont été consacrées.

Le titre du gros volume de M. Henri CARRÉ, *la Noblesse de France et l'opinion publique au XVIII^e siècle*², ne fait guère prévoir ce que le lecteur y trouvera : un énorme répertoire de petits faits concernant la noblesse, non pas seulement au XVIII^e siècle, en donnant à ce terme son sens historique courant, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution, mais bien jusqu'en 1800, ou même jusqu'en 1815, puisque le livre IV porte pour titre : Les ci-devant de 1800 à 1815. De plus, M. Carré est très loin de s'enfermer dans les limites étroites du sujet qu'il annonce : la noblesse et l'opinion. Je ne parle pas seulement du livre I^{er} (Description de la classe sociale), qui peut passer pour une introduction, malgré son ampleur. Je parle aussi des autres : du livre II, qui traite au moins autant de l'évolution de la noblesse que de l'évolution de l'opinion à l'égard des nobles, et du livre III, intitulé : Guerre à la noblesse, et qui pourrait l'être plus largement : La noblesse pendant la Révolution. Comment s'étonner que cette conception un peu flottante du sujet ait pour conséquence une composition un peu flottante aussi et l'introduction, à certains moments, de développements d'histoire générale, qui n'étaient

1. Henri Sée, *les Idées politiques en France au XVIII^e siècle*. Paris, Hachette, 1922, in-8° carré, 264 p.; prix : 12 fr.

2. Henri Carré, *la Noblesse de France et l'opinion publique au XVIII^e siècle*. Paris, Champion, 1920, in-8°, 650 p.; prix : 20 fr.

peut-être pas indispensables¹. Comment s'étonner aussi que, parmi tant de faits recueillis, il s'en trouve parfois qui se répètent d'un chapitre à l'autre² ou qui ne paraîtront pas à tous les lecteurs d'une certitude indiscutable³. Tout cela est excès de richesses. Je le répète, l'ouvrage de M. Carré est un répertoire d'une abondance presque déconcertante et qui, manié à l'aide de l'index que M. Carré n'a pas manqué d'y ajouter⁴, rendra de fréquents services aux historiens.

Le dernier ouvrage dont je voudrais dire ici quelques mots, et qui relève, si l'on veut, de l'histoire des mœurs, est d'un caractère bien différent. Certes, il est agréable à lire, mais le sujet en est un épisode assez mince, quoique illustre, et que l'auteur même qualifie de « querelle puérile » : *l'Affaire du Bonnet*⁵. Illustre, elle l'est surtout grâce à la passion et à la verve avec lesquelles Saint-Simon nous l'a racontée. Nous retrouvons dans le récit de M. GRELLET-DUMAZEAU quelque chose de cette verve, mais assagie et corrigée par l'esprit critique. M. Grellet-Dumazeau n'a pas seulement confronté les affirmations de Saint-Simon avec les témoignages authentiques qu'il a pu réunir sur la personnalité de ses adversaires, en particulier sur les premiers présidents Nicolas de Novion et Achille de Harlay, mais il a surtout réfuté Saint-Simon par Saint-Simon lui-même, en rapprochant des *Mémoires* les nombreux écrits inédits contemporains des événements et qui n'étaient pas destinés à paraître. Ceux-ci nous permettent de saisir sur le vif la déformation que Saint-Simon faisait subir à la vérité dès qu'elle gênait ses intérêts ou ses passions. C'est ainsi que M. Grellet-Dumazeau a pu nous donner, en même temps qu'un livre qui se lit avec plaisir d'un bout à l'autre, une appréciable contribution à la critique des fameux *Mémoires*⁶.

Georges PAGÈS.

1. Était-il bien nécessaire d'introduire dans le livre III l'histoire de la convocation des États-Généraux ou de faire, en quelques pages, avec quelques citations de mémoires, l'histoire toute traditionnelle de la crise de juillet 1789?

2. Par exemple, l'anecdote du duc de La Force vendant des épiceries au couvent des Augustins, p. 137 et 150.

3. M. Carré donne comme un fait certain telle opération d'agiotage imaginée par le comte de Tilly dans ses *Mémoires*.

4. Outre l'index, on consultera avec profit l'abondante bibliographie, bien que l'ordre alphabétique n'aide guère à s'y conduire.

5. A. Grellet-Dumazeau, *l'Affaire du Bonnet et les Mémoires de Saint-Simon*. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8°, xviii-330 p.

6. Ouvrage posthume. Une préface de M. Frantz Funck-Brentano nous présente l'auteur, qui fut conseiller-doyen de la Cour de Bordeaux et appartenait à une vieille famille de magistrature.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Sir Paul VINOGRADOFF. **Outlines of historical Jurisprudence.**

Vol. I : *Introduction. Tribal law.* Oxford University Press.

London, Humphrey Milford, 1920. In-8°, VIII-428 pages.

L'ouvrage que Sir Paul Vinogradoff vient de nous donner est le premier volume d'un monument juridique considérable, où le savant historien du droit anglais exposera les réflexions d'une longue expérience et les résultats des patientes recherches de toute une vie.

C'est une rare fortune de trouver réunie une semblable connaissance de l'anthropologie, de la sociologie comparée, de la philosophie de tous les temps, du folklore de tous les lieux, de toutes les plus récentes productions et généralisations parues sur ces sujets dans les langues les plus variées. Tout ceci nous présage que l'ouvrage, dont le plan et les idées générales nous sont annoncées dans une préface de grande envergure, sera d'un intérêt qui croîtra sans cesse, quand nous passerons des développements curieux, mais forcément assez hypothétiques, du droit de la tribu au droit des civilisations mieux connues de la Grèce et de Rome, puis à une synthèse des idées médiévales, tant en droit féodal qu'en droit canonique, avant d'aborder dans l'histoire moderne les grands courants philosophiques qui ont si profondément influencé le droit. Sir Paul Vinogradoff vise à reconstituer sur une base juridique une série de civilisations, prises comme type de certaines formes caractéristiques du droit. C'est l'idée que renferme le titre de son livre, c'est aussi celle qui se dégage tout au long de sa remarquable *Introduction*. Nulle personne curieuse des méthodes à appliquer à l'étude du droit ne la lira sans fruit. L'auteur y expose pourquoi son œuvre fait nécessairement appel à la logique, à la psychologie et enfin à la science sociale.

La logique fournit le cadre solide de tout raisonnement et est plus nécessaire pour le droit que pour toute autre science, les sophismes intéressés y étant pratiqués plus que partout ailleurs. Toutes les principales opérations de la pensée juridique contiennent les éléments d'un examen logique, tant les déductions, qui permettent d'entendre un texte, que les inductions, qui permettent de coordonner les idées juridiques, en vue de constructions dogmatiques. Sir Paul Vinogradoff s'élève contre l'abus de ces dernières fait par les écoles allemandes; il ressort de son exposé que le droit anglais¹, si remarquable par son bon

1. La procédure formaliste suivie en Angleterre jusqu'au milieu du XIX^e siècle, telle que nous l'a retracée Serjeant Stephen dans son manuel sur la manière de

sens et son souci des besoins pratiques, est probablement moins exposé que tout autre à voir ses règles faussées par un excès de dialectique abstraite.

Les rapports du droit et de la psychologie résultent de ce fait que le droit se rattache directement à la volonté humaine. En dessous des principaux problèmes du droit civil et du droit criminel, sous la notion de contrat, comme sous celle de délit ou de crime, le juriste rencontre la volonté. La volonté n'apparaît plus de nos jours comme une faculté spéciale et isolée. On la relie étroitement à la connaissance et au sentiment, aux émotions héréditaires ou instinctives, elle est l'acte final, la solution d'une tension psychique antérieure qui souvent la régit. Quels que soient les motifs décisifs que les moralistes lui assignent : altruisme de Hume, égoïsme nietzschéen, utilitarisme de Bentham, pragmatisme de James, utilitarisme social, qui cherche à combiner les mobiles égoïstes et altruistes de la nature humaine, il existe bien un devoir commun, dont le contenu, évidemment variable, s'impose aux êtres conscients. C'est par ce facteur nécessaire que la psychologie se relie directement à la morale et au droit. Aucun enseignement théorique de droit ne peut désormais ignorer les questions relatives à l'interdépendance des fonctions de l'esprit, à l'analyse de l'instinct, de la passion, à l'étude de la volonté et des mobiles psychologiques des actes humains.

Si le droit a tant de rapports avec la psychologie des individus pris isolément, combien n'en a-t-il pas davantage avec la psychologie des masses, dont la science sociale s'est fait une spécialité. La sociologie est une science à part, ayant ses méthodes propres, dont Comte et Spencer ont posé les fondements. S'appuyant sur la statistique, sur l'économie politique, sur l'histoire, dont elle veut tirer une synthèse, cette science a pour vrai but la recherche des meilleures conditions sociales. Elle ne doit pas en être détournée par le matérialisme négatif et oppresseur de l'école de K. Marx, qui conçoit le droit comme l'œuvre d'une classe prépondérante, cherchant à en subjuguer une autre. Les courants qui guident la pensée humaine dépassent les intérêts de quelques personnes, ou de certains groupes, et il est enfantin de vouloir ramener l'histoire économique et sociale du monde à une lutte de classes. M. Vinogradoff trouve, dans ses premières attaches nationales, un accent réellement poignant pour adjoindre les masses populaires d'avoir foi dans un idéalisme, qui finit toujours par triompher, et non dans un matérialisme réaliste et grossier, qui aspire au nivellement par le bas et vient de mener un grand pays aux pires catastrophes.

Sir Paul Vinogradoff examine ensuite les rapports du droit et de

plaider, fut une grande école de logique juridique. L'usage était alors dans un procès de prendre position sur un point unique, considéré comme le nœud du litige et que l'on soumettait au jury. Un procès pouvait être perdu pour avoir été mal posé.

l'État. Il est aussi impossible de supposer un État sans lois que de concevoir le droit sans une organisation politique, qui lui serve de support. L'État, c'est la nation juridiquement organisée, c'est le peuple groupé pour l'action conformément à la règle du droit. Tous les grands mouvements législatifs partent de l'opinion publique, et l'obéissance à la loi ne pourrait être maintenue longtemps si le peuple ne soutenait pas ceux qui la font respecter. « L'ordre public », déclare l'auteur dans une excellente formule, « n'est pas maintenu par quelques policemen, mais par l'approbation plus ou moins tacite que leur donne la société. »

Les buts poursuivis par l'État : politique éclairée, bien-être commun, respect des individus, buts moraux ou sociaux, amènent tout naturellement l'auteur à examiner, dans la troisième partie de son *Introduction*, les principales écoles de pensée, les grands courants qui, depuis le XVIII^e siècle, ont bouleversé le droit comme les autres conceptions humaines : Rationalisme — Nationalisme — Évolutionnisme — Socialisme.

Après les vues générales de cette vaste *Introduction*, l'auteur consacre la deuxième partie de son livre au droit de la Tribu (*Tribal Law*). Le premier problème qu'il rencontre est celui de l'union des sexes. Sir Paul Vinogradoff ne se prononce pas entre les théories de Bachofen et de Mac Lennan, qui considèrent la monogamie comme sortant lentement d'un état primitif de promiscuité sexuelle, et celles de Westermarck et de Lang, qui regardent l'instinct patriarcal comme primitif et commun à l'homme et aux anthropoïdes. Il constate seulement qu'à l'heure actuelle les tribus les plus primitives, ou les tribus australiennes les plus reculées, celles qui pratiquent, par exemple, ces étranges unions par groupes désignées sous le nom de mariages « pirauru », ont des institutions nettement établies, fruit d'une évolution qui, pour avoir été particulièrement lente, n'en est pas moins absolument indéniable. Certaines unions semblent être interdites ou « tabou », depuis la plus haute antiquité, sur tous les continents, notamment chez les tribus totémiques, étudiées par Frazer, dont Sir Paul Vinogradoff admet, sur ce point, les idées. Ces restrictions ne suffisent pas cependant à expliquer les pratiques d'exogamie qui, comme celle d'endogamie et comme mille pratiques intermédiaires, sont nées souvent des circonstances économiques et du milieu.

L'auteur ne reconnaît pas non plus qu'à une époque primitive le patriarcat ou le matriarcat, conformément à la thèse de Bachofen, ait été l'usage prédominant. Les exemples de matriarcat qu'il nous cite chez les Seri de Californie, les tribus dravidiennes de la côte de Malabar et certaines tribus indiennes de l'Amérique du Nord donnent plutôt l'impression d'une grande importance attachée à la ligne maternelle dans l'organisation de la famille et en matière de parenté et d'héritage. Il est probable qu'à l'origine l'attachement naturel de la mère aux enfants et la supériorité du mâle durent être deux facteurs

également puissants. Sous leur double influence s'organise la famille : la famille cognatique, rattachée par les liens du sang, la famille agnatique, rattachée à la souche paternelle. Une forme plus archaïque, la famille totémique, où chaque groupement se compose de ceux qui croient réincarner l'esprit du même animal, de la même plante, en un mot, du même « totem », a, en général, disparu de bonne heure.

S'attachant plus spécialement au groupe aryen, Sir Paul Vinogradoff, qui suit presque partout le système de Feist¹, nous restitue la civilisation primitive à l'aide des données de l'archéologie et surtout de la linguistique. Avant la formation des grands courants qui dissocièrent le bloc aryen, entraînant au loin Hindous, Iraniens, Celtes et Slaves, Grecs et Latins, ce peuple, surtout pasteur, connaissait déjà la culture de la terre, la charrue, les céréales. Il ne semble pas avoir connu le mariage, tout au moins aucun radical commun n'existe-t-il entre les langues aryennes pour désigner cette institution. Le père est au centre de la famille aryenne : dans tous les rameaux aryens, nous retrouvons la notion de « patria potestas ». Chez les Hindous, les Grecs, les Celtes, les Germains et les Slaves, le père a le droit d'abandonner son enfant. Le pouvoir du mari sur sa femme procède de la même idée : la femme est sous la puissance du mari, sous sa « manus », elle est sa chose. Sir Paul Vinogradoff le prouve par cette coutume de la Suttée, d'après laquelle la veuve devait être brûlée avec le corps de son mari défunt, coutume que les Anglais eurent tant de peine à combattre aux Indes et qui, peut-être, s'y pratique encore. Les coutumes slaves ou celtes sur la possession en commun, le don, ou le legs des épouses se rattachent au même ordre d'idées, ainsi que l'usage hindou de substitution, en vue d'assurer la continuation de la race.

Les Aryens, généralement pauvres, semblent à l'auteur avoir été monogames plutôt par nécessité que par goût, et polygames chaque fois que cette coutume leur était économiquement possible.

La variété des formes du mariage retient l'attention de l'auteur. Chez les Russes du haut moyen âge, on retrouve les formes les plus primitives : les razzias effectuées par les jeunes gens d'une tribu opérant en troupes, les mariages par capture, d'abord réelle, puis simulée. Chez les Hindous, les Soutras nous décrivent huit formes de mariage, s'échelonnant depuis le rapt effectué à l'aide de narcotiques et d'aphrodisiaques, jusqu'au concours des prétendants que préside la jeune fille qui choisit et couronne le vainqueur d'une joute, le meilleur poète ou le plus fin trouveur d'énigmes. Les formes courantes aux Indes sont identiques à celles qu'admettaient les Romains sous les noms connus de « confarreatio », de « coemptio » et d'« usus ».

Le concubinat en Grèce, à Rome et chez certaines tribus Caucasiennes semble à l'auteur une forme atténuée du mariage. Cela

1. *Kulturausbreitung und Herkunft der Indo Germanen* (Berlin, 1913).

l'amène à parler des curieux mariages « handfast », ou par serrement de mains, pratiqués jusqu'au xvi^e siècle dans le nord de l'Angleterre et en Écosse; condamnés par l'Église, ils avaient néanmoins, aux yeux de la coutume, une certaine valeur légale, et entraînaient la légitimité des enfants. Cette partie du livre, pleine de documents inédits et curieux, captivera tout historien des institutions.

Les familles dans les sociétés aryennes se groupent facilement pour vivre en communauté. Sir Paul Vinogradoff nous en donne les exemples particulièrement significatifs. Dans l'Inde, les communautés familiales, grandes familles, au sens le plus étendu, se sont continuées à travers les âges jusqu'à nos jours. Ces communautés, composées parfois de près de cent membres, se rattachent à un foyer unique, généralement à celui de leur membre le plus influent, principal appui des autres. La Zadruga des Slaves du sud est un groupe familial identique, bien connu depuis les travaux du professeur Bogisic, et la derevnia des Russes et le groupement des derevnia en « Selo » se rattache aux mêmes idées, comme d'ailleurs toutes les tendances à la vie des familles en commun, que l'on rencontre chez les peuples germaniques, et même parfois dans les pays romains.

La vie en commun va-t-elle se trouver brisée à la mort de l'un des membres, par l'application des lois de succession? Il n'y aura d'abord de succession que pour les biens personnels. Les armes, les bijoux, tout ce qu'on appelle la part du mort, sont parfois détruits, plus souvent partagés. La règle du partage égal des biens personnels, semble à l'auteur une règle primordiale. En revanche, dès qu'apparaît la propriété individuelle de la terre, les héritiers vont se trouver en présence d'unités économiques impartageables, et il va en résulter suivant les lieux et les époques une série de combinaisons, tendant à faire prévaloir en matière de succession à la terre l'intérêt social sur l'intérêt individuel.

Généralement, on rencontre une unité foncière indivisible; en Norvège, c'est l'« odal »; au pays de Galles, c'est le « gavell », sur lequel Sir Paul Vinogradoff nous donne des renseignements du plus haut intérêt; dans le droit hindou, c'est la succession « pattidari ». L'Europe médiévale cherche elle aussi une unité-type plus ou moins indivisible : la « hide » anglo-saxonne, la « hufe » germanique, le « mansus » carolingien. Cette tenure indivisible sera attribuée à un des enfants, soit à l'ainé (primogéniture), soit au puîné (ultimogéniture), le dernier enfant restant au foyer alors que ses aînés se sont fait leur vie ailleurs. Sir Paul Vinogradoff ne peut s'écarter de cette idée, profondément ancrée en droit anglais, que l'ultimogéniture est toujours quelque peu entachée de servilité. Il y aurait peut-être lieu de faire à ce sujet quelques réserves. Sir Paul Vinogradoff reconnaît bien d'ailleurs lui-même que la progéniture et l'ultimogéniture sont l'effet d'une seule et même cause.

Il examine ensuite l'interdiction du testament, qui demeura long-

temps, en principe, dans la plupart des civilisations aryennes, et qui reste jusqu'à ce jour, malgré l'influence anglaise, une règle fondamentale du droit hindou. Le testament romain seul fait exception à cette règle et apparaît de bonne heure. Sir Paul Vinogradoff démontre que les Romains sont partis du même principe que les autres branches de la famille aryenne, mais ont évolué plus vite.

Au-dessus de la famille et des lois qui la régissent, nous trouvons le clan et la tribu. L'insécurité du milieu, le besoin d'une certaine coordination politique suffisent à expliquer ces groupements. Le système de groupement patriarcal et agnatique ayant prédominé dès l'origine chez les aryens, le clan est, en général, agnatique, mais n'exclut pas toujours, comme l'ont soutenu Fustel de Coulanges et Maitland, les parents cognats, dont le rôle est secondaire. Les clans gallois, ou des hautes terres d'Écosse fournissent à l'auteur l'occasion d'intéressants développements. La défense et l'assistance des membres sont les principales raisons d'être du clan. Le droit de vengeance du sang répandu, peu à peu transformé en composition pécunière ou *wergeld*, se rattache aussi directement à l'organisation du clan. Les lois anglo-saxonnes prévoient dans le moindre détail l'organisation du *wergeld*, et les lois d'Islande — les « *Gragas* » — réglementent minutieusement dans un chapitre spécial, intitulé « *baugatal* », un *wergeld* s'étendant jusqu'à la parenté au 12^e degré.

La solidarité du clan réagit sur l'exploitation de la terre en commun et sur le régime des biens. Quand, après une phase pastorale et vagabonde, l'agriculture fait son apparition, la communauté de famille, le clan, s'approprie le sol en l'exploitant. L'exploitation agricole en commun repose à l'origine sur la parenté. Les communautés hindoues de village nous représentent, à peu de chose près, ce stade de développement. Le terme hindou — « *grama* » — qui désigne le village, signifie aussi réunion de parents. Les droits reconnus aux voisins sont des droits dégénérés ayant autrefois appartenu à un groupe éloigné de parents. L'organisation de la tribu prédominait encore pleinement dans le village gallois à la fin du XIII^e siècle, lors de la conquête anglaise, comme le prouvent les enquêtes faites à ce moment. Les villages du pays de Galles se forment sur le cadre des « *wele* » et des « *gavells* » primitifs suivant un processus que Sir Paul Vinogradoff suit dans le détail. A l'aide d'autres exemples tirés des coutumes celtes, slaves, germaniques, il nous montre la communauté de la tribu se transformant en communauté de voisins ou en communauté de village, au moment même où s'établit une péréquation de tenures par l'admission d'une unité de mesure. En Scandinavie, chaque communauté de village a droit à une tenure d'une certaine contenance, l'« *attung* », qui ne tarde pas à devenir une unité de mesure et de valeur. En Angleterre, l'attelage de bêtes de somme, capable d'exploiter une terre, sert d'unité de mesure.

Au-dessus des familles groupées en clans ou tribus, nous trouvons

la confédération des tribus. L'Albanie nous fournit encore, à l'heure actuelle, des exemples de pareilles associations. La guerre semble être leur but principal. Ainsi s'associaient au temps de César les tribus gauloises. Si, à l'intérieur du clan, l'autorité patriarcale prédomine, à l'intérieur de la confédération entre clans également puissants, les conflits se règlent par arbitrage : les autorités sont des arbitres conciliateurs. L'arbitrage ne devint pas obligatoire sans difficultés. Le simple fait de saisir la justice arbitrale d'un différend nécessitait tout d'abord un accord préalable entre les parties et le rôle des autorités se bornait à régulariser la lutte entre les adversaires. L'auteur voit dans le combat judiciaire plutôt une lutte soumise à des lois précises, qu'un appel au jugement de Dieu. Cette dernière idée, selon lui, serait venue tout au moins se superposer à la première. Il y aurait quelques réserves à faire pourtant sur l'ordre respectif que l'auteur assigne à l'apparition du duel judiciaire et des ordalies.

L'application de la décision judiciaire se heurtait, en somme, aux plus grandes difficultés. On peut dire que le droit privé était encore dans un état voisin de celui dans lequel se trouve, à l'heure actuelle, le droit international public. On voyait distinctement le juste et l'utile, mais l'élément de contrainte publique, nécessaire pour l'application de toute sentence, manquait. L'opinion publique y suppléait fort mal. Ce n'est que progressivement que l'intérêt public finit par imposer une autorité souveraine : le conseil des chefs de clans, plus tard la royauté. L'autorité du roi se rattache d'abord à la religion, ou plutôt la magie, plus qu'à une idée politique quelconque ; le roi, intermédiaire sacré, doit attirer la faveur divine sur le peuple confié à ses soins. Son mérite dépend de la prospérité que les dieux accordent à son peuple. Il n'est point permis au roi d'être malheureux ; s'il ne réussit pas, il est urgent de le sacrifier aux dieux irrités, et les Scandinaves allaient jusqu'au bout de ce raisonnement en le brûlant incontinent en victime expiatoire.

Quand apparaît la sanction de l'autorité publique, elle se manifeste sous la forme générale du « bann », de la « mannitio ». Celui qui ne se plie pas aux lois de la société, est mis hors la loi de cette société. C'est en Angleterre un « out-law », dans les pays scandinaves, un « skogar man », chacun peut le tuer et prendre ses biens. Cet élément de contrainte n'explique d'ailleurs que partiellement la formation du droit. M. Vinogradoff dégage très justement cette idée que la loi des successions, le régime de la propriété et de la possession résultent primitivement, dans chaque nation, d'une formation coutumière non litigieuse, des arrangements privés des parties et non d'une législation abstraite, ou de sentences de tribunaux. Tant il est vrai que les institutions privées d'un pays se forment lentement, comme un dépôt continu et progressif de sédiments, qui finissent par former une masse compacte et homogène.

Nous serions heureux si nous avions réussi à donner aux lecteurs de

cette Revue un aperçu des questions si variées traitées dans le beau livre de M. Vinogradoff, et surtout l'envie de suivre le savant auteur dans les détails, si attachants à tant d'égards, de ses démonstrations et de ses synthèses.

F. JOÜON DES LONGRAIS.

Alfred LOISY. *Essai historique sur le sacrifice*. Paris, E. Nourry, 1920. 1 vol. in-8°, 552 pages. Prix : 30 fr.

Ce livre expose la synthèse de longues recherches « sur la nature et sur l'évolution du sacrifice rituel dans les religions de l'humanité » (p. 1). Le sujet semblant inépuisable, M. Loisy tient beaucoup à ce qu'on ne s' imagine pas qu'il a prétendu l'épuiser ; mais, au moins, a-t-il apporté à son étude une contribution opulente. Surtout, il a classé, ordonné, organisé, formulé, mis en idées quantité de faits d'interprétation d'abord malaisée, parce qu'ils se présentent dans la confusion, et qui, grâce à lui, deviennent facilement utilisables pour l'historien des religions évoluées. Il a, d'un bout à l'autre de son exposé, très fortement marqué cette transformation dans la continuité, si je puis ainsi dire, qui a fait passer les hommes des rites du sauvage à ceux du chrétien. La méthode comparative, sans laquelle une étude de ce genre devient impossible, peut être assez dangereuse à manier, et les historiens qui ont fréquenté chez les ethnographes, les sociologues ou les mythologues savent bien à quels excès redoutables elle les conduit quelquefois. Contre ces excès, M. Loisy est gardé par son sens profond de l'histoire et par un inébranlable bon sens ; ce sont là, avec la clarté de son esprit, les qualités qui donnent le plus de prix à son livre. Le détail en est amusant, parce qu'il est tout plein de ces histoires singulières et de ces traits de mœurs, bizarres à nos yeux, où se marquent le dérèglement apparent et l'extravagance de l'imagination ou de la sensibilité des primitifs. Il semble même que, suivant une tendance probablement impérieuse, puisque tous les savants qui s'occupent de préhistoire ou d'ethnographie y cèdent, M. Loisy se soit, en maint endroit, laissé aller à accumuler plus d'« observations » qu'il n'était nécessaire et qu'il ait enrichi son récit un peu pour le plaisir. Peu de lecteurs seront tentés de s'en plaindre et regretteront les avantages de la brièveté.

Il n'est guère plus facile de donner une définition générale du *Sacrifice* que d'en donner une de la *Religion*, parce que le mot *sacrifice* recouvre « tout un monde de rites variés employés à des fins multiples », et que « ce genre de rites comprend un grand nombre d'espèces, lesquelles ne se laissent pas toutes ramener à un type commun ». M. Loisy s'efforce au moins de faire complètement le tour de la notion de sacrifice et d'en bien éclairer les divers aspects.

En dernière analyse, le sacrifice lui apparaît comme « une action sacrée... », moyennant laquelle on a pensé influencer les forces invisibles », suivant, d'ailleurs, des intentions et des directions variées. Cette « action sacrée » est aussi une « action mystique », car la foi dans l'efficacité du sacrifice comporte une représentation mystique de ses effets. En supposant — et il faut en effet le supposer — que l'homme qui sacrifie s'imagine que l'expérience de ses ancêtres et la sienne propre lui garantissent que son action n'est pas vaine, que, par exemple, la pluie est tombée après qu'un sacrifice avait déterminé les puissances surhumaines à la laisser choir, il n'en demeure pas moins vrai que « le mode opératoire » du sacrifice, dans ce qu'il a d'immatériel, échappe au contrôle du sacrificiant et à sa vérification. Alors, « ce qui fait le lien entre l'acte matériel du sacrifice et l'effet qu'on lui prête, le support de la foi, est une analogie, une ressemblance perçue et voulue entre cet acte et cet effet. L'action sacrée qui ne réalise pas immédiatement ni expérimentalement son objet est censée l'opérer invisiblement par un simulacre ». C'est donc de l'action sacrée, considérée comme notion concrète et comme fait, que part M. Loisy pour décrire le développement du sacrifice dans l'histoire des religions.

Trois chapitres sont consacrés à cette sorte d'introduction : 1° *L'action sacrée* (sa nature, ses agents, ses éléments, sa localisation dans l'espace et le temps); 2° *La figuration de l'action rituelle* (son caractère, ses figurants, symbolisme de ses éléments matériels et formels, symbolisme des lieux, des images et des temps sacrés); 3° *Les raisons essentielles et les aspects principaux de l'action rituelle*. Dans ce dernier chapitre, M. Loisy insiste fortement sur cette constatation que l'action sacrée, sous toutes ses formes, répond au besoin humain de trouver hors de soi une assurance qui donne confiance dans la vie sociale et morale, qui permette de « croire à la vie ». Contre la thèse célèbre de Durckheim, il soutient que les rites ne sont pas primitivement indéterminés et que ce sont eux qui ont créé la vie sociale et morale, bien loin qu'ils aient été créés par elle. Et contre S. Reinach il soutient que ces rites ne sont pas que des interdits, qu'ils ne représentent pas qu'un effort contre la mort, mais qu'ils expriment aussi un effort pour la vie et son accroissement; parce qu'aucune religion n'a jamais fait abstraction du pain quotidien (p. 117 et suiv.). C'est vrai.

Le reste du livre se répartit en neuf chapitres, dont voici l'économie : 1° *Le sacrifice dans les rites funéraires et dans le culte des morts*. Spécialement intéressant est le développement consacré aux rites funéraires et au culte des morts dans les religions de salut éternel (p. 188 et suiv.). 2° *Le sacrifice dans les rites de saison* : rites de chasse et de pêche; rites de pluie, de vent, de soleil; pratique des prémices et sacrifices agraires; cycles divers de fêtes saisonnières, qui prétendent soumettre l'ensemble des temps à leur

influence mystique. Dans le christianisme, « les fêtes principales, Noël-Épiphanie et Pâques-Pentecôte, commandent toute l'année, avec les périodes qui les préparent » (p. 257). 3° *Le sacrifice et la divination*. Il est naturel que l'homme, dans son besoin de savoir, dans son ardent désir d'apprendre ce qui est le secret des puissances supérieures, ait eu recours au moyen de contrainte que représentait déjà pour lui le sacrifice au regard de la volonté de ces mêmes puissances. Du reste, dans son principe, le sacrifice divinatoire nous apparaît plutôt comme « un acte magique pour pénétrer le secret du destin » que comme « un moyen de solliciter les révélations de la divinité » (p. 273); mais, à la longue, il est devenu cela aussi. 4° *Les sacrifices d'alliance et de serment*. 5° *Les sacrifices de purification et d'expiation*. A l'origine, l'impureté n'est pas de nature morale; elle est essentiellement physique; il est donc naturel qu'on lui applique le remède physique du sacrifice (p. 307 et suiv.); l'idée s'étend de l'individu à la société. L'étude de son évolution historique et de ses principales applications donne un intérêt particulier à ce chapitre copieux, qui se clôt sur *les sacrifices dits expiatoires dans le culte juif et l'interprétation sacrificielle de la mort du Christ* (p. 351 et suiv.), où l'idée de substitution s'associe à l'idée commune du sacrifice-don ou de l'oblation propitiatoire. 6° *Les sacrifices de consécration*, pour les habitations humaines et celles des dieux. 7° *Les sacrifices d'initiation*, qui servent à l'adaptation magique de l'individu à un milieu ou à une action donnée; sacrifices qui tiennent une place bien large dans l'histoire tant politique que religieuse de l'humanité, puisqu'ils font le roi, aussi bien que le magicien et le prêtre, à l'égal du myste. Les pages consacrées aux *initiations dans les confréries religieuses et les mystères de salut*, y compris le christianisme (p. 403 et suiv.), revêtent une importance particulière. 8° *Le sacrifice dans le service ordinaire des dieux*, où il a évolué, depuis la notion première d'une action magique susceptible de fortifier les puissances supérieures et de gagner leur bienveillance, jusqu'à la notion de service divin par excellence, de forme spécialement efficace de la prière. 9° *Les économies sacrificielles des différentes religions*. Après avoir, dans les précédents chapitres, décrit les types divers d'action sacrificielle, M. Loisy, dans celui-ci, compare les systèmes cultuels, depuis ceux des non-civilisés jusqu'à celui du christianisme, lequel, travaillant sur « les notions de péché et d'expiation, de régénération mystique et de vie éternelle », s'est organisé « sur le terrain où a régné, où règne encore le sacrifice » (p. 520).

La conclusion rassemble les résultats acquis par l'enquête qui précède et en tire l'enseignement philosophique qu'ils comportent, du point de vue de l'histoire des religions : « L'histoire de l'action sacrée apparaît... comme celle de l'illusion la plus tenace dont ait été possédée, dont soit encore pénétrée l'humanité » (p. 531). Mais cette illusion, à côté d'inconvénients évidents, tels que le gaspillage de

biens et de vies qu'elle a causé, a porté des avantages indiscutables pour l'individu et pour la société. Il est visible que M. Loisy pense que ces avantages sont aujourd'hui épuisés pour les civilisés et que la seule forme du sacrifice qui puisse leur être profitable indéfiniment, c'est celle que représente l'accomplissement du devoir. Et ainsi le livre se termine sur les pensées très élevées qui constituent la substance de *la Religion* (1916). Il est malheureusement à craindre que la majorité des hommes ne s'attache encore bien longtemps aux pratiques magiques et ne mette sa confiance dans l'efficacité de l'action sacrificielle, fût-elle représentée par l'offrande d'un cerje à quelque saint, avant de se convertir à la noble religion de M. Loisy. En attendant ce moment, que je désespère de voir, le présent *Essai historique sur le sacrifice* rendra toujours les plus précieux services à l'historien des religions et au psychologue.

Ch. GUIGNEBERT.

D. Antonio BALLESTEROS Y BERETTA. *Historia de España y de su influencia en la historia universal*. T. I, II et III. Barcelona, Salvat, 1919, 1920 et 1922. 3 vol. gr. in-8°, VII-610, 775 et 936 pages, 359, 451 et 707 fig., XVII, XV et XXIX pl.

Voici, en attendant la suite, trois volumes du premier manuel, conçu au sens scientifique du mot, qui ait été consacré à l'histoire espagnole dans son ensemble. Ce courageux effort fait honneur à l'auteur, à son éditeur, à la science espagnole tout entière. Ainsi que l'explique nettement l'introduction, le savant professeur de Madrid n'a pas voulu écrire une œuvre originale et littéraire à la façon des historiens du XIX^e siècle; il a gardé une objectivité systématique, s'appliquant à opérer, pour chaque période, la synthèse des éléments épars que lui fournissait l'érudition. Un tel programme suppose un labeur immense, et c'est bien justement de quoi témoigne la très abondante bibliographie dont chaque chapitre s'accompagne. Cette bibliographie est divisée en deux tranches : l'une constituée par les références directes, l'autre (qualifiée peut-être un peu obscurément de « supplémentaire ») comprenant les travaux qui ne sont pas expressément visés dans le texte. De part et d'autre, le dépouillement descend jusqu'aux articles de revues; l'enquête a été poussée avec une conscience rarement en défaut et qu'on ne saurait louer trop hautement. C'est assez dire de quel secours sera le livre pour les travailleurs, en même temps que la clarté et l'élégance sobre de la rédaction lui attireront les simples lecteurs, séduits, au surplus, par l'excellence de la présentation, le luxe typographique, la somptuosité et le choix heureux des hors-textes et gravures, véritable mine de documents figurés illustrant le texte.

Assurément, c'est surtout à l'usage que se préciseront les mérites

de ces volumes et aussi peut-être les défauts inévitables auxquels une tentative aussi hardie semble fatalement exposée. Parfois, nous appa-rait-il, la méthode d'objectivité de l'auteur ne va pas sans quelque exagération. La crainte de paraître personnel le détermine à accumu-ler des références où elles sont en réalité superflues. Quelle utilité, par exemple, y a-t-il, tout au début, de corroborer de doctes citations un exposé aussi général, aussi peu compromettant que l'esquisse géo-graphique de la péninsule? Un autre inconvénient de la même méthode, trop complaisamment suivie, c'est de prolonger durant de longues pages l'analyse de doctrines opposées sans conclure : telles les thèses de Siret ou de Déchelette sur le néolithique en Espagne (I, 73). Il eût suffi de mettre en face les deux opinions en quelques lignes et de renvoyer aux travaux respectifs des deux archéologues. Par contre, on ne voit guère ce que « le matérialisme de Karl Marx » vient faire à propos des études sur la civilisation romaine, fussent-elles de nature économique (I, 354). Si l'époque impériale est large-ment et judicieusement traitée, certains points fondamentaux du haut moyen âge sont trop aisément sacrifiés. C'est le cas à propos des Wisigoths : l'*hospitalitas* (le mot n'est même pas prononcé) méritait de plus amples développements (I, 472). La politique franque vis-à-vis d'Alaric II est correctement présentée. Toutefois, il aurait fallu ajouter un paragraphe pour montrer que l'offensive de Clovis avait été précé-dée d'une préparation diplomatique, car l'alliance de la Cure, entre Clovis et Gondebaud, rompant l'équilibre barbare préexistant, a pré-paré Vouillé. Faute de ces éclaircissements, on voit surgir l'action burgonde d'une façon toute fortuite et sans en saisir la significa-tion (I, 478). Au tome II, une erreur ancienne et tenace se trouve reproduite (II, 344), la date de la consécration de l'église d'Urgel étant portée à 819 au lieu de 839, correction qui s'impose; on s'étonne que D. Antonio, d'ordinaire si bien renseigné, ait oublié ou ignoré les dis-cussions qui se sont produites autour de cet acte. Si, d'autre part, il cite dans sa bibliographie, et si par conséquent a connu les études parues au sujet du comte Bernard de Septimanie, il ne profite guère de ces mêmes études, puisqu'il donne comme conjecture de Balager la filiation de ce personnage, parfaitement établie depuis; le rôle de ce comte et marquis dans l'élaboration de la marche n'est point soup-çonné. Pour Wifred le Velu, autrement appelé Joffre le Poilu, on eût préféré au long passage consacré à son prénom (sur lequel une réfé-rence suffisait) une page concluante sur la vocation de ce véritable créateur du principat catalan. A ce propos, il eût été opportun de mettre en relief l'intérêt de l'acte, fugitivement mentionné (II, 354), par lequel Charles le Chauve, en 865, avait coupé en deux l'ancienne marche gothique : par ce geste, les deux comtés de Roussillon et de Cerdagne, rattachés au groupe des comtés transpyrénéens gravitant autour de Barcelone, ont été arrachés à l'ancienne Septimanie, mor-ceau de la Gaule, et soudés à la future Catalogne, en sorte que la

question pyrénéenne est née pour l'avenir. Le tome III donne lieu à des remarques analogues. Le constitution du royaume de Majorque et ses conséquences n'apparaissent pas assez (III, 187) à la mort de Jacques le Conquérant. L'importance du testament de Blanche de Navarre, la figure de D. Carlos de Viana méritaient d'être mises en plus vive lumière (III, 285-286). La mention du traité de Bayonne, du 9 mai 1462, texte diplomatique capital, manque après celle de l'entrevue de Sauveterre (III, 291). Enfin, la véritable origine de l'intervention de Ferdinand le Catholique en Italie (III, 704) se trouve dans son arrière-pensée de se substituer à la branche cadette et illégitime de Naples.

Il va de soi que ces quelques observations n'atténuent en rien le mérite général de l'œuvre vaste et bien construite qu'a édifiée le savant professeur, mais vont plutôt à lui signaler quelques-uns des points sur lesquels pourront utilement porter ses corrections lorsqu'une seconde édition sera en vue : aussi bien faut-il souhaiter que le succès de l'ouvrage en rapproche l'échéance, afin d'en maintenir au courant la substance si précieuse. D'ici là, les volumes subséquents qui nous sont promis paraîtront à leur tour, et nous nous sentons rassurés d'avance sur leur valeur par la haute qualité de ceux qui ont déjà vu le jour.

J. CALMETTE.

G. MOLLAT. *La collation des bénéfices ecclésiastiques sous les papes d'Avignon*. Paris, de Boccard, 1921. In-8°, 353 pages.
Prix : 15 fr. (Bibliothèque de l'Institut de droit canonique de l'Université de Strasbourg, vol. I.)

M. l'abbé Mollat, éditeur des *Lettres communes* de Jean XXII, auteur, en collaboration avec M. Samaran, d'un excellent volume sur la *Fiscalité pontificale en France au XIV^e siècle* et, seul, d'un solide manuel sur les *Papes d'Avignon*, d'une *Étude critique sur les « Vitae paparum Avinionensium »* d'Étienne Baluze, d'une réédition de ces mêmes *Vitae* (nous ne citons que les plus considérables de ses très nombreux travaux), a fait son domaine de l'histoire ecclésiastique du XIV^e siècle. Aussi faut-il se féliciter qu'il ait entrepris de relier les travaux de Baier¹ et de Göller² en nous donnant cette étude sur un des aspects les plus importants de la centralisation ecclésiastique à la fin du moyen âge, un de ceux qui ont eu les plus graves conséquences, dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux.

Son livre est tel qu'on pouvait l'attendre d'un des meilleurs con-

1. *Päpstliche Provisionen für niedere Pfründen bis zum Jahre 1304*.

2. *Repertorium Germanicum*, t. I : Clément VII, 1378-1394, introduction.

naissances de l'administration pontificale. Il n'est pas de travail si excellent qui ne soulève quelques objections; mais celles qu'on peut lui adresser portent plutôt sur des détails, des à côtés, ou des questions de plan, que sur le fond même du livre¹.

L'ouvrage se divise en trois parties : collation des bénéfices mineurs, collation des bénéfices majeurs, accueil fait en Europe aux provisions apostoliques. Ici déjà un peu de flottement dans le plan. D'une part, c'est dans la deuxième partie, sous la rubrique : *les Dessous politiques*, que M. Mollat expose, d'une façon d'ailleurs pénétrante et juste, et avec faits intéressants à l'appui, une des principales raisons qui ont permis aux papes de s'emparer, sans trop de résistance, de la nomination aux évêchés : c'est que presque partout ils avaient partie liée avec les souverains et nommaient leurs candidats. En fait, les rois obtenaient plus de complaisances des papes que des chapitres. Il y avait déjà entre les deux premiers pouvoirs, et contre les corps électifs, une entente de fait de laquelle sortiront les concordats. Mais outre que ces remarques, encore une fois très intéressantes, vaudraient peut-être pour les bénéfices mineurs autant que pour les évêchés², ne seraient-elles pas mieux à leur place dans la troisième partie? C'est aussi dans la deuxième partie qu'on trouve, sous le titre : *Fondements théologiques et raisons pratiques des réserves*, des vues qui auraient été aussi bien dans la première, car elles s'appliquent également aux deux catégories de bénéfices. La primauté du pape n'a pas moins servi à établir son droit à la collation des bénéfices mineurs que des bénéfices majeurs. L'intérêt fiscal était analogue dans les deux cas. Au paragraphe sur les vices du régime électif un autre aurait pu correspondre sur les défauts et les torts des collateurs ordinaires des bénéfices non électifs; argument invoqué très souvent par les papes pour justifier les réserves. Il y avait là tout un ordre de questions qui méritait d'être traité dans son ensemble, sans doute en tête de l'ouvrage, et peut-être avec plus d'ampleur que ne le fait M. Mollat.

Les courtes pages (188 à 190) consacrées à la primauté du pape laissent une impression un peu incertaine. Il est clair que la doctrine de la primauté et son exercice ont subi de considérables développements. Il est également contraire au sens historique d'en nier *a priori* la légitimité, comme l'ont souvent fait les adversaires du Saint-Siège, ou d'en oublier, d'en contester la réalité, comme le faisait volontiers le moyen âge. Rien n'obligeait M. Mollat à proposer sa propre théorie;

1. C'est ainsi qu'à la soutenance de sa thèse on a reproché à M. Mollat un peu d'inconséquence dans la manière de traiter les noms propres, tantôt francisés, tantôt laissés sous leur forme étrangère. — Page 217, l'expression de royaume des Deux-Siciles est un anachronisme pour le xiv^e siècle.

2. Page 90, M. Mollat remarque qu'« en première ligne », parmi les protecteurs au nom desquels les suppliques sont présentées, figurent « les rois et les reines qui récompensent à bon compte les services de leurs gens ».

il pouvait très légitimement se contenter d'exposer celle qui avait cours au XIV^e siècle parmi les défenseurs du Saint-Siège, mais à condition de dire nettement qu'il se réduisait ainsi au rôle d'historien et de rapporteur. Ne partageant certainement pas l'opinion, citée par lui, de Clément VI, que l'Église romaine « institua toutes les églises patriarcales, métropolitaines, cathédrales, et les dignités de tout ordre existant dans leur sein », on aurait aimé qu'il en fit remarquer la fausseté. De même, une phrase, page 321, pourrait induire en erreur les inexpérimentés : « Le souverain pontife », dit M. Mollat, « a finalement capté entre ses mains deux choses bien distinctes jusque-là : le choix des titulaires des bénéfices ecclésiastiques, l'institution canonique. » Mais l'idée d'isoler l'institution canonique comme un acte distinct n'est venue que lorsque la papauté a en quelque sorte rétro-cédé aux souverains, par les concordats, le droit de nomination, qu'elle avait elle-même enlevé aux chapitres. M. Mollat ne veut certainement pas dire le contraire, mais son expression a trahi sa pensée.

La notion de primauté peut elle-même être décomposée : primauté de juridiction, d'où le droit de nomination, d'où aussi le droit d'appel, dont M. Mollat ne parle guère, et seulement à propos des bénéfices majeurs ; l'appel a eu une grande importance en habituant à la nomination directe ; — pouvoir législatif, donc droit de dispense ; ceci a été fondamental ; c'est à raison des dispenses nécessaires que la nomination a passé au pape dans les cas de commende, de translation, de postulation ; — droit de propriété sur les biens de l'Église universelle, timidement affirmé au XIII^e siècle, souvent proclamé au XIV^e ; on y trouvait un fondement tout naturel du droit de nomination ; le pape, après tout, donnait ce qui était à lui.

Les définitions de M. Mollat manquent parfois de netteté. Il écrit, page 21 : « La papauté attire à soi la collation des bénéfices mineurs au moyen des réserves, des mandats de provision, des grâces expectatives et des commendes. » Il s'est instinctivement placé ici au point de vue d'un employé de la chancellerie et nous donne une liste des divers types de lettres bénéficiales. Mais, juridiquement, le mandat de provision n'est pas autre chose qu'un mode d'exécution, un moyen de conférer le bénéfice, et la commende une condition mise à la collation. Dans les deux cas, le bénéfice est déjà à la disposition du pape, par réserve, dévolution, ou autrement, et n'a pas besoin d'y être mis.

Les diverses décrétales établissant des réserves sont en général bien analysées ; nous relèverons quelques erreurs qui ne sont évidemment que des distractions.

Page 24, la constitution *Statutum* de Grégoire X tempère la réserve générale *Licet ecclesiarum* en laissant le droit de collation aux collateurs ordinaires, non pas, comme le veut M. Mollat, pendant le mois qui suit le décès du titulaire, mais au contraire après ce mois écoulé, et si le pape n'a pas fait usage de la réserve.

Page 174, la décrétale *Inter corporalia* subordonne à l'autorisation

du Saint-Siège la démission de tous les évêques élus et confirmés; elle ne distingue pas, contrairement à l'opinion de M. Mollat, selon qu'ils ont été ou non confirmés par le pape; elle vise un cas tout différent de celui qu'examine en cet endroit M. Mollat : les élus dont l'élection est contestée et qui se désistent de leur droit.

Page 75, M. Mollat écrit que Clément VI, s'apercevant « que l'extension du droit de réserve rendait vaines les grâces expectatives », abandonna quelques prébendes aux « pauvres clercs » bénéficiaires de ces grâces. Mais cette concession ne s'appliquait qu'aux prébendes frappées d'une réserve spéciale. C'est dire qu'elle était presque illusoire, les bénéfices réservés l'étant presque toujours par des réserves générales.

Parmi les causes qui ont déterminé le Saint-Siège à revendiquer ainsi la nomination aux bénéfices, il semble qu'il faudrait insister plus que ne le fait M. Mollat sur un motif qu'il connaît mieux que personne, après les beaux travaux consacrés par lui à la fiscalité avignonnaise; je veux dire l'intérêt financier. Assurément, cet intérêt n'apparaît pas aux origines mêmes : les réserves sont antérieures aux annates. Mais peut-on douter que, l'annate étant liée à la nomination pontificale, le désir de la percevoir n'ait engagé le Saint-Siège à étendre son droit de nomination, lorsqu'on pense aux besoins d'argent des papes du xiv^e siècle¹? M. Mollat paraît plus frappé de l'intérêt politique des papes de se faire une clientèle; et nous ne contestons pas que cette considération n'ait tenu en effet une grande place². Mais faut-il parler du désir de prendre une espèce de revanche de l'affront infligé à la papauté par l'attentat d'Anagni? Il semble que le droit de collation pontificale se développe régulièrement depuis le xiii^e siècle, sans que le différend de Philippe le Bel et de Boniface VIII y change quoi que ce soit.

J'ai hâte, après toutes ces chicanes, d'en venir à la partie essentielle de l'ouvrage : la description du mécanisme des collations apostoliques. Elle est faite de main de maître, avec une connaissance parfaite du sujet, beaucoup de clarté, beaucoup de précision, sans que jamais l'auteur se perde dans le détail inutile. Mode de rédaction et de présen-

1. Un fait sur lequel M. Mollat a bien fait d'attirer l'attention, et qui est fort important, si l'on peut généraliser les quelques exemples donnés, c'est que l'annate pontificale était moindre que les taxes analogues perçues auparavant par les prélats. C'est une des raisons qui expliquent le succès du pape.

2. Intérêt fiscal, intérêt politique, passions nationales apparaissent bien curieusement liés dans la lettre par laquelle le collateur Galhard de Carcès avertissait Benoît XII qu'il y aurait lieu de réserver l'évêché de Breslau, dont le titulaire était fort âgé. Sinon, « aucun Polonais ne serait à l'avenir élu dans cette église, soit à cause de l'omnipotence du roi de Bohême, soit à cause de la trop grande influence acquise par les Allemands. Et alors les droits de la Chambre dépériraient aussi totalement qu'ils dépérissent dans les autres localités du royaume de Pologne où les Allemands détiennent le pouvoir au temporel ou au spirituel. »

tation des suppliques, qu'elles fussent isolées ou réunies en rôles; recommandations, arguments employés et titres invoqués pour toucher le cœur du pape; manière d'examiner, d'agréer, de rejeter les suppliques; règles relatives à l'examen que les impétrants devaient subir; expédition des bulles, histoire, en quelque sorte, d'une bulle de provision, depuis le moment où l'abrégiateur en dressait la minute jusqu'à la remise aux mains de l'intéressé, en passant par le bureau de la grosse, celui du correcteur, la lecture devant le pape, ou, suivant les cas, devant les auditeurs des lettres contredites, le bureau du sceau, le bureau du registre, la chambre apostolique (sauf pour les grâces *in forma pauperum*, qui étaient dispensées de l'annate); — de même, formalités d'exécution, nomination et pouvoirs des exécuteurs apostoliques, prise de possession; — de même encore, fraudes, falsifications, subreption des bulles; — enfin, contentieux et fonctionnement du tribunal de la rote, chargé du jugement des causes bénéficiales, sur tout cela M. Mollat a écrit un livre qui paraît bien définitif. Il a rendu ainsi un grand service à l'histoire et au droit canonique.

Comment juger le régime ainsi décrit? Il a été passionnément combattu à la fin du xiv^e et au commencement du xv^e siècle par des hommes aux yeux desquels la réforme de l'Église était liée à un recul de la centralisation pontificale et à une restauration des droits des électeurs et des collateurs ordinaires. Les historiens modernes leur ont souvent fait écho. Mais l'impression qui se dégage du livre de M. Mollat, c'est que la réforme de l'Église était fort peu intéressée dans la question. Que les évêques fussent nommés par les chapitres, par le roi, par le Saint-Siège, les bénéficiers mineurs par le pape ou par les collateurs ordinaires, la valeur morale en était toujours fort inégale, et il n'en pouvait être autrement, tant que rien n'était organisé pour la sélection et la formation du clergé, tant que la cléricature offrait des avantages matériels considérables, tant qu'elle était presque la seule carrière ouverte aux ambitieux pourvus de talents, mais sans fortune et sans naissance, et tant que l'inégalité était extrême entre les plus pauvres et les plus gros bénéfices. Plus profondément, ce qui sort condamné du travail de M. Mollat, comme l'a fait très justement remarquer un des juges de sa thèse, c'est le régime bénéficial lui-même; le système dans lequel à chaque fonction ecclésiastique était attachée une propriété, devenue aux yeux de beaucoup l'essentiel, en sorte que la fonction finissait par sembler faite pour le

1. Il y a, à ce sujet, dans le livre de M. Mollat, des détails pittoresques et amusants. En principe, l'examen devait être subi en cour de Rome. Mais les examinateurs y passaient pour sévères. Aussi, parmi les candidats, c'était à qui tâcherait d'obtenir une dispense pour passer dans son pays. — Des précautions particulières étaient prises pour s'assurer que les clercs allemands ou slaves savaient parler latin. — Les clercs espagnols ou gascons jouissaient d'un curieux privilège; on n'exigeait d'eux que deux *satisfaisant* (au lieu de deux *bien*) pour compenser un *mal*.

titulaire, faite pour les avantages qu'elle conférait beaucoup plus que pour les devoirs qu'elle imposait, et qu'on l'acquerrait, qu'on se la disputait, qu'on plaiderait à son sujet, qu'on la résignait, qu'on l'échangeait, avec des fins et par des procédés tout temporels. C'est là, beaucoup plus que dans tel ou tel mode de collation des bénéfices, qu'est la cause de ce qu'il faut bien appeler une espèce de scandale.

E. JORDAN.

Frank TAYLOR. **The Wars of Marlborough, 1702-1709.** Oxford, B. Blackwell, 1921. 2 vol. in-8°, 466 et 555 pages. Prix : 50 fr.

M. F. Taylor avait commencé en 1905 des recherches sur Marlborough et ses campagnes : il avait rédigé les chapitres relatifs à la guerre jusqu'en 1709 et amassé des matériaux pour pousser son étude jusqu'en 1711, lorsque la mort interrompit ses travaux en 1913. Son frère a eu la pieuse pensée de publier l'œuvre accomplie et d'y ajouter de nombreux appendices : on doit le louer de n'avoir pas voulu laisser dans l'oubli un ouvrage de cette importance.

Sans doute, les renseignements ne manquent pas pour connaître la personnalité de Marlborough. Les mémoires des contemporains, les lettres du duc et de la duchesse, les biographies nombreuses, publiées principalement dans le cours du XIX^e siècle, ont en effet apporté de nombreux détails qui, réunis, permettent d'apprécier le caractère, les vues, les intrigues de l'homme et du diplomate anglais. Mais il restait à faire une histoire militaire, à étudier le général : c'est ce que M. F. Taylor s'est avant tout proposé.

Les deux premiers chapitres, *la Guerre, la Puissance extraordinaire de la France au début du XVIII^e siècle*, le montrent nettement. Commençant à l'année 1700, laissant délibérément tout ce qui, dans les années antérieures, peut se rapporter à la vie de Marlborough, M. F. Taylor s'attache à exposer les campagnes du général anglais pendant la guerre de la Succession d'Espagne. De 1703 à 1709, il le montre courant en Bavière pour y remporter la victoire de Blenheim ou d'Hochstedt, puis en Flandre pour vaincre Villeroy à Ramillies et sauvegarder l'intégrité du territoire hollandais. Il poursuit par le récit des opérations qui, des Pays-Bas espagnols, se transportent progressivement dans la Flandre française par les batailles d'Oudenarde (1708) et de Malplaquet (1709).

Dans presque tout l'ouvrage, le point de vue militaire domine donc. L'auteur décrit soigneusement le terrain sur lequel va se livrer le combat, explique avec minutie la bataille, fait manœuvrer les corps comme un véritable stratège, etc. On aurait pu craindre que l'accumulation des détails n'encombrât le récit. M. F. Taylor a évité cet écueil : il se meut avec aisance au cours de ces marches et contre-marches et les expose avec clarté et précision, sans fatigue aucune pour le lecteur.

A première vue, on est tenté de considérer que sa conception est étroite. Mais l'examen attentif de l'ouvrage prouve qu'il n'en est rien. L'auteur a compris que, pour expliquer les campagnes de Marlborough et ses succès, il ne suffisait pas d'invoquer son habileté militaire ou les fautes de ses adversaires, et qu'il fallait tenir compte de toutes sortes d'événements qui se produisaient ailleurs, non seulement militaires, mais politiques et sociaux. Voilà pourquoi il est question, dans cet ouvrage, des opérations en Espagne et de la bataille d'Almanza, de la visite de Marlborough au roi de Suède Charles XII, de la misère en France en 1709, etc. L'auteur, avec une grande habileté, montre la relation entre ces faits et ceux qui intéressent plus particulièrement la vie de son héros.

On en arrive ainsi à se demander si le plan primitif n'a pas été tout de même un peu trop élargi et dépassé. Cet ouvrage est en effet non seulement l'exposé ample et parfois brillant de la vie militaire d'un général anglais, mais il est aussi une contribution précieuse à l'histoire de la guerre de la Succession d'Espagne. Les historiens ne s'en plaindront pas et souscriront au jugement favorable qui a accueilli l'apparition de ce livre en Angleterre.

Pour que sa démonstration pût être suivie aisément, l'auteur a, en outre, accompagné son texte de cartes et de plans, qui sont d'une grande clarté. Pour que l'on pût sans difficulté retrouver les noms des personnages et des lieux, il a ajouté des tables, qui sont complètes. Enfin, il a dressé une abondante bibliographie.

Sur deux de ces points, les cartes et la bibliographie, il est permis de faire quelques réserves. En examinant les plans de bataille, j'ai été surpris de constater que seuls étaient indiqués les noms des chefs des corps d'armées des Anglais et de leurs alliés, et que ceux des adversaires étaient absents. Pourquoi?

Cette lacune ou omission m'a été expliquée par la bibliographie. Dans celle-ci, j'ai vu que M. F. Taylor avait consulté beaucoup de documents d'archives et de nombreux écrits de première et de seconde main. Mais j'ai été frappé de la petite part réservée, dans sa liste, aux sources françaises. Pourquoi avoir dédaigné les archives du ministère de la Guerre et du ministère des Affaires étrangères, les plaquettes, les récits des faits que possède la Bibliothèque nationale (Lb³⁷ et Lh⁴)?

En utilisant ces documents, M. F. Taylor aurait assurément complété ses plans. Il aurait surtout pu étendre le récit des pourparlers diplomatiques, sur lesquels il passe quelquefois rapidement. Il me suffit de choisir un seul exemple. Au t. II, p. 228 et suiv., M. F. Taylor parle de la mission en Hollande du marquis d'Alègre : pour cela, il s'est servi seulement de la monographie de Legrelle; il n'a pas consulté aux archives des Affaires étrangères à Paris l'instruction donnée à d'Alègre et sa correspondance; cependant il y aurait rencontré des détails fort curieux sur l'opinion que le cabinet de Versailles se fai-

sait de Marlborough et sur l'action prépondérante que celui-ci exerçait alors à La Haye.

Je ne crois pas devoir insister sur ces légères critiques; elles ne diminuent guère la valeur de cet ouvrage consciencieux, composé avec méthode, écrit avec précision et clarté, un des meilleurs en somme sur l'histoire militaire au début du XVIII^e siècle.

L. ANDRÉ.

Harry Thurston PECK. **Vingt années de vie publique aux États-Unis (1885-1905)**. Traduit de l'anglais, avec des notes et des appendices, par Charles OSTER. Préface de Maurice BARRÈS. Paris, Plon-Nourrit, [1921]. 2 vol. in-8°, xxiii-304 et 335 pages. Prix : 20 fr. chaque volume.

L'ardent patriote qu'était M. Charles Oster avait choisi pour le traduire en français un ouvrage sur l'Amérique contemporaine qui l'avait séduit parce qu'il n'était pas une morne et grise compilation, bâtie à grand renfort de fiches par un rat de bibliothèque, mais l'œuvre vivante et passionnée d'un homme qui, tout en étant un savant, était lui aussi un patriote et un homme de parti, persuadé de la supériorité des « démocrates » sur les « républicains » et de la supériorité de l'Amérique sur le reste du monde. Dans un avant-propos qui est à lire avec soin, M. Oster a, du reste, mis lui-même en lumière, sans en rien dissimuler, les qualités et les imperfections de son auteur. Peck a des haines et des admirations vigoureuses. Les faits qu'il rapporte sont probablement aussi exacts et il s'efforce certainement d'être aussi impartial que peut l'être un historien contemporain; mais il fait un choix, et, lorsqu'il s'agit d'hommes ou de nations qui lui déplaisent, le choix n'est pas à leur avantage. Son portrait de Roosevelt, par exemple, est féroce. En qualité de démocrate et de professeur de littérature latine à l'Université Columbia, Peck n'avait aucune sympathie pour un président qui était républicain, manquait parfois de tact et montrait à l'occasion qu'il avait longtemps vécu dans le Far West. Il le déchire avec délices; mais, après avoir pris à cette exécution le plaisir littéraire qu'elle comporte, on ne peut s'empêcher de se dire qu'il y avait autre chose encore en Roosevelt. Il en est de même dans beaucoup d'autres cas, et ces deux volumes, qui se lisent avec plus d'agrément que bien des romans, ne sauraient être utilisés sans contrôle par quelqu'un qui voudrait faire œuvre vraiment scientifique.

Est-ce à dire qu'ils n'aient qu'une valeur littéraire? En aucune façon. Outre cette valeur, qui est très grande, car Peck est un écrivain brillant, caustique, qui sait remarquablement peindre les hommes et raconter les événements, ils ont, comme l'a remarqué M. Oster, tout l'intérêt qui s'attache à des mémoires écrits par un contemporain fort

intelligent et très bien renseigné. Il faut ajouter que, toutes les fois que ses passions politiques ou patriotiques ne sont pas en jeu, Peck devient un guide dans lequel on peut avoir confiance. Ailleurs, il ne présente souvent qu'un côté des choses ; mais le parti pris est généralement si visible que le lecteur ne saurait guère s'y tromper. Enfin, cet ouvrage présente un intérêt d'un autre ordre : écrit par un homme qui était Américain jusqu'au fond de l'âme, il nous renseigne admirablement sur l'état d'âme de l'Amérique impérialiste au commencement du siècle présent.

M. Oster a ajouté à l'œuvre de Peck des appendices et un grand nombre de notes qui en augmentent beaucoup la valeur. Peck, écrivant pour des Américains, supposait naturellement connus des institutions, des usages et des faits sur lesquels les Européens sont ordinairement fort mal renseignés. Notes et appendices élucident ces points qui risqueraient de rester obscurs pour nous. On n'exagérerait pas en disant que ces additions renferment, sous une forme concentrée, un véritable petit cours de droit constitutionnel américain. Ainsi les appendices I et IV, complétés par une note sur les élections présidentielles (t. I, p. 38), nous renseignent sur les élections américaines, si différentes des nôtres. Des notes importantes sur le droit de veto du président (t. I, p. 68), sur la procédure suivie pour faire déclarer inconstitutionnelle une loi votée par les Chambres (t. I, p. 290), sur l'organisation de la Chambre des représentants et les pouvoirs du président de cette Chambre (t. I, p. 160), sur l'obstruction dans les Chambres américaines (t. I, p. 66), sur les partis politiques aux États-Unis (t. I, p. 40 et 41) mettent le lecteur au courant de questions sur lesquelles il peut n'avoir souvent que des notions anciennes et, par suite, erronées, car les choses se transforment vite en Amérique. Il y a également des appendices fort intéressants sur le Tammany Ring, qui a si longtemps gouverné New-York, et sur les associations dites Ku Klux Klans¹, au moyen desquelles les blancs des États du Sud sont arrivés à annihiler, au point de vue politique, le vote des descendants de leurs anciens esclaves. Lorsqu'on a lu ces études, on ne peut que regretter davantage la mort prématurée de M. Oster, qui ne lui a pas permis d'écrire ce grand travail sur les institutions, les mœurs et le régime électoral de l'Amérique contemporaine dont il avait déjà réuni les matériaux au cours de deux longs séjours aux États-Unis, et qui aurait mis au point l'ouvrage classique, mais déjà ancien, de Bryce.

D. PASQUET.

1. Comparer l'article anonyme sur cette société secrète qui a paru dans le *Correspondant* du 10 septembre 1922.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale. — Nous avons reçu de M. Charles HASKINS trois brochures qui viennent s'ajouter aux études déjà nombreuses entreprises par le savant auteur sur l'histoire des sciences au XII^e et au XIII^e siècle, notamment au temps de la domination normande en Sicile et de l'empereur Frédéric II. 1^o De quelques traités anciens sur la fauconnerie (par Adélarde de Bath, Guillaume le Fauconnier, Archibernardus, Gilles d'Aquino et autres. *Some early treatises on falconry*; extrait de « The romanic Review », t. XIII, juin-mars 1922, 27 p.). 2^o Michel Scot, astrologue de Frédéric II (dont les écrits tiennent une grande place dans la production scientifique et philosophique de la « Magna curia » de l'empereur. *Michael Scot and Frederick II*; extrait de la revue « Isis », n^o 11, octobre 1921, p. 250-275). 3^o La science à la cour de Frédéric II (*Science at the court of the emperor Frederick II*; extrait de l'« American historical Review », juillet 1922, p. 689-694).

— Le Bureau international du travail a publié en juillet 1922, dans sa collection d'« Études et documents », un important exposé des *Fluctuations de salaires dans différents pays de 1914 à 1921* (Genève, 1922, in-8^o, 83 p.). — Les chiffres des statistiques y sont maniés avec une délicatesse et une précision toutes scientifiques, et les conclusions groupées dans le chapitre IV tendent à démontrer que l'adaptation des taux de salaires à l'accroissement du coût de la vie s'était d'ordinaire réalisée avec un certain retard, particulièrement sensible dans les grandes villes et pour les catégories des travailleurs intellectuels, des fonctionnaires et autres groupes similaires. — G. BN.

— *Tableaux d'histoire comparée, de 1878 à l'explosion de la guerre de 1914*, par GUILLAUME II, traduit par Camille JORDAN, ministre plénipotentiaire. — *Introduction aux Tableaux d'histoire de Guillaume II*, par Charles APPUN et Pierre RENOUVIN, agrégés de l'Université, chefs de section à la Bibliothèque-Musée de la guerre; avant-propos de Raymond POINCARÉ (Paris, Alfred Costes, 1923, 2 vol. in-4^o, 73 et XCIX p.; prix : 25 fr.). — Avant d'écrire ses mémoires, qui ont déjà tant fait parler de lui, l'ex-empereur d'Allemagne avait tracé sous le titre : *Vergleichende Geschichtstabellen*, un résumé synoptique des grands événements compris entre le Congrès de Berlin (1878) et la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne (4 août 1914). Après avoir représenté devant le monde surpris

tant de personnages divers, il joue aujourd'hui le rôle de l'historien sévère et impartial. Sans doute cherche-t-il à se tromper lui-même et à tromper son peuple en montrant la pureté des intentions de l'Allemagne et l'inimicé perfide des véritables instigateurs de la guerre, qui sont à ses yeux l'Angleterre et la France. Jusqu'à quel point y a-t-il réussi, il serait assez difficile de le dire. Mais, pour convertir le reste du monde à son plaidoyer, il lui aurait fallu posséder des qualités d'historien qu'il ne pouvait avoir. MM. Appuhn et Renouvin, dont c'est le métier d'écrire l'histoire et qui sont à la source même des renseignements les plus abondants et les plus sûrs, se sont imposé la tâche de reprendre une par une les assertions du téméraire chroniqueur et de les réfuter en invoquant les témoignages venus des camps les plus divers et d'Allemagne même. Ils ont signalé de nombreuses erreurs, des omissions fort étranges si elles ne sont pas volontaires, d'évidentes contre-vérités. Le même travail à propos des mémoires aboutirait à un résultat pareil, et il faudra le faire, car la parole de l'ex-empereur n'a pas encore perdu tout son prestige dans les pays où l'on s'efforce actuellement à fausser l'histoire pour déplacer les responsabilités. Cette propagande, qui est un danger public, doit être combattue avec une persévérante industrie; il faut opposer la vérité à l'erreur, obstinément, loyalement. Les deux volumes, imprimés presque avec luxe, dont nous venons de donner les titres sont un excellent commencement; mais il faudrait aussi les rééditer en brochures de format modeste et à très bas prix qui puissent être répandues et lues dans le monde entier.

Ch. B.

Histoire de la guerre. — Publications de la Société de l'histoire de la guerre, 1^{re} série. Catalogues des « Bibliothèque et Musée de la guerre ». *Catalogue méthodique du fonds allemand de la Bibliothèque*, par Jean DUBOIS, avec la collaboration de Charles APPUHN; introduction par Camille BLOCH. Tome I : *la Crise internationale* (Paris, Chiron, 1921, in-8°, 292 p.). 2^e série. *Bulletin mensuel de documentation internationale des Bibliothèque et Musée de la guerre* (nos 1-3, janvier-mars 1922). — Grâce à l'excellente équipe de travailleurs que M. Camille Bloch a su constituer aux Bibliothèque et Musée de la guerre (B. M. G.), la bibliographie de la guerre vient de s'enrichir de deux précieux instruments de travail. L'un est le *Catalogue méthodique du fonds allemand de la Bibliothèque*, soit environ 12,000 ouvrages et 15,000 articles de revues, publiés en Allemagne et en Autriche-Hongrie du 1^{er} août 1914 au 31 décembre 1920. Le tome I comprend : 1^o les ouvrages ou articles traitant de la crise internationale proprement dite; 2^o les ouvrages ou articles sur les questions politiques, économiques, sociales et intellectuelles d'ordre général. Les tomes II et III comprendront les écrits relatifs à la vie de chaque nation. Sans doute il y a dans ce classement, comme dans tout classement, une part d'arbitraire, mais la table alphabétique qui terminera l'ouvrage, table des noms d'auteurs, des noms de personnes et des mots de

matières, permettra au chercheur de se retrouver toujours aisément dans les dédales inévitables d'un pareil catalogue. — La Société de l'histoire de la guerre, qui travaille en étroite liaison avec les B. M. G., inaugure la 2^e série de ses publications par un *Bulletin mensuel de documentation internationale*, destiné à rendre également les plus grands services. Ce bulletin enregistre d'une part les principaux ouvrages français ou étrangers récemment acquis par les B. M. G., d'autre part les ouvrages étrangers « venant de paraître ou même simplement annoncés » dont le relevé est fait régulièrement par « le service de la documentation » aux B. M. G. D'un point de vue théorique, on pourra critiquer la réunion, dans un même bulletin, de ces deux séries de renseignements qui ne procèdent pas du même principe et qui font parfois double emploi. Pratiquement, le *Bulletin mensuel* est un moyen d'information unique pour tout ce qui concerne la vie internationale de 1914 à nos jours. Il faut donc féliciter sans réserve les B. M. G. d'avoir, avec le concours de la Société de l'histoire de la guerre, entrepris la publication de ce bulletin et souhaiter qu'il continue à paraître très régulièrement. J. ISAAC.

— *Library of Congress. Classification universal and old World History of European War* (Washington, Government printing Office, 1921, in-8°, 23 p.). — Avec la *Hoover War Collection*, rattachée à la Stanford University en Californie, le fonds de guerre de la Bibliothèque du Congrès à Washington est le plus important de ce genre qui existe aux États-Unis. La brochure que vient de publier la Bibliothèque du Congrès nous donne le plan du classement méthodique de ce fonds, très judicieusement établi. J. I.

— *La vie politique dans les deux mondes*, publiée sous la direction de A. VIALATE et M. CAUDEL. IX : *la Grande Guerre*, 2 août 1914-11 novembre 1918 (Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, 11-435 p.). — La publication de ce très utile répertoire annuel avait été interrompue depuis huit ans et arrêtée au 1^{er} octobre 1913. Sans attendre le tome VIII, qui doit traiter de la période comprise entre le 1^{er} octobre 1913 et le 2 août 1914, MM. Viallate et Caudel se sont hâtés de nous donner le tome IX qui traite de la Grande Guerre, plus exactement de la vie internationale de 1914 à 1918, car deux autres volumes en préparation doivent relater les faits particuliers à chacun des pays du monde dans cette même période de 1914 à 1918. Le tome IX groupe les études suivantes : *le Monde et la guerre*, par M. Caudel; *la Diplomatie pendant la guerre*, par Chr. Schefer; *la Guerre sur terre. Le rythme de la guerre*, par le général de Lacroix; *la Guerre sur mer*, par P. Cloarec; *la Vie économique pendant la guerre*, par Ed. Payen; *les Finances de la guerre*, par Ach. Viallate. Chacune d'elles est un exposé d'ensemble où les vues générales s'accompagnent de précisions bien choisies. Toutefois, on doit faire des réserves sur le chapitre III (*la Guerre sur terre*), qu'on pourrait

croire rédigé à l'aide des communiqués officiels et qui abonde en formules vagues et en interprétations inexactes des faits. Ainsi, voulant caractériser la guerre d'usure et les transformations qu'elle a entraînées dans les différentes armes, l'auteur écrira que « notre cavalerie s'est familiarisée avec l'usage de la baïonnette et est devenue à la fois l'arme de la vitesse et du combat pied à pied... » et que « les combats de l'air ont été des merveilles de virtuosité, de coup d'œil et de décision » (p. 201). Nous voilà bien renseignés sur le rôle de la cavalerie (qui a été nul) et sur celui de l'aviation (qui a été à la fois très important et très complexe). Plus loin (p. 236), les opérations d'avril 1917 sont présentées comme la continuation de « la bataille d'usure » : or, on sait que l'offensive « d'usure » ou à objectifs limités, alors incarnée par Foch, était totalement déconsidérée après la bataille de la Somme, que Foch lui-même avait été « limogé » et que la bataille d'avril 1917 fut montée en offensive *de rupture*. « Pour des raisons que l'histoire éclaircira », dit le général de Lacroix, « les attaques furent arrêtées. » L'histoire n'aura aucune peine assurément à établir que l'offensive du 16 avril fut immédiatement brisée par la résistance de l'ennemi et aboutit à un sanglant échec. — Il faut ajouter que, d'une étude à l'autre, les lignes de démarcation ne sont pas toujours très nettement établies et que la délimitation chronologique est très variable. L'exposé d'histoire diplomatique s'arrête à l'armistice du 11 novembre, tandis que l'exposé d'histoire militaire comprend des paragraphes sur la Société des Nations, sur le projet de conférence à Prinkipo et le récit des conflits d'après guerre jusqu'en 1921. — J. I.

— Raymond POINCARÉ. *Les origines de la guerre* (Paris, Plon, 1921, in-16, 283 p.). — *Un livre noir. Diplomatie d'avant guerre d'après les documents des archives russes. Novembre 1910-juillet 1914*. Préface par René MARCHAND. Tome I : 1910-1912 (Paris, librairie du Travail, s. d., xvii-373 p.). — Personnellement visé, non seulement par les publicistes allemands, mais aussi par certains publicistes français, M. Poincaré a tenu à exposer lui-même, dans une série de conférences, les origines de la guerre. Comme il est naturel, un tel exposé historique tient de la plaidoirie, plaidoirie d'ailleurs conduite de main de maître, fortement charpentée, clairement déduite, convaincante. Après avoir montré dans son exorde que tous les mensonges accumulés par le gouvernement impérial à la dernière heure sont le plus sûr indice d'une mauvaise conscience, M. Poincaré retrace rapidement l'histoire des relations franco-allemandes depuis 1870, la formation de l'alliance russe et de l'entente cordiale, et il en vient à la période critique, à la fin de laquelle il joua un rôle de premier plan comme président du Conseil et ministre des Affaires étrangères d'abord (janvier 1912-janvier 1913), puis comme Président de la République. Ici les considérations historiques se doublent de souvenirs personnels qui sont pour les historiens du plus haut intérêt. En particulier, nous y trouvons la relation des deux

voyages que M. Poincaré fit à Saint-Pétersbourg, l'un en août 1912, l'autre en juillet 1914. Du compte-rendu de l'entretien qu'il eut en 1912 avec M. Sazonof, il ressort que la coalition balkanique s'était formée à l'insu de la France et de l'Angleterre, mais non à l'insu de la Russie (qui n'en avait rien dit à ses alliés et amis); si les intentions pacifiques du gouvernement français ne font aucun doute, la politique russe apparaît à ce moment sous un jour plus suspect. Au sujet du voyage de 1914, il sera intéressant de rapprocher du témoignage de M. Poincaré celui de l'ambassadeur Paléologue que les Allemands ont cherché à exploiter contre la France et qui ne prouve rien d'autre sinon qu'à la cour de Russie beaucoup s'attendaient à la guerre et en parlaient ouvertement, un peu trop bruyamment peut-être. — Si probante que soit la démonstration faite par M. Poincaré, elle n'a pas désarmé cependant ses adversaires, dont les attaques ne sont pas inspirées toujours par le souci exclusif de la vérité historique. Sous le nom de *Livre noir*, ils publient aujourd'hui les documents des archives russes qui leur paraissent constituer une charge accablante pour le gouvernement français. Le tome I contient trois rapports du conseiller d'ambassade Nekhludov, datés du 14 décembre 1910, et la correspondance de l'ambassadeur Isvolsky pendant les années 1911-1912. Nous avouons, après avoir dépouillé consciencieusement tous ces textes, ne pas trouver le *Livre noir* aussi « noir » que le disent ses éditeurs. Sans doute les dessous de la diplomatie officielle sont malodorants; mais il y a quelque naïveté ou quelque affectation de naïveté à en paraître surpris, à lever les bras au ciel parce qu'un ambassadeur parle d'affaires financières et de subsides à la presse. D'ailleurs là n'est pas la question; il s'agit de savoir si le gouvernement français a, comme l'affirment ses accusateurs, une large part de responsabilité dans le déclenchement de la guerre mondiale. Notons à ce sujet le procédé très peu recommandable qui consiste à souligner (par l'emploi de capitales) tous les passages qui peuvent être interprétés en faveur de cette thèse et à ne pas souligner ceux qui peuvent être interprétés en sens contraire. Car il serait aisé de trouver dans les textes du *Livre noir* des passages multiples attestant « l'amour de la paix le plus sincère » (p. 12) du gouvernement français et en particulier de M. Poincaré (p. 201). En fait, le seul grief qu'on puisse retenir contre celui-ci est le suivant : examinant avec l'ambassadeur le cas où les développements de la crise balkanique pourraient entraîner une intervention de la Russie, il aurait à plusieurs reprises promis le concours effectif de la France et assuré que, « si le casus *fœderis* prévu par l'alliance se produisait » (l'Allemagne soutenant par les armes l'Autriche), la France n'hésiterait pas à marcher; « s'efforçant par tous les moyens d'aboutir à une solution pacifique de la crise actuelle (passage non souligné), il ne repousse pas une minute la prochaine éventualité pour la France de la nécessité d'apporter à la Russie un appui armé (passage souligné) » (5 décembre

1912). A prendre à la lettre les déclarations d'Isvolsky, on peut trouver qu'il y avait quelque imprudence à encourager, par des assurances aussi formelles, les velléités belliqueuses d'un gouvernement qui ne méritait pas toute confiance. Mais il est bon de noter : 1° qu'on ne peut se fier entièrement aux déclarations d'Isvolsky et que M. Poincaré de son côté proteste avoir toujours, en même temps, « conseillé à la Russie la modération, la sagesse et le calme » (*Origines*, p. 148); 2° que M. Isvolsky lui-même en témoigne dans d'autres passages, non soulignés bien entendu, du *Livre noir* (p. 352, le gouvernement français s'inquiète de l'action du ministre russe à Belgrade, Hartwig, qui ne fait pas usage de son influence « pour assagir et calmer les Serbes »); 3° que les actes du gouvernement français dans cette période concordent avec les déclarations de M. Poincaré. Or on doit reconnaître qu'en pareille matière, comme le rappelait récemment M. Viviani au chancelier allemand Wirth, ce ne sont pas les paroles plus ou moins dénaturées, ce sont les actes seuls qui comptent.

J. I.

— Lieutenant-colonel J. REVOL. *L'effort militaire des Alliés sur le front de France* (Paris, Payot, 1921, in-8°, 93 p.). — Cette brochure, dont l'auteur appartient à la Section historique de l'État-major de l'armée, est présentée comme « la préface nécessaire de l'*Histoire officielle de la guerre de 1914-1918* » et comme « un élément d'information dont l'authenticité (basée sur la totalité des documents officiels...) ne peut être mise en doute ». Elle étudie plus particulièrement les variations des effectifs combattants, pour les différentes armées alliées du front occidental, de 1914 à 1918 : ce n'est qu'une succession de chiffres, mais d'un intérêt capital et qu'on voudrait plus nombreux encore. Trop souvent l'auteur se borne à indiquer le nombre des divisions engagées, bien que, comme il le reconnaît lui-même, non seulement les divisions alliées ne soient pas numériquement comparables entre elles, mais encore, d'une division française à l'autre, l'effectif ait constamment varié au cours de la guerre. — J. I.

— Paul GINISTY et capitaine Maurice GAGNEUR. *Histoire de la guerre par les combattants*. IV : *la Victoire, 1916-1918* (Paris, Garnier, 1922, in-16, 415 p.). — Les témoignages émouvants groupés dans ce volume, le quatrième et le dernier de la série, se rapportent à la bataille de la Somme, au repli allemand et à l'offensive du 16 avril 1917, à la bataille de la Malmaison, au front d'Orient, enfin à la ruée allemande et à la grande offensive alliée de 1918. Comme dans les volumes précédents, ils sont précédés d'un historique sommaire des événements; chaque récit lui-même est introduit par une courte notice. Fantassin, artilleur, aviateur, capitaine, sergent, simple mitrailleur ou grenadier, toutes les armes et tous les grades (dans le cadre du bataillon) sont ici représentés. Si ce n'est pas à proprement parler l'histoire de la guerre qu'on trouve dans le recueil de MM. Gi-

nisty et Gagneur, c'en est du moins l'image exacte; à ce titre, il pourra rendre de précieux services aux futurs historiens de la guerre, à tous ceux qui ne l'auront pas vécue eux-mêmes. J. I.

— Général LEGRAND-GIRARDE. *Opérations du 21^e corps d'armée, 1^{er} août-13 septembre 1914* (Paris, Plon, 1922, in-16, vi-205 p.). — Relevé de son commandement le 13 septembre 1914, le général Legrand-Girarde, comme tant d'autres généraux « limogés », a entrepris d'exposer son rôle dans les différentes opérations auxquelles il a participé. Assurément l'exposé tient du plaidoyer, mais il faut reconnaître que ce plaidoyer, présenté avec beaucoup de simplicité et de mesure, est, par sa précision, une contribution utile à l'histoire de la campagne de 1914. On y trouvera des renseignements sur les opérations du 21^e C. A., que commandait le général Legrand-Girarde : 1^o dans les combats des Vosges, à Saint-Blaise (14 août), à la bataille de Sarrebourg et dans la contre-offensive sur la Mortagne; 2^o à la bataille de la Marne, où le 21^e C. A., envoyé en renfort à la 4^e armée, fut engagé à partir du 8 septembre dans la région du camp de Mailly. Le 9 septembre, le général de Langle de Cary lui confia une mission offensive en direction de Sompuis qui, dans sa pensée, devait « produire l'événement de la journée » : mais la mission ne put pas être exécutée et ce fut l'origine de la disgrâce du général Legrand-Girarde, accusé sans doute de manquer d'esprit offensif. Le général Legrand-Girarde, de son côté, fait grief au G. Q. G. d'avoir fatigué inutilement le 21^e C. A. en le faisant débarquer entre Vassy et Joinville à cinquante kilomètres du point où il devait entrer en action et de l'avoir rattaché d'abord à la 3^e armée, alors qu'il allait combattre à la gauche de la 4^e armée. Ce surcroît de fatigue imposé à des troupes déjà épuisées par plusieurs semaines de rudes combats, en diminuant leur capacité manœuvrière, explique, selon le général Legrand-Girarde, qu'elles n'aient pu jouer le rôle décisif qu'on leur avait confié. D'ailleurs il conteste qu'il y eut, comme le croyait son chef, un vide dans la ligne ennemie permettant de la déborder, et il ajoute que, par suite du recul du 11^e C. A. à la droite de l'armée Foch, le 21^e C. A. ne pouvait avancer sans tenir compte de la menace qui pesait sur son flanc gauche. J. I.

— Comte Arnauld DORIA. *Une incroyable odyssee. Histoire du raid d'une division de cavalerie pendant la Grande Guerre* (Paris, Plon, 1922, in-16, iii-159 p.). — Il s'agit du raid audacieux que la 5^e division de cavalerie (général de Cornulier-Lucinière) opéra du 8 au 10 septembre 1914 dans les lignes arrières de la 1^{re} armée allemande. Le comte Doria qui, étant maire d'Orrouy (sud de la forêt de Compiègne), fut témoin de quelques épisodes du raid, en a écrit l'histoire à l'aide de ses souvenirs, d'une enquête faite sur place et surtout de renseignements oraux et de documents écrits fournis par plusieurs officiers de la 5^e D. C. Cette division avait reçu le 8 septembre la

mission périlleuse de gagner coûte que coûte, par la Ferté-Milon, la rive gauche de l'Ourcq et d'y faire entendre le canon, de façon à inquiéter l'ennemi pris à revers et « aider à déterminer chez lui un mouvement de retraite ». En fait, après avoir franchi l'Ourcq, elle fut presque aussitôt arrêtée au combat de Troesnes, où, sans le savoir, elle faillit surprendre tout l'État-major de la 1^{re} armée; elle dut se replier alors sur la forêt de Villers-Cotterets, d'où elle poussa dans toutes les directions des pointes hardies qui mirent, à plusieurs reprises, le désordre dans les convois de l'ennemi, troublèrent ses communications et son ravitaillement. Rejetée dans la forêt de Compiègne, elle put rejoindre le 10 septembre le corps de cavalerie Bridoux après avoir séjourné quarante-huit heures en pleines lignes allemandes; ce remarquable exploit lui avait coûté malheureusement plus de la moitié de son effectif.

J. I.

— Capitaine DE MAZENOD. *Dans les champs de Meuse, souvenirs d'un commandant de batterie, 1914* (Paris, Plon, 1921, in-16, xii-271 p.). — L'auteur commandait une batterie du 44^e d'artillerie, qui participa d'abord avec la 54^e D. I. au combat de Spincourt (24 août), puis avec le 6^e C. A. à la bataille de la Marne dans la région de Rembercourt-Chaumont-sur-Aire et aux combats livrés en septembre-octobre autour de Saint-Mihiel pour la défense de la Meuse. On pourra, d'après son témoignage, dont la sincérité inspire toute confiance, se faire une idée exacte de la vie et du rôle d'une batterie de 75 dans les combats de 1914.

J. I.

— Comte Henri CARRÉ. *La véritable histoire des taxis de la Marne* (Paris, Chapelot, 1921, in-16, vi-109 p.). — Récit extrêmement précis, minutieux et documenté d'un épisode célèbre de la bataille de la Marne, qui a donné lieu aux légendes les plus fantaisistes. — J. I.

— Lieutenant de vaisseau Georges DOUIN. *Un épisode de la guerre mondiale. L'attaque du canal de Suez, 3 février 1915* (Paris, Delagrave, 1922, in-8°, 115 p.). — On ne s'étonnera pas que, dès le début de la guerre, l'Allemagne ait songé à frapper l'Angleterre en Égypte, point vital de l'Empire britannique : à son instigation, l'attaque du canal de Suez fut décidée par l'État-major turc dès le mois d'août 1914. Mais ce qui paraîtra plus surprenant, c'est la médiocrité des ressources consacrées par l'ennemi à une aussi difficile entreprise : le corps expéditionnaire germano-turc ne comprit pas plus de 16,000 hommes, tandis que l'Angleterre disposait, dès la fin de l'année 1914, de plus de 50,000 hommes pour la défense de l'Égypte et du canal de Suez, sans compter les forces navales. Aussi l'attaque du canal, bien qu'audacieusement et adroitement menée par un officier allemand, von Kress, qui avait espéré surprendre la défense, aboutit-elle, le 3 février 1915, à un sanglant échec. Les différentes phases de cette courte campagne sont exposées avec beaucoup de clarté et de précision par le lieutenant de vaisseau G. Douin, qui nous apprend

aussi la part très remarquable prise à la défense du canal par deux navires français, le garde-côtes *Requin* et le croiseur d'*Entrecasteaux*, le hasard ayant voulu qu'ils fussent placés au centre même de la bataille.

J. I.

— Henry BORDEAUX. *La bataille devant Souville* (Paris, « la Renaissance du livre », s. d., in-16, 245 p.). — Ce livre forme, avec les *Derniers jours du fort de Vaux* et les *Captifs délivrés* (entre lesquels il doit s'intercaler chronologiquement), une sorte de trilogie consacrée à la gloire de Verdun. En arrière de Douaumont et de Vaux, le fort de Souville est situé au point culminant de la seconde ligne de résistance : sa chute eût entraîné à brève échéance l'évacuation et la prise de Verdun ; d'où l'acharnement de la bataille devant et pour Souville qui se prolongea du 20 juin au 3 septembre 1916. Les Allemands réussirent à prendre Thiaumont, Fleury et la batterie de Damloup : malgré les plus furieux assauts, ils ne prirent pas Souville, et Verdun fut sauvé, tout juste. A l'aide des documents officiels, de récits recueillis de la bouche des combattants et de ses souvenirs personnels, M. Henry Bordeaux, qui fut du G. Q. G. avant d'être de l'Académie française et qui a eu la vision directe de la bataille, a pu en restituer la physionomie exacte et, tout en indiquant avec précision ses différentes phases et son évolution tactique, la montrer telle qu'elle fut pour les combattants, effroyablement confuse, acharnée, meurtrière, tragique. — On trouvera à la fin du volume un utile *Historique de la bataille de Verdun*, qui fut rédigé en décembre 1917 pour les états-majors américains.

J. I.

— Ambroise GOT. *L'affaire Miss Cavell, d'après les documents inédits de la justice allemande* (Paris, Plon, 1921, in-16, vi-177 p.; prix : 5 fr.). — Grâce à la complaisance « d'un politicien allemand qui a mis à sa disposition le dossier du procès Cavell », M. A. Got a pu faire la lumière complète sur cette tragique affaire dont le retentissement fut si grand dans le monde entier. A sept ans de distance, il est bon de lire ce livre et de se rappeler, en suivant les phases de l'abominable procès, quelle fut la mentalité de guerre de l'Allemagne.

— Commandant LAURE. *Au troisième bureau du troisième G. Q. G., 1917-1919*. Préface du général BUAT (Paris, Plon, 1921, in-16, xii-279 p.). — Tout en laissant à son récit la forme de souvenirs personnels, le commandant Laure s'est proposé pour but, nous dit-il, d'esquisser ce qu'est le rôle d'un officier d'état-major « dans la préparation, dans l'exécution et dans les suites d'une bataille ». Il y a pleinement réussi. Il a fait mieux encore : il nous a donné, chemin faisant, des renseignements de la plus grande valeur sur l'évolution de la tactique française sous la haute direction du général Pétain. Ce véritable chef avait eu, dès 1915, la vision très nette de la rénovation tactique qu'imposaient les conditions nouvelles de la guerre; malheureusement il ne put faire prévaloir ses vues que du jour (16 mai 1917)

où il fut appelé au poste de commandant en chef par le ministère Painlevé et par les vœux de toute l'armée combattante. Encore se heurta-t-il à des résistances opiniâtres de la part des états-majors des grandes unités où ses *Directives* provoquèrent d'orageuses discussions; mais il eut toujours pour lui — et ce fut sa force — les états-majors subalternes et la troupe, avec lesquels il ne cessa jamais de garder le contact. La première partie du livre du commandant Laure montre comment furent élaborées ces fameuses *Directives*, notamment la directive n° 4 du 22 décembre 1917, qui formula les règles nouvelles de la tactique défensive et dont l'application rigoureuse, le 15 juillet 1918, détermina la victoire. La deuxième partie du livre est consacrée aux « liaisons de commandement » exécutées par l'auteur pendant la bataille de France (21 mars-11 novembre 1918) : grâce aux différentes missions dont il a été chargé, le commandant Laure a pu préciser le rôle du commandement et de l'État-major français dans certaines péripéties mémorables de la bataille, la rupture du front le 21 mars et le 27 mai, la contre-offensive du 11 juin (dont il donne un récit très vivant), la victoire décisive de juillet. Enfin, dans une troisième partie intitulée : « Après la bataille : essai de conclusions », le commandant Laure expose comment le troisième bureau, continuant son œuvre au lendemain de l'armistice, s'est efforcé de dégager et de formuler « les principes fondamentaux d'une réorganisation militaire rapide, rationnelle, modernisée ». Le tout forme un ouvrage très substantiel, un témoignage des plus instructifs sur l'activité du haut commandement de 1917 à 1919. Il faut regretter qu'un travail analogue n'ait pas été fait pour la période antérieure, encore si obscure, et s'en consoler en relisant le spirituel *G. Q. G., secteur 1*, de Jean de Pierrefeu, dont le témoignage, n'en déplaît au général Buat, nous reste très précieux et n'infirme en rien celui du commandant Laure. J. I.

— MERMEIX. *Les négociations secrètes et les quatre armistices* (Paris, Ollendorf, 1919, in-16, 356 p.; prix : 8 fr.). — Ce volume est le tome V des « Fragments d'histoire » (1914-19..). M. Mermeix continue ses révélations, en homme qui est ou prétend être au courant de tout ce qui se passe dans les coulisses, de tout ce qu'on appelle « secrets d'État ». Cependant, étant donné qu'il n'a, croyons-nous, joué personnellement aucun rôle dans les événements dont il écrit l'histoire secrète, la question se pose de savoir d'où lui viennent ses informations et ses documents, dans quelle mesure leur authenticité peut être garantie : or, il n'indique que rarement ses sources, et généralement quand il s'agit de documents déjà publiés (car les négociations secrètes ont donné lieu déjà à de nombreuses publications). A ce sujet, il sera permis de regretter que le gouvernement ne prenne pas l'initiative de publier lui-même ses documents, plutôt que de les laisser traîner dans telle ou telle salle de rédaction et publier dans des ouvrages plus ou moins officieux : nous vivons à une époque où les archives diplomatiques elles-mêmes doivent s'ouvrir largement. Quoi qu'il en soit, on

lira avec intérêt le nouvel ouvrage de M. Mermeix. La première partie nous fait connaître tout le détail des principales intrigues allemandes en France et des négociations secrètes de 1917 : tentative du prince Sixte de Bourbon, propositions Lancken-Coppée à M. Briand, pourparlers Armand-Revertera. D'après les documents produits par M. Mermeix, ce comte Armand, qui servit pendant la guerre comme officier de complément au deuxième bureau de l'État-major, auquel ses chefs et le gouvernement lui-même confièrent les plus importantes missions de confiance, aurait été dès avant la guerre un agent de l'Allemagne, en rapports étroits avec l'ex-directeur de l'*Éclair*, Judet. La deuxième partie du livre est consacrée aux pourparlers d'armistice et contient de longs extraits des *Procès-verbaux du Conseil supérieur de guerre interallié*. Tels que les publie M. Mermeix, ces *procès-verbaux* établissent que le Conseil supérieur adopta presque sans modifications les clauses d'armistice arrêtées par Foch et que les accusations si souvent lancées contre le président Wilson à ce sujet ne reposent absolument sur rien.

J. I.

— F. GEX. *Les morts de la guerre en Savoie, 1914-1918* (Chambéry, libr. Dardel, 1922, in-8°, 113 p.). — Dans ce très intéressant essai de statistique comparée, M. l'abbé Gex étudie, à l'aide des listes municipales et paroissiales, les variations du taux de la mortalité (de guerre) en Savoie, par arrondissements, cantons et communes, par régions, par années de guerre, par armes, par classes (de mobilisation), enfin par professions. Certains chiffres sont particulièrement frappants : tels ceux qui nous montrent combien fut meurtrière l'année 1915, où le taux de la mortalité de guerre s'éleva à 30,9 % contre 21,6 en 1914 (cinq mois seulement), 19 en 1916, 10,8 en 1917 et 16,4 en 1918.

J. I.

— Lieutenant-colonel René TOURNÈS. *L'histoire militaire* (Paris, Ch. Lavauzelle, 1922, in-8°, XIII-116 p.; prix : 4 fr.). — Il n'est que juste, dans cette *Revue*, de faire l'accueil le plus favorable au livre du lieutenant-colonel Tournès. Après avoir montré la valeur des études et de l'enseignement d'histoire militaire pour la formation de nos officiers, après avoir sévèrement critiqué l'insuffisance de ces études et de cet enseignement (surtout dans la période d'avant guerre, mais de nos jours encore), l'auteur trace le double programme de ce que doivent être et les travaux d'histoire militaire pour se conformer aux règles de la plus saine méthode critique et l'enseignement de l'histoire militaire pour répondre aux besoins de l'armée nouvelle. Peut-être jugera-t-on qu'il pousse un peu loin l'orthodoxie historique quand, parlant d'histoire générale, il déclare que, dans Michelet, il n'y a plus « rien à prendre » (p. 31). Peut-être aussi pourrait-on contester l'affirmation que l'histoire militaire ne peut être écrite que « par un homme de métier » (p. 52) : car enfin qu'appellera-t-on homme de métier ? L'officier qui a accumulé les années de caserne et

de manœuvres ou le civil qui a fait la guerre? Mais ce ne sont là qu'objections secondaires et presque tout est à louer dans le livre du lieutenant-colonel Tournès. On y trouve des vues très justes sur l'état d'esprit des milieux militaires en 1914 : l'histoire était alors considérée « comme une gêneuse, dont l'esprit pratique et réaliste arrêtaient l'essor des envolées stratégistes » (p. 62); nous avons payé cher ce mépris de l'histoire renforcé du mépris non moins grand (ou de l'ignorance) de la géographie. On y trouve également des indications curieuses sur l'enseignement actuel de l'histoire dans nos écoles militaires : il paraît que l'État-major de l'armée a fait rédiger par une commission d'officiers un cours complet d'histoire militaire depuis les origines de la France jusqu'à nos jours; ce cours, appelé « cours commun », est enseigné obligatoirement dans toutes nos écoles militaires. Si ce « cours commun » a été sérieusement établi, pour quoi ne serait-il pas publié? Nous serions tous très heureux d'en faire notre profit et, notamment, de connaître la vérité officielle sur la guerre de 1914-1918, telle qu'on l'enseigne dès maintenant dans les écoles militaires.

J. I.

— Général MAITROT. *La prochaine guerre, son caractère scientifique. Pages d'histoire* (Paris, Félix Alcan, 1921, in-16, vi-109 p.; prix : 5 fr.). — Jacques DUHELLY. *Philosophie de la guerre* (Ibid., 1921, in-16, 217 p.; prix : 8 fr.). — Ces deux ouvrages tendent à nous démontrer qu'une guerre nouvelle est inévitable et qu'il convient de s'y préparer : pour l'un et l'autre auteur, la machine y jouera le rôle essentiel; le général Maitrot ajoute : la chimie. Ce n'est pas le lieu de discuter ici ces prévisions : souhaitons seulement, pour l'honneur et surtout pour le salut de la civilisation, qu'elles ne se réalisent pas.

J. I.

— Lieutenant-colonel C. A. Court REPINGTON. *La première guerre mondiale, 1914-1918*, notes et souvenirs traduits par B. MAYRA et le lieutenant-colonel DE FOULONGUE, t. I (Paris, Payot, 1922, 711 p.; prix : 20 fr.). — Le moins qu'on puisse dire du colonel Repington, c'est qu'il n'est pas discret et qu'il attache peut-être une importance excessive à ses faits et gestes. Que penser d'un livre publié sous ce titre impressionnant, dans lequel on apprend que le 8 avril 1916 le colonel Repington a « déjeuné chez Mrs Astor en compagnie de Mrs Lavery, la jolie femme du peintre... », et que la causerie a été « des plus amusantes »; que, le 10 avril 1916, le colonel Repington a déjeuné avec Lady Pembroke, Lady Anglesey, et que « Bee » a été « délicieuse au sujet de (son) article sur le *Courage de la France*; elle en raffole... »; que du 3 au 5 juin 1916, emmené en auto par Lady Sarah chez Maxime Elliott, le colonel Repington a passé un « week end des plus gais... », « six des plus jolies femmes de Londres » étant réunies dans les salons de Maxime...; on a joué « aux petits jeux... »; que « la petite Lady Betty est extrêmement

attrayante... » et que « les jupes courtes ne semblent pas gagner la faveur royale... », etc., etc. Il se peut que ces révélations sur la période de Verdun intéressent le public anglais : le public français appréciera moins le mélange des genres. Il est vrai, d'autre part, que le colonel Repington nous informe avec complaisance du rôle important qu'il a joué pendant la guerre, de ses interventions multiples auprès des généraux et des hommes d'État et qu'il n'hésite pas à nous communiquer toutes les confidences qu'il a pu recueillir. Mais on n'accordera qu'une valeur limitée au témoignage d'un homme qui semble avoir des partis pris très arrêtés (contre Lord Kitchener par exemple) et qui note de la même plume les potins les plus frivoles et les plus graves secrets d'État. Ces réserves faites, il est juste de reconnaître que les volumineux mémoires du colonel Repington abondent en détails curieux et surtout nous font bien connaître l'état d'esprit qui régnait pendant la guerre dans les milieux britanniques influents, milieux politiques, militaires ou mondains. On notera particulièrement leur hostilité tenace contre l'expédition de Salonique, hostilité partagée par le colonel Repington; ne déclare-t-il pas d'un ton solennel (en mai 1916) « avoir averti Briand que l'histoire se montrerait sévère à son égard si nous avions le malheur de perdre la guerre en Occident, alors que nous laissons un quart de million d'hommes inactifs en Grèce et en Macédoine... » ? Le colonel Repington a fréquenté aussi le G. Q. G. français : il relate d'intéressants entretiens qu'il eut en avril 1917 — en pleine crise du commandement — avec Painlevé, Nivelle, Foch et Pétain.

J. I.

— Major Victor LEFÉBURE. *L'énigme du Rhin. La stratégie chimique en temps de paix et en temps de guerre*. Traduit de l'anglais par Marcel THIERS. Préface du maréchal FOCH et du maréchal Sir H. WILSON (Paris, Payot, 1922, in-8°, 247 p.; prix : 7 fr. 50). — Par ses connaissances spéciales et les fonctions qu'il a remplies pendant et après la guerre, nul n'était plus qualifié que le major Lefébure pour écrire ce livre, qui traite de la guerre chimique avec autant de précision que d'autorité. L'ouvrage comprend en réalité deux parties. La première intéressera surtout les historiens, parce qu'elle est l'exposé le plus complet de la « lutte chimique », de son organisation et de ses développements successifs au cours de la guerre. L'auteur montre l'importance croissante prise par cet arme nouvelle : les gaz toxiques. D'après les témoignages les plus autorisés, sur 275,000 soldats américains tués, blessés ou malades, 75,000 furent victimes des gaz; en juillet 1918, l'approvisionnement normal d'un parc d'artillerie divisionnaire allemand comprenait environ 50 % d'obus à gaz; d'avril à novembre 1918, les Français chargèrent près de 2,500,000 obus de gaz moutarde ou ypérite, et leur emploi contribua largement au succès de la grande offensive alliée. Dans une deuxième partie qui n'est que la conclusion de la première, le major Lefébure montre que l'industrie chimique allemande, qui a conservé sa prépondérance, est

aujourd'hui « l'instrument de guerre techniquement le plus puissant dans le monde » : il y a là une menace redoutable que les Alliés ont le devoir de ne pas négliger. L'auteur a la conviction profonde que, sans « une nouvelle distribution mondiale de la production des substances chimiques organiques », la paix ne saurait être assurée. « Le désarmement chimique est la clef de tous les autres. » J. I.

— *Le Journal de LEE MERIWETHER, attaché spécial de l'ambassade américaine à Paris, 1916, 1917, 1918* (Paris, Payot, 1922, in-8°, 359 p.; prix : 10 fr.). — Notes rédigées, au jour le jour, par un observateur attentif et de sang-froid. En 1916, alors que son gouvernement était encore neutre, M. Meriwether fut chargé par lui d'inspecter un certain nombre de camps de concentration et de camps de prisonniers militaires allemands. Il parcourut ainsi une grande partie de la France et la Corse. Ses enquêtes établirent d'ailleurs que les plaintes formulées par l'Allemagne n'étaient pas fondées et que, dans l'ensemble, les prisonniers civils ou militaires étaient convenablement traités en France. L'année 1917 le vit en Italie, puis en Espagne, où il s'embarqua pour les États-Unis. Il en revint en février 1918, chargé d'une nouvelle mission en France, et arriva à Paris le 28 février pour y vivre, sous l'averse des bombes et des obus, la période mouvementée qui correspond aux dernières grandes batailles de la guerre. Son journal s'arrête à la date du 17 octobre 1918. Il est d'une lecture très attachante et constitue, sur les divers aspects de la France en guerre, un témoignage d'autant plus précieux qu'il est d'une évidente sincérité. J. I.

— R. DE VILLENEUVE-TRANS. *A l'ambassade de Washington, octobre 1917-avril 1919* (Paris, Bossard, 1921, in-8°, 286 p.). — Après le témoignage d'un Américain sur la France, voici le témoignage d'un Français sur les États-Unis. Attaché à l'ambassade de Washington, M. de Villeneuve-Trans s'est trouvé bien placé pour observer la vie politique américaine, aux heures les plus décisives de la guerre et de la paix. On trouve un peu de tout dans ses « souvenirs d'Amérique » : des anecdotes mondaines — comme il sied à un diplomate —, des descriptions de paysages et de séances parlementaires, des galeries de portraits où prennent place toutes les notabilités politiques et diplomatiques de Washington, enfin des renseignements sur les relations franco-américaines qui ne sont pas sans intérêt pour l'historien. A cet égard, il faut noter particulièrement le chapitre sur « l'intervention en Russie », où l'auteur raconte comment et pourquoi le projet français d'une intervention militaire interalliée en Sibérie fut mal accueilli par le gouvernement américain (mars 1918), et le chapitre sur « l'opposition du Sénat », opposition à la politique du président Wilson, qui devait finalement entraîner la non-ratification du traité de Versailles et du pacte de garantie. M. de Villeneuve-Trans rapporte que, le 2 janvier 1919, le sénat

teur Brandegee transmet à notre chargé d'affaires, M. de Chambrun (en l'absence de l'ambassadeur Jusserand), le compte-rendu des délibérations du Sénat, en le priant « d'attirer l'attention du gouvernement français sur l'attitude, nettement hostile à la politique du président Wilson, qu'avait adoptée le Sénat » ; mais l'ambassade ne se rendit pas compte de l'importance de la démarche et Paris ne fut pas suffisamment prévenu du danger qui le menaçait. « Avec un aveuglement qui revêt à distance un caractère tragique lorsqu'on songe à toutes ses conséquences néfastes pour notre pays », elle écrivait alors à Paris « que rien n'autorisait à penser que le président Wilson n'eût point la grande majorité du pays avec lui. » J. I.

— Général DOUCHY. *Le grand État-major allemand avant et pendant la guerre mondiale, analyse et traduction de l'ouvrage du général von Kuhl...* (Paris, Payot, 1922, in-8°, 257 p.; prix : 6 fr.). — Au point de vue historique, ce livre présente le grave inconvénient de ne nous donner qu'un texte tronqué et par suite difficilement utilisable : on ne pourra le consulter du moins qu'à condition d'avoir le texte allemand intégral sous la main. Le général von Kuhl était particulièrement qualifié pour exposer l'œuvre du grand État-major allemand jusqu'en 1914 : il y avait fait presque toute sa carrière ; mais, pendant la guerre, il en fut constamment éloigné : d'abord chef d'État-major de la 1^{re} armée, il devint ensuite chef d'État-major du groupe d'armées du prince Rupprecht de Bavière. Aussi lira-t-on avec intérêt surtout les chapitres qu'il a consacrés à la période d'avant guerre, à la direction du comte von Schlieffen (dont il est resté le fervent admirateur), au plan allemand de concentration et d'opérations, ainsi qu'aux modifications successives apportées à ce plan de 1871 à 1914, de Moltke l'ancien à Moltke le jeune, en passant par Waldersee et von Schlieffen. L'exposé de von Kuhl est d'un bout à l'autre une apologie du grand État-major allemand, que l'auteur considère comme une institution quasi divine : de là une mise au point nécessaire dont s'est chargé le général Douchy. J. I.

— *Documents du G. Q. G. allemand sur le rôle qu'il a joué de 1916 à 1918*, publiés par Erich LUDENDORFF... II, préface et traduction du commandant DELESTRAINT (Paris, Payot, 1922, in-8°, xiv-459 p.; prix : 15 fr.). — Après avoir prononcé sa propre apologie sous forme de *Souvenirs de guerre*, Ludendorff a tenu à publier un recueil de pièces justificatives. Le tome I de ce recueil intéressait surtout l'organisation intérieure de l'Allemagne. Le tome II est consacré plutôt aux questions de politique extérieure. Les documents publiés se rapportent : 1° à la création du royaume de Pologne ; 2° à la guerre sous-marine et l'offre de paix de l'Allemagne ; 3° à la tentative de paix séparée de la maison de Bourbon-Parme ; 4° à la chute de Bethmann-Hollweg et la résolution de paix de juillet 1917 ; 5° à la proposition de paix du pape et au coup de sonde anglais en vue de la

paix en août et septembre 1917; 6° à l'armistice avec la Russie (15 décembre 1917); 7° au premier semestre 1918; 8° aux négociations de paix (août-novembre 1918); 9° aux buts de guerre des « États ennemis ». Le choix des documents est aussi tendancieux que possible : il s'agit avant tout de démontrer que Ludendorff a été d'une clairvoyance infaillible et qu'il ne porte en rien la responsabilité du désastre final. La démonstration d'ailleurs n'est nullement probante. Il reste que les documents publiés sont de la plus grande importance pour l'histoire de la politique de guerre allemande : que ne sommes-nous aussi bien renseignés sur l'histoire de la politique de guerre française !

J. I.

— *Mémoires du grand amiral von TIRPITZ* (Paris, Payot, 1922, in-8°, 609 p.; prix : 15 fr.). — G. RAPHAËL. *Tirpitz*. Préface du vice-amiral RONAR'CH (Ibid., 1922, in-16, 199 p.; prix : 15 fr.). — Les notabilités de l'ancien régime allemand, que leurs malheurs ont rendus singulièrement prolixes, ne se lassent pas d'entasser volume sur volume pour « plaider non coupable », non coupable de la guerre, non coupable de la défaite. On doit accueillir ces plaidoyers avec scepticisme, on ne doit pas les ignorer, car tous sont des documents psychologiques de premier ordre et l'historien y trouve à glaner une foule de renseignements inédits. Après Ludendorff, Hindenburg, Bethmann-Hollweg et Guillaume II, voici le grand amiral von Tirpitz, dont le témoignage massif couvre plus de 600 pages. Secrétaire d'Etat à la Marine de 1897 à 1916, Tirpitz n'a pas été seulement un organisateur remarquable, le créateur de la grande flotte allemande, il a été aussi un homme politique — on serait presque tenté de dire un politicien — extrêmement habile et intrigant, un des plus fermes champions du pangermanisme sous sa forme maritime et coloniale, l'ennemi déclaré de l'Angleterre, l'adversaire sournois de Bethmann-Hollweg, à la succession duquel il aspirait secrètement, au total le personnage peut-être le plus « représentatif » de l'Allemagne de Guillaume II. Il faut donc lire de près ses *Mémoires*, qui sont d'ailleurs très vivants, très documentés, très mordants, sinon toujours très sincères. Particulièrement instructif est le contraste qui existe entre la valeur des premiers chapitres (où Tirpitz expose l'œuvre qu'il a accomplie comme marin et comme administrateur de la marine) et la pauvreté des pages qu'il consacre à la question de la guerre et des responsabilités. Qu'on en juge par ces lignes, où l'auteur explique que l'Allemagne n'a été l'agresseur qu'en apparence et par la maladresse insigne de ses diplomates : « Personne au monde ne pouvait douter qu'au cas d'une guerre franco-allemande les Français ne fussent les agresseurs, tout au moins moralement. Puisque nous avions à nous défendre et que nous étions menacés à la fois sur la Vistule et sur la Meuse et la Moselle, le monde ne pouvait que considérer comme légitime notre passage à travers la Belgique, le jour où l'offensive politique de la France se manifesterait

clairement contre nous... Combien douteuse et suspecte était la neutralité belge comme aussi sa défense armée inspirée par l'Angleterre! Seule notre parfaite maladresse politique a tressé à ce pays (la Belgique) sa légendaire couronne de martyr » (p. 294-295). — Dans un volume distinct qui est une sorte d'introduction aux *Mémoires*, M. Gaston Raphaël, un de nos germanistes les mieux informés, a fait avec beaucoup de sûreté et de finesse une analyse critique du témoignage de Tirpitz. Plus surprenants sont quelques-uns des commentaires que l'amiral Ronar'ch a rédigés en guise de préface à l'étude de M. Raphaël : qu'en homme de métier, l'amiral Ronar'ch apprécie et admire l'œuvre du grand amiral allemand, rien de plus naturel; mais qu'il tienne à justifier aussi ses conceptions politiques et qu'il écrive « que tout bon Allemand doit être pangermaniste » (p. 8), c'est plus contestable : autant dire que tout bon Français doit être nationaliste et se ranger sous la bannière d'un autre Déroulède. J. I.

— *Souvenirs de guerre de M. ERZBERGER*... Préface de M. Maurice MURET (Paris, Payot, 1921, in-8°, xiv-439 p.; prix : 12 fr.). — La fin tragique de Matthias Erzberger, assassiné par les fanatiques du pangermanisme, rehausse la valeur de ces *Souvenirs* qui, malheureusement, ne sont que fragmentaires et dont les lacunes ne seront sans doute jamais comblées. L'ancien leader du Centre, après avoir été le grand chef de la propagande allemande, était devenu, à partir de 1917, le représentant le plus actif de la politique de paix et de conciliation; on sait qu'en 1918 il fut le principal délégué allemand chargé de négocier et de signer l'armistice. Mêlé à toutes les fluctuations — et à toutes les intrigues — de la politique intérieure comme de la politique extérieure, il était certainement un des hommes d'État dont les souvenirs pouvaient être le plus riches en révélations : mais, préoccupé du rôle qu'il se croyait encore destiné à jouer dans l'avenir, il a préféré ne pas tout dire de prime abord et « s'imposer une certaine réserve »; la mort a déjoué ses calculs. Pour fragmentaires qu'ils soient, les *Souvenirs* d'Erzberger n'en offrent pas moins un intérêt capital. On y trouvera des renseignements précieux sur les négociations avec l'Italie, auxquelles Erzberger a été activement mêlé (de février à mai 1915), sur les relations avec le Saint-Siège et sur la question romaine (à noter p. 158-161 un projet de rétablissement du pouvoir temporel du pape établi par Erzberger en 1916 et approuvé, selon lui, par les gouvernements allemand et autrichien), sur les différentes tentatives en faveur de la paix¹ et notamment l'entre-

1. Erzberger ne consacre que quelques lignes, extrêmement discrètes et vagues, aux tractations secrètes qui eurent lieu avec les Français : « Un courageux Français », dit-il, « se mit en relation avec moi en juin 1916, convaincu que seule une loyale alliance franco-allemande peut réparer les malheurs de la guerre et créer un état durable de concorde. Malheureusement, sa mort, qui eut lieu presque aussitôt, empêcha d'autres démarches. En revanche, j'eus souvent l'occasion, durant mon séjour en Suisse, de négocier directement ou indirectement avec des Français... » (p. 289).

mise pontificale, enfin sur les dernières péripéties de la guerre dans lesquelles Erzberger joua un rôle de premier plan. D'après lui (p. 388-389), le G. Q. G. allemand fut surpris par le succès des négociations d'armistice et extrêmement satisfait des résultats obtenus : « Ils dépassaient », dit le général Gröner (remplaçant de Ludendorff), « tout ce qu'il avait pu espérer. » Les vaincus ne s'attendaient pas à tant de magnanimité, les vainqueurs à tant de résignation. J. I.

— Georges M. MELAS. *L'ex-roi Constantin, souvenirs d'un ancien secrétaire* (Paris, Payot, 1921, in-8°, xv-277 p.; prix : 15 fr.). — Ce livre, dont le titre a repris aujourd'hui toute sa valeur, est une contribution utile à l'histoire de l'imbroglio balkanique pendant la guerre. L'auteur, secrétaire et parfois confident du roi Constantin, est resté à son service jusqu'en décembre 1915. En lisant ses souvenirs, on comprendra mieux pourquoi Constantin a été deux fois découronné. J. I.

— Milenko R. VESNITCH. *La Serbie à travers la Grande Guerre* (Paris, éditions Bossard, 1921, in-8°, xii-161 p.; prix : 8 fr. 40). — Recueil de discours et d'articles où l'auteur, homme d'État et fin lettré, a su évoquer en termes éloquents toutes les nobles traditions historiques qui sont si vivaces au cœur du peuple serbe. Nul livre ne peut être plus sympathique à un lecteur français. J. I.

— Louis LEFEBVRE. *Poulot en Italie* (Paris, « la Renaissance du livre », 1921, 1 vol. in-16, 236 p.; collection des « Écrivains combattants »). — C'est une manière de roman, et c'est aussi un livre d'histoire; nous ne pensons pas qu'on en ait publié beaucoup d'aussi sincères sur la dernière guerre. Le premier titre, *les Visages de la terre ou la guerre d'un paysan*, a été rayé comme trop ambitieux par un écrivain trop modeste. Personne n'avait encore fait parler avec cette simplicité le rural, qui fut le vrai soldat de la dernière épopée. Le journal de Poulot commence lorsque, arraché aux tranchées boueuses du front nord-est, il est envoyé avec son régiment dans la claire et lumineuse Italie. Il y va joyeusement. Entendons-nous : ce n'est pas un guerrier qui aime la guerre; il préférerait cultiver son champ; mais, puisque aussi bien il faut se battre, il aime autant changer de théâtre et dire adieu à la pluie et au froid des nuits. Avec sa bonne jugeotte de paysan, Poulot note ses impressions sur les habitants et les mœurs, sur les petites villes, Rivoli, Vérone, Solferino, où l'on va rendre hommage aux morts de jadis; il va à Rome et à Venise; il va faire campagne sur le Piave. La campagne d'Italie de 1916 est là tout entière, dans un récit sincère et vivant.

Roger LÉVY-GUENOT.

Albanie. — Jacques BOUCART. *L'Albanie et les Albanais* (Paris, éditions Bossard, 1921, 1 vol. in-16, 264 p., avec 19 photographies prises par l'auteur et une carte hors texte en couleurs; prix : 12 fr.). — Associé à l'œuvre des administrateurs français qui, de 1916 à 1920, ont eu à gouverner la majeure partie de l'Albanie orientale, l'auteur de ce

petit livre connaît bien le pays, pourtant si peu connu, que relégué longtemps dans la nuit la domination turque et que le règne éphémère du prince de Wied révéla à beaucoup d'Européens en 1913. M. Boucart a raison de dire que l'Albanie, si proche de l'Italie, et par là même de nous, nous est beaucoup moins familière que les plus lointaines régions d'Afrique; et son excellent manuel, sans prétention, mais non sans mérite, rendra de très grands services pour nous la faire déchiffrer. L'auteur est un géologue et un naturaliste; mais c'est sous tous les angles qu'il étudie le pays : 1^o géographie générale, hydrographie, orographie, ethnographie (p. 11 à 77), qui lui paraissent fortement légitimer la création d'une nation indépendante; 2^o histoire, depuis les origines et les invasions barbares, en passant par Skanderberg, jusqu'à la grande guerre européenne, à l'installation et à l'échec de l'Italie, qui ne pourra se concilier à nouveau les sympathies albanaises que par une politique désintéressée de pacification (p. 77 à 167); 3^o tableau très vivant de l'Albanie d'aujourd'hui (vie sociale, tribus, clans féodaux, villages et villes, organisation du gouvernement, difficultés intérieures et extérieures, folklore et littérature, ressources économiques, transports et voies d'accès, p. 179 à 260). La conclusion est qu'un peuple enfant a droit à l'aide de ses frères plus âgés et que le pays ne saurait être plus longtemps considéré comme une « réserve » de sauvages que la civilisation doit supprimer. Les photographies sont de premier intérêt, la carte excellente.

R. L.-G.

Antiquité. — *Choix d'inscriptions de Palmyre, traduites et commentées* par J.-B. CHABOT, membre de l'Institut, publié aux frais du duc DE LOUBAT (Paris, Impr. nationale, 1922, in-4^o, 148 p. et XXXII planches; prix : 50 fr.). — Outre une introduction où M. l'abbé Chabot indique les découvertes d'inscriptions palmyréniennes faites depuis 1616 et résume l'histoire de Palmyre jusqu'à sa destruction, par l'empereur Aurélien, en 273, ce beau volume contient le texte de la loi fiscale de Palmyre, gravé sur une pierre qui fut transportée en 1901 au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (vingt-huit articles traduits en français et commentés), un choix d'inscriptions honorifiques où figurent plusieurs des plus importants personnages de l'État dont Odénat et Zénobie ont été les chefs les plus illustres, un choix d'inscriptions religieuses et funéraires, intéressantes pour l'histoire de la civilisation; enfin, pour compléter l'aperçu de l'épigraphie palmyrénienne, quelques spécimens de ces petites tessères, pastilles ou tablettes en terre cuite qu'on trouve en grand nombre dans les ruines de Palmyre. Les planches, exécutées d'après les photographies prises directement par le P. Raphaël Savignac, nous font voir les ruines de la ville sous leurs divers aspects, les sculptures et les peintures les plus remarquables, enfin les inscriptions avec les types les plus caractérisés de l'écriture palmyrénienne qui, après de longs efforts, nous a enfin livré presque tous ses secrets.

Ch. B.

— W. E. HEITLAND. *The Roman Fate, an essay in interpretation* (Londres, Cambridge University Press, 1922, in-8°, 80 p.).

— Dans ce livre, M. Heitland expose les causes générales de la décadence de Rome en trois essais, destinés au grand public et intitulés, le premier : « Histoire de Rome aux points de vue politique et économique » ; le deuxième : « Récentes applications de la science anthropologique et biologique à l'interprétation de l'histoire de l'homme » ; le troisième : « Histoire romaine revue au point de vue scientifique ». Le premier essai, où l'auteur utilise surtout le livre de Tenney Frank (*An economic history of Rome to the end of the Republic*; cf. *Rev. histor.*, t. CXXXVII, p. 267), résume à grands traits l'histoire de Rome et les vices bien connus du régime romain, en particulier sous la République, la décadence de l'agriculture italienne, l'absence de gouvernement représentatif, la décadence des assemblées populaires et du sénat ; sous l'Empire, l'absolutisme impérial, l'absence de contrôle et d'opinion publique, le développement excessif de la bureaucratie. Les deux autres essais exposent et réfutent, surtout au nom de la démocratie, les théories des livres de William Dougall (« Prospérité et décadence des nations », 1921) et de Bateson (« Action biologique ; la structure de la société », 1912), d'après lesquelles, la civilisation dépendant essentiellement de la qualité des hommes, du maintien et de la prépondérance des classes supérieures, la décadence de Rome doit être attribuée à la dégénérescence et à la disparition de la race supérieure. Pour M. Heitland, il n'y a jamais eu de race romaine au sens propre ; l'élément romain a toujours été un mélange d'éléments hétéroclites ; sa dégénérescence incessante est le résultat, non la cause des vices constitutionnels qu'on a vus et qui sont les véritables raisons de la décadence de Rome, avec d'autres raisons multiples, telles que l'incompatibilité du régime de la cité et de la conquête, la soumission maladroite au régime municipal des peuples occidentaux habitués au régime de la tribu, et surtout l'impuissance de Rome à créer une nationalité romaine, un patriotisme romain. Si l'Empire d'Orient a duré plus longtemps que celui d'Occident, c'est que justement il a pu utiliser de bonnes institutions antérieures, soit urbaines, soit royales. Ces considérations sont intéressantes et généralement justes, sauf sur quelques points. M. Heitland rabaisse trop, par exemple, le rôle et la valeur de la colonisation et des fondations romaines. Il néglige beaucoup d'autres raisons de la durée de l'Empire d'Orient. En outre, des essais de ce genre devraient fournir une bibliographie aussi complète que possible.

Ch. LÉCRIVAIN.

— Hugo BEHRENS. *Untersuchungen über das anonyme Buch « De viris illustribus »* (Heidelberg, Carl Winter, 1923, in-8°, 71 p.).

— Après de nombreux devanciers, M. Behrens a repris l'étude critique du petit et très intéressant traité anonyme d'histoire romaine dit *De viris illustribus urbis Romae*. Son analyse minutieuse et sagace aboutit à des conclusions qui paraissent fondées et probables. Le

traité est évidemment un extrait; il n'a utilisé qu'une seule source; cette source expose les biographies en général dans un ordre chronologique, quelquefois cependant en les groupant d'après certains points de vue; elle représente à la fois les deux tendances pieuse et évhémériste, s'intéresse à l'archéologie, à l'érudition, nous a conservé seule de nombreux renseignements intéressants; elle n'a utilisé ni les *Elogia* du Forum d'Auguste, ni le traité d'Hygin, ni Cornelius Nepos; elle dérive principalement de Tite-Live, mais aussi de sources meilleures et plus anciennes; elle a un rapport étroit avec la source des *periochae* de Tite-Live; elle a été utilisée, avec Tite-Live, par la source de Florus, d'Ampélius et d'Eutrope. Enfin, la comparaison de plusieurs passages de notre traité avec la vie de César de Suétone et le traité de saint Jérôme prouve que la source cherchée est probablement le *De viris illustribus* de Suétone. Ch. L.

— Frank Burr MARSH, Adjunct Professor of Ancient History in the University of Texas. *The Founding of the Roman Empire* (University of Texas Press, Austin, 1922, in-8°, III-329 p.). — M. Marsh a consacré à la fondation de l'Empire romain un essai qui, tout en racontant sommairement les faits, expose surtout les principales causes de la chute de la République, les crises constitutionnelles et politiques qui la précipitent au dernier siècle, depuis la mort de Sylla jusqu'à Auguste, et la théorie du principat. Ce livre, solide et intéressant, écrit agréablement, sans étalage d'érudition, mais avec une connaissance précise des sources et des principaux travaux, n'apporte sans doute rien de nouveau sur cet important sujet, sauf quelques détails de statistique, mais il le résume clairement et judicieusement et constitue une bonne introduction à l'histoire de l'Empire. Les deux premiers chapitres montrent les causes essentielles de la décadence du régime républicain : la conquête du monde, qui a transformé les caractères; l'égoïsme de l'oligarchie, qui n'a voulu ni augmenter le nombre des magistrats nécessaires à l'administration des provinces ni créer un autre système; l'incompatibilité entre la forme républicaine d'un côté, l'armée permanente de métier, créée par Marius, et les grands commandements militaires de l'autre. Les cinq chapitres suivants font l'histoire intérieure de Rome depuis la mort de Sylla jusqu'à la bataille d'Actium. Les deux derniers chapitres analysent le principat d'Auguste, en mettant en relief son sens pratique, son tact, son habileté, et surtout l'emploi qu'il a dû faire de plus en plus de la noblesse, ancienne et nouvelle, ainsi qu'il est prouvé par l'analyse des fastes consulaires et le classement des consuls d'après leur origine, soit de familles consulaires ou prétoriennes, soit hommes nouveaux. Plusieurs appendices sont consacrés à la question, actuellement insoluble, du point de droit entre César et Pompée; M. Marsh l'expose assez nettement, mais sans apporter d'argument nouveau, et paraît fixer au début de 50 la fin du commandement de César. La bibliographie a des lacunes considérables; elle omet par exemple Duruy, Fustel de Coulanges, Bloch, Boissier. Ch. L.

— Ernst STEIN. *Untersuchungen über das Officium der Prätorianerpräfektur seit Diokletian* (Vienne, Rikola, 1922, in-8°, 77 p.). — Reprenant et développant un premier travail publié en 1920 dans la revue de la *Savigny-Stiftung*, M. Stein a écrit sur un des points les plus obscurs et les plus importants des institutions du Bas-Empire, les bureaux de la préfecture du prétoire depuis Dioclétien jusqu'à Justinien, en Orient et en Occident, un livre excellent, quoique confus. Tous ceux qui connaissent l'obscurité, les difficultés d'interprétation des textes juridiques et littéraires de cette époque, surtout de Synesius, de Cassiodore, de Lydus, apprécieront le mérite de ces recherches, qui complètent et corrigent les travaux antérieurs, encore très insuffisants, de Bethmann-Hollweg, de Mommsen, de Seek, de Pernice, de notre regretté Babut et de l'auteur du présent compte-rendu. Elles se prêtent malheureusement peu à l'analyse. Après l'étude des deux assesseurs qui, depuis 444, sont en même temps le *princeps* et le *cornicularius* de l'office, M. Stein décrit la situation générale des employés, des *præfectiani* : la nomination par le brevet, *sacra probatoria*; l'hérédité; les conditions d'aptitude; le nombre (au moins deux mille en Orient); l'avancement presque automatique; les titres honorifiques; les traitements, composés d'une partie fixe et des sportules, sortes de droits réguliers d'enregistrement. Il élucide ensuite le tableau bizarre et incomplet de l'office, d'après Cassiodore, chez les Ostrogoths : chaque bureau n'a qu'un chef, tandis qu'en Orient il en a deux; six des chefs, le *primiscrinus*, le *scriniarius actorum* (*ab actis*), le *cura epistularum*, le *scriniarius curae militaris*, le *primicerius exceptorum* et le *sextus scholarius* viennent de la *schola* des scribes, des *exceptores*; trois, des *Augustales* : le *cornicularius*, le *commentariensis* et le *regendarius*. Le *praerogativarius*, analogue aux *secretarii* de l'Orient, collationne probablement les pièces remises aux parties. En Orient, l'office est dirigé par les trois chefs habituels, le *princeps*, secondé par des *agentes in rebus*, le *cornicularius*, aidé par des *exceptores*, et le *primiscrinus* (ou *adiutor*, *subadiuva*); celui de ces trois chefs qui tient la liste des employés porte alors le nom de *matricularius*. Le *primiscrinus*, ainsi que le *commentariensis* et l'*ab actis* ont comme aides, en nombre et pour un temps variables, des *exceptores*, appelés alors *adiutores* et *chartularii*; à leur sortie de charge, ces aides deviennent les *Augustales*, dont les premiers forment, sans doute depuis 341-346 et non, comme le dit Lydus, depuis Arcadius, un corps spécial de trente *Augustales* qui, pendant quelque temps, a détaché auprès de l'empereur un groupe de quinze *deputati*, remplacés ensuite par des *secretarii* du corps des *notarii* impériaux. Le *regendarius* dirige le service de la poste, partagé entre le préfet et le *magister officiorum*. Le *cura epistularum*, chargé d'abord de toutes les affaires autres que la poste et la justice, ne garde plus depuis Zénon que la correspondance officielle. Les réformes de Justinien enlèvent presque toute leur importance aux *exceptores*. Dès le v^e siècle, les préfets du prétoire d'Orient

ne sont plus que de petits personnages sortis du rang. Le livre se termine par l'étude de l'office du préfet du prétoire d'Afrique en 534.

Ch. L.

— S. N. MILLER. Lecturer in roman history and antiquities University of Glasgow. *The Roman Fort at Balmuildy (Summerston, near Glasgow) on the Antonine Wall* (Glasgow, Maclehose, Jackson and Co., 1922, in-4°, XIX-120 p., avec 70 planches, plans et figures; prix : 21 sh.). — La Société archéologique de Glasgow fait fouiller et étudier avec le soin le plus minutieux les restes du retranchement d'Antonin, surtout des châteaux forts entre les golfes de la Clyde et du Forth. L'exploration du fort de Balmuildy, près de Glasgow, a été dirigée de 1912 à 1921 par M. Miller, qui en expose les résultats dans un livre excellent. Il décrit successivement le site; le système de la fortification, fossés, murs, angles, portes; l'aménagement intérieur, quartier général, chapelle, magasins, baraquements et écuries probablement pour une cohorte *quingenaria equitata*, voies et canalisations, bains; les fragments peu nombreux de sculptures, notamment d'une Victoire, et d'inscriptions, dont une donne le nom de Lollius Urbicus; les autres trouvailles : monnaies, étudiées dans un appendice par M. Macdonald; poteries, surtout samiennes, provenant de Lezoux, de la Gaule orientale et des fabriques du Rhin; objets en verre, en plomb, en fer, en pierre, notamment un poids de cinq livres romaines, et surtout en cuir, débris de vêtements et de chaussures, semelles, sandales. Les restes de Balmuildy fournissent les mêmes conclusions que ceux des autres forts. L'ouvrage a été établi vers 142, sous le gouvernement de Lollius Urbicus; il paraît avoir subi deux destructions, vers 155 et 170, et déjà sous Marc-Aurèle l'occupation n'est plus que précaire.

Ch. L.

Égypte. — Roger LAMBELIN. *L'Égypte et l'Angleterre. Vers l'Indépendance. De Mohamed Ali au roi Fouad* (Paris, Bernard Grasset, 1922, 1 vol. in-16, VIII-259 p.; prix : 6 fr. 75). — Le livre de M. Roger Lambelin est fort inégal, non seulement au point de vue des services qu'il pourra rendre, mais encore à celui du simple intérêt de lecture. Toute la première partie est de deuxième ou de troisième main; quelques-uns des ouvrages essentiels sur l'Égypte (et non pas tous) ont été utilisés, particulièrement celui que Louis Bréhier publia en 1898 sous le titre de *L'Égypte de 1798 à 1800*. En somme, ce ne sont que des pages de manuel, écrites assez vite, semble-t-il, dans un style un peu lâché, mais non ennuyeux. La deuxième partie (nous voulons dire ce qui a trait au XX^e siècle) et particulièrement les chapitres les plus contemporains, depuis 1914 (p. 107 et suiv.), ont un autre intérêt. L'auteur, qui a visité souvent l'Égypte, qui l'aime, qui dit l'avoir étudiée « dans les manifestations variées de son intelligence, de son imagination, de sa volonté », a assisté aux dernières convulsions d'où sortit l'indépendance et apporte un témoignage personnel et direct.

Témoignage objectif? A peu près. M. Lambelin ne se fait pourtant pas faute de faire intervenir aussi souvent qu'il le peut ses opinions politiques, ethniques ou religieuses. Le début du chapitre x, consacré aux Israélites d'Égypte, reflète les thèses familières à l'auteur du *Règne d'Israël chez les Anglo-Saxons* (p. 191 et suiv.). Les fautes de la diplomatie française sont imputées sans hésitation non seulement aux gouvernements, mais au principe même de la République parlementaire (p. vi). Il n'en reste pas moins que ce récit des crises financières, morales et politiques qu'a traversées pour s'émanciper un peuple digne de toutes les sympathies, est intéressant, vif, nourri et sera utile aux futurs historiens des pays du Bas-Nil. La figure maîtresse de Zaghloul pacha, le véritable chef du parti national, ne ressort peut-être pas avec le relief qui lui est dû sur le fond du décor politique.

M. Lambelin est d'ailleurs assez sceptique quant aux lendemains immédiats de l'affranchissement. Les difficultés politiques et économiques demeurent considérables. La question du Soudan subsiste presque insoluble. « Il ne faut pas se faire d'illusion. Le triomphe du nationalisme n'est réalisable qu'avec l'effondrement complet de l'empire britannique » (p. 242). Nous souscrivons pleinement à ces conclusions, comme aussi bien au regret que la France reste étrangère aux événements actuels. Un arbitrage ne serait-il pas tout naturel et très légitime de la part de la nation qui, à trois reprises, au XIX^e siècle, a émancipé et civilisé l'Égypte?

Cinq annexes utiles (p. 247 à 255).

Roger LÉVY-GUENOT.

France. — Commandant H. DUFESTRE. *La défense de l'Alsace par Turenne, avril 1674-janvier 1675* (Paris, Chapelot, 1921, in-16, VIII-71 p.). — Cette petite brochure, écrite par un officier pour rappeler aux Alsaciens toute la gratitude qu'ils doivent à la mémoire de Turenne, est un bon exposé de la célèbre campagne de 1674-1675. En frontispice, l'auteur a donné un portrait « peu connu », dit-il, du maréchal de Turenne par Philippe de Champagne, daté de 1674. Nous avons déjà vu, dans d'autres publications, ce portrait reproduit, en effet, comme étant un portrait de Turenne par Philippe de Champagne. Mais, outre que l'année 1674 est l'année de la mort de Philippe de Champagne et qu'il est peu vraisemblable que le peintre ait exécuté à cette date un nouveau portrait de Turenne, il faut remarquer qu'il n'y a aucune ressemblance entre ce portrait et les autres effigies de Turenne, telles que le portrait fait par Lebrun, qui est à Versailles, ou le portrait bien connu, exécuté en 1648 par Philippe de Champagne, qui est au Musée de l'Armée. D'où il faut conclure, selon nous, que ce portrait, d'ailleurs très beau, s'il est de Philippe de Champagne (ce qu'il faudrait établir en étudiant l'original, qui est, croyons-nous, à Munich), n'est pas un portrait de Turenne et ne doit pas être daté 1674.

J. ISAAC.

— *Vie de Monsieur Du Guay Trouin, écrite de sa main.* Intro-

duction et notes de Henri MALO (Paris, Bossard, « Collection des chefs-d'œuvre méconnus », 1922, gr. in-16, 256 p.; prix : 12 fr.). — Si cette autobiographie n'est pas à vrai dire un chef-d'œuvre, elle est écrite d'une plume alerte, sans forfanterie, avec un accent de sincérité qui donne confiance; elle conte maint épisode des guerres de course et d'escadre pendant les années 1689 à 1715. Elle méritait d'être rééditée; M. Malo a eu la bonne fortune de retrouver les différentes rédactions et copies de ces mémoires et il nous en a donné pour la première fois un texte authentique et complet. Ch. B.

— Louis MADELIN. *La France du Directoire* (Paris, Plon, 1922, in-16, 281 p.; prix : 7 fr.). — M. Madelin a réuni dans ce volume les conférences qu'il a faites en 1922 à la « Société des conférences ». On l'ouvre avec intérêt : les historiens savent que le sujet, pour rebattu qu'il paraisse, est très neuf, car les documents essentiels, procès-verbaux et arrêtés du Directoire, ne sont imprimés qu'en partie et depuis peu, si bien que presque tous les livres sur l'histoire intérieure de cette période sont superficiels ou entachés de partialité. Après avoir lu — rapidement, car il est assez bref et sans une note — l'ouvrage de M. Madelin, on est forcé d'avouer qu'on n'a pas appris grand'chose de neuf sur le sujet. Ces conférences sont faites exclusivement d'après l'imprimé, surtout d'après les mémoires, dans le ton et suivant l'esprit du volume que l'auteur a donné sur la Révolution dans la collection dite de « l'Histoire racontée à tous ». On y retrouve même des légendes ou des erreurs qu'on pouvait croire redressées, comme l'anecdote du capitaine sans semelles de la *Chartreuse de Parme*, dont Stendhal n'a pu — et pour cause — être témoin, ou bien l'histoire de Bonaparte « exilé » en Égypte par le Directoire. On y voit affirmer que le tirage au sort des directeurs était une « tricherie », que Rapinat était un voleur, que le directeur Barthélemy était un ci-devant marquis, et encore d'autres choses inexactes ou non prouvées. En outre, M. Madelin, il en convient du reste dans sa préface, a été souvent « aimanté » par son auditoire, apparemment conservateur en matière politique et sociale; il expose, explique et juge du point de vue du public qui l'écoutait, et où l'impartialité critique ne dominait sans doute pas. Il se défend d'avoir voulu « faire des allusions » et dit fort bien, avec Vandal, que c'est « ravalier l'histoire ». D'accord, mais on en trouverait beaucoup, que l'auditoire a soulignées, dans le chapitre sur « le plaisir et la vie chère », et dans un autre (p. 179) c'est l'orateur qui signale, entre parenthèses, les ressemblances avec le temps présent. A la vérité, rien n'est malaisé comme de faire, sous la forme de conférences mondaines, œuvre d'historien véritable. M. Madelin a publié autrefois deux ouvrages solides, approfondis, estimés des connaisseurs, et que son public actuel ne connaît sans doute guère. Aurait-il changé de manière en changeant de lecteurs, ou inversement? En tout cas, ce serait dommage. R. GUYOT.

— Paul RAPHAËL. *La troisième République, du Seize mai au*

Seize novembre (Paris, 1921, in-8°, 64 p.; extrait de *Mon professeur*, encyclopédie autodidactique). — Très intéressant résumé de quarante-deux ans d'histoire française. La politique intérieure est retracée avec une particulière fidélité. Les pages relatives à l'après guerre se ressentent déjà de la date à laquelle elles ont été écrites : que d'événements, en deux ans, pour décevoir les plus justes prévisions et les revendications les plus légitimes ! Un mot sur le titre : il peut avoir été tentant d'opposer (ou de comparer) Seize mai et Seize novembre ; mais, s'il est bien établi que le 16 mai 1877 fut une tentative contre les libertés républicaines, il demeure très incertain que les élections législatives du 16 novembre 1919 aient dans notre histoire parlementaire l'importance que leur assigne M. Raphaël. Il est, d'autre part, excessif de qualifier le « Bloc national » de « coalition dirigée soi-disant contre le bolchevisme, en réalité contre les principes républicains ». Plus juste est l'affirmation que conservateurs forcenés et bolcheviks poursuivent en réalité un but commun et que la France a intérêt à renforcer le parti moyen, qu'il se nomme ou non radical. Les pages relatives à la politique religieuse appelleraient aussi quelques objections, qui n'enlèveraient rien au mérite de cette utile et vivante condensation.

Roger LÉVY-GUENOT.

— M^{me} Jules BAROCHE. *Second Empire. Notes et souvenirs de seize années, 1855-1871* (Paris, Crès, 1921, 1 vol. in-4°, 661 p.; prix : 20 fr.). — Voici un très intéressant témoignage sur le second Empire. Jules Baroche, né en 1802, avocat à la Cour de Paris, fort en vue au barreau dès 1830, bâtonnier en 1846, député en 1847, compta dès l'origine, à la Chambre, parmi les membres de la gauche dynastique et les réformistes. C'est dire qu'il applaudit à la campagne des Banquets. Il demandait même la mise en accusation du ministère qui osait attenter à la liberté de réunion. En 1850, il était ministre ; mais, dans l'intervalle, sa conception de cette liberté et même de toutes les autres avait eu le temps de se transformer, car il soutenait mordicus la politique autoritaire du prince-président ; et l'on sait qu'il en fut récompensé, car il ne cessa d'être ministre qu'en 1869 : il fut tour à tour procureur général, ministre de l'Intérieur, ministre des Affaires étrangères, président du Conseil d'État, ministre de la Justice.

M^{me} Baroche était née Céleste Letellier, d'une famille de Bourgogne. Elle ne paraît pas avoir joué un rôle proprement politique ; elle tint son rang et assista aux grands événements du régime ; elle est qualifiée pour les narrer. Assurément, il ne faudrait rien chercher ici de comparable, par l'esprit, aux *Récits d'une tante* de la comtesse de Boigne, ni même à d'autres mémoires sur les deux premiers tiers du XIX^e siècle ; mais la plume est alerte, l'indulgence est grande, et assurément ces *Souvenirs* ne sont jamais ennuyeux.

Qu'on ne leur demande d'ailleurs guère que des récits mondains ; il y en a de bien attrayants, par exemple celui des fêtes données en l'honneur de la reine Victoria, des réceptions où la souveraine ne perd pas

de vue son prince consort, au milieu des périls de la société parisienne; celui des bals donnés soit aux Tuileries, soit chez M^{me} Walewska, où il semble que la brièveté des costumes n'ait rien eu à envier aux excès du Directoire ou d'une époque plus récente; c'est la comtesse de Castiglione qui avait la spécialité des déguisements les plus risqués. A signaler le sermon du Père Ventura aux Tuileries, en 1857, où il menaça de châtiments sévères les princes et l'entourage qui donnaient au pays d'aussi funestes exemples de « dépravation ». Les pages les plus intéressantes du livre ne sont qu'un manuel de frivolité.

Au point de vue politique, M^{me} Baroche est naturellement le reflet des opinions de son mari, et celui-ci n'est qu'un courtisan. Cependant, elle est femme de sens et pressent en 1859 les périls de la politique des nationalités au début de la guerre d'Italie. « Acquérir de la gloire? Mais nous en avons à ne savoir qu'en faire. » — « La guerre est un procès qui ruine ceux même qui le gagnent. » Elle n'a pas plus de sympathie pour la guerre de Chine que pour celle d'Italie, ni pour celle du Mexique, ni pour l'occupation de Rome. Elle semble avoir percé à jour la duplicité de Bismarck dans l'affaire du Luxembourg.

A partir de 1867, évolution libérale caractérisée, très révélatrice de l'affaissement de l'Empire, car ni Baroche ni sa femme n'étaient des libéraux. En 1869 d'ailleurs, Baroche descend du pouvoir. Sans doute rédige-t-il encore avec Rouher le sénatus-consulte de mars 1870, mais il meurt sept mois plus tard, ayant eu son fils tué au combat du Bourget (30 octobre). Elle-même n'avait pas cru à la guerre et raillait les paroles prophétiques de Thiers au Corps législatif.

Frappée dans ses deux plus chères affections, M^{me} Baroche arrête ici ses souvenirs, et c'est sa belle-fille, M^{me} Alphonse Baroche, qui les publie aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après l'effondrement de l'Empire. On regrettera que ni elle ni le très enthousiaste préfacier, M. Frédéric Masson, n'aient donné de précisions satisfaisantes sur les dates auxquelles ces souvenirs ont été rédigés. S'agit-il de notes jetées le soir sur le papier? Ont-elles été remaniées par la suite? On peut hésiter entre ces hypothèses contradictoires, car les textes ne sont que très irrégulièrement datés. D'ailleurs, tout n'est pas inédit dans ces *Souvenirs*, largement marquetés d'extraits de journaux ou de débats parlementaires.

Roger LÉVY-GUENOT.

— René LANSON et Jules DESSEIGNET. *La France et sa civilisation, de la Révolution à nos jours* (Londres, Calcutta et Sydney, George G. Harrap, 1921, 1 vol. in-16, 296 p.). — Excellente condensation destinée, en principe, aux élèves des écoles et des universités étrangères et qui, désireux d'étudier la littérature française moderne, sont parfois gênés, pour l'appréciation et l'interprétation des textes, par leur ignorance de l'histoire de France, de ses institutions, de sa civilisation et de ses mœurs. A coup sûr, l'étroitesse des rapports entre la littérature et l'histoire n'est plus à démontrer, et d'ail-

leurs combien d'hommes de lettres, depuis Lamartine et Victor Hugo jusqu'à nos plus immédiats contemporains, ont été en même temps des hommes de parti ! Mais le livre de MM. Lanson et Desseignet va plus loin, et nous sommes sûr qu'il rendra également de bons services à tous ceux qui chercheront, groupés sous une forme pratique, des renseignements politiques, économiques et sociaux, jusqu'ici dispersés dans de gros ouvrages spécialisés. Une introduction sur le sol et la race précède d'intéressants chapitres sur l'histoire du XIX^e siècle, groupés en deux parties, l'une plus proprement narrative dans le temps : *Gouvernements et Révolutions* (p. 17 à 126), l'autre plus descriptive dans l'espace : *Mœurs et institutions* (p. 127 à 286). Le style est alerte et vif, l'esprit très objectif. On pourrait peut-être contester l'exactitude du classement politique des journaux actuels (page 282) et la pertinence du choix de certains noms ; mais les conclusions rallieraient tous les Français. Une utile bibliographie termine cet agréable essai, qu'un autre, sur la période qui s'étend de la Renaissance à la Révolution, doit bientôt compléter. R. L.-G.

— André FRIBOURG. *L'Afrique latine. Maroc-Algérie-Tunisie* (Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1922, in-12, 96 p.; prix : 4 fr. 50; dans la collection « Les problèmes d'aujourd'hui »). — Quelques développements géographiques, quelques vues sur l'histoire de la région, une glorification de l'œuvre française dans les trois parties du Maghreb, « cette Afrique mineure », la thèse que les Français y ont reprise, continué et développé l'œuvre des Romains, puis quelques descriptions poétiques avec un peu de mélancolie — la brochure est dédiée à la Gauloise Aemilia Sextinia, dont le tombeau a été trouvé à Volubilis — voilà ce qu'on trouve dans ces pages. Mais surtout l'auteur, député, membre du Conseil supérieur des colonies, indique quels problèmes actuels se posent pour la France dans la plus belle de ses colonies. Après avoir exalté au Maroc l'œuvre admirable de Lyautey, il signale la situation paradoxale de Tanger; il montre comment en Algérie doit être réglée la question indigène; enfin, il s'élève en Tunisie contre le parti « le Destour », qui exige l'abolition du protectorat, et il réclame de son côté la naturalisation automatique de tous les étrangers à la troisième génération. Petit livre, mais rempli d'idées. Livre à lire et à méditer. C. P.F.

— Albert HOUTIN. *Le Père Hyacinthe, réformateur catholique, 1869-1893* (Paris, E. Nourry, 1922, in-12, 362 p.; prix : 8 fr.). — Ce second volume de la biographie du célèbre carme, entreprise par M. Houtin, ne le cède pas en intérêt au premier. Il nous retrace la période de la vie du Père qui se déroule depuis le moment où il quitte l'Église jusqu'à celui où il lui faut renoncer à l'espoir de la réformer. Il cherche d'abord à s'entendre avec Doellinger et les Vieux catholiques, et, sans doute, y parviendrait-il si son mariage, qu'ils désapprouvent, ne le séparait d'eux. Il ne peut leur céder sur ce

point, parce que, à son jugement, le devoir lui incombe de ne pas reculer devant la démonstration qu'il croit nécessaire à l'avènement de l'ordre nouveau dans le catholicisme. Assurément, il aimait M^{me} Meriman et il semble bien qu'elle l'ait poussé plus vigoureusement qu'il ne l'a senti vers la résolution qu'elle désirait, mais ce serait le mal juger que de croire qu'il n'a fait que céder à la pression d'une femme. Il s'est imaginé que sa détermination, qui a mis le comble au scandale de son exode, était grosse de l'avenir. Admirable illusion et naïf personnalisme, qui ont donné de l'intérêt pour lui à tout ce qu'il a fait et qui l'ont soutenu au long de ses expériences les plus malheureuses ! Nous assistons à deux d'entre elles : sa tentative pour créer à Genève une Église catholique réformée modèle, et la reprise de ce même dessein à Paris. Quand il a accepté la charge de curé de l'Église de Genève, il a compté sans la politique dans un pays où elle se mêle à tout et, quand il s'aperçoit qu'on veut le réduire à n'être qu'un instrument dans la lutte des partis, il s'en va. Il aurait pu connaître à Paris un succès de meilleur aloi, mais il s'est créé un idéal trop élevé et il sent trop que ses fidèles ne se haussent pas jusqu'à cet idéal. Après des débuts pleins de promesses, en février 1879, il lutte d'abord avec ardeur, puis il se lasse, se décourage et finalement abandonne l'entreprise en avril 1893.

Il était évidemment très mal armé par la nature pour tenir l'emploi de réformateur religieux dans notre société contemporaine ; son cœur était excellent et ce pouvait être une force considérable ; mais sa naïveté, son incapacité à voir d'abord le réel et à borner ses espoirs au raisonnable constituaient des faiblesses sans remède. Ses échecs ont été logiques. Il ne suffit pas de penser généreusement et de bien parler pour agir avec discernement.

L'historien de l'Église romaine fera une ample moisson de faits et d'idées profitables en suivant le récit vivant, sobre et plein, riche de documents et d'aperçus suggestifs, que M. Houtin a conduit avec sa sûreté habituelle.

Ch. GUIGNEBERT.

— Victor BUCAILLE. *Denys Cochin* (Paris, Bloud et Gay, n° 138 des « Pages actuelles, 1914-1921 », in-12, 46 p.). — Dans cette attachante biographie, on retiendra surtout ce que dit l'auteur des opinions et de la politique religieuse de Denys Cochin, un des plus distingués parmi les catholiques libéraux.

— José GERMAIN et Stéphane FAYE. *Un fils de France : le général Laperrine, grand Saharien* (Paris, Plon, in-12, 276 p., 1 portrait et 2 gravures : prix : 7 fr.). — Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ont lu avec intérêt et émotion l'histoire de cet officier supérieur qui a tant fait pour ouvrir à l'influence française les routes, en partie redoutables et mystérieuses, du Sahara ; réunis en un volume, ces articles trouveront, il faut le souhaiter, un public encore plus étendu. Ils le méritent.

Ch. B.

— L'administration de l'« Annuaire Didot-Bottin » a décidé de publier un *Bottin des sciences, lettres et arts* pour Paris, les départements et les colonies françaises. Le premier volume vient de paraître (Paris, rue de l'Université, 19; prix : 14 fr.). Le nouvel Annuaire suit l'ordre géographique, traitant en une première partie de Paris, Seine et Seine-et-Oise, en une seconde des départements continentaux, en une troisième des colonies, protectorats, mandats et établissements français qui, à l'étranger, rentrent dans une des trois catégories fondamentales : sciences, lettres et arts. Ainsi, pour Paris, on trouvera les indications utiles sous les rubriques suivantes : Académies et Sociétés savantes, Administrations (ministères et sous-secrétariats); Associations, Bibliothèques, Conservatoires, Enseignement officiel et libre, Hôpitaux, Journaux et Revues (avec les adresses, mais non pas la périodicité ni le prix de l'abonnement), Laboratoires, Musées, Théâtres et concerts. Une lecture assez rapide de cet immense répertoire permet d'y constater des erreurs (ainsi dans l'orthographe des noms propres), des lacunes, des arrangements défectueux; mais l'ensemble témoigne d'un effort considérable et, s'il est persévérant, il est certain que chaque annuaire montrera un progrès sur le précédent. Cet Annuaire ou « Bottin de l'intelligence », s'il est permis de retenir ce vocable un peu emphatique, s'ajoute aux deux utiles répertoires que nous avons signalés en leur temps : les *Ressources du travail intellectuel en France*, par MM. Edme Tassy et Pierre Leris, et l'*Universitatum et eminentium scholarum index generalis* de M. R. de Montessus de Ballore.

Suède. — A. REBSOMEN. *Recherches historiques sur les relations commerciales entre la France et la Suède* (Bordeaux, Féret, 1921, in-12, 70 p.; prix : 4 fr. 50). — Dans son avant-propos, M. Rebsomen a reconnu lui-même le caractère « très rudimentaire » de son travail. Il y aurait, dans ces conditions, mauvaise grâce à insister sur les insuffisances d'une étude où la bonne volonté de l'auteur n'a eu d'égale que son inexpérience.

A. G.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1922, septembre-octobre. — Albert MATHIEZ. Les enseignements de la Révolution française (comparée notamment avec la Révolution russe et, par contraste, avec le régime « du silence et de l'abdication » imposé à la France par « la Chambre radicale et socialiste de 1914 »). — Henri SÉR. Les classes ouvrières et la question sociale à la veille de la Révolution. — Paul VIARD. Une enquête politique dans l'arrondissement de Dijon en 1816. — Albert MATHIEZ. Le motif religieux de la fuite à Varennes (il est faux de dire que Louis XVI soit devenu l'ennemi irréconciliable de la Révolution seulement à partir du jour où celle-ci inquiéta imprudemment sa conscience en votant la constitution civile du clergé. Depuis 1789, on peut suivre à la trace les tentatives faites par le roi pour demander aux souverains étrangers leur aide contre les révolutionnaires). — Id. Brissot électeur de La Fayette (en 1789). — Id. Le 10 août et les massacres de Septembre (le 11 août, Robespierre écrit aux administrateurs de la police parisienne pour leur dénoncer le bruit « que l'on forme le projet de se transporter dans les prisons de Paris pour y enlever tous les prisonniers et en faire une prompte justice », et il les prie de fournir une force suffisante « pour en empêcher l'exécution ». On y pensait donc bien avant que les Montagnards fussent les maîtres de la situation. L'idée des massacres germa naturellement dans l'esprit du peuple, exaspéré par le guet-apens organisé par les Suisses contre la garde nationale aux Tuileries dans la journée du 10 août). — M. DOMMANGET. Saint-Just acquéreur de biens nationaux dans le Noyonnais. — F. VERMALE. L'administration impériale et les acquéreurs de biens nationaux. = C.-rendus : Jean Jaurès. Histoire socialiste de la Révolution française, t. II. — A. Mathiez. Robespierre terroriste (recueil de sept études parues presque toutes dans les *Annales révolutionnaires*).

2. — **Bulletin de la Société d'histoire moderne.** 4^e série, n° 13. 1922, juin. — VAN TIEGHEM. L'homme primitif et ses vertus dans le préromantisme européen (des idées qu'on s'est faites sur le « bon vieux temps » et l'homme primitif ou l'« homme de la nature », depuis le XVIII^e siècle). — CONARD. Les tableaux synoptiques de Guillaume II ; suite et fin (montre comment l'ex-kaïser a sciemment ou inconsciem-

ment altéré la vérité et faussé les témoignages). — J. ANCEL. L'avance française en Serbie, octobre 1915 (l'auteur publie une lettre du général Jacquemot, alors chef d'état-major du général Sarrail). — LETACONNOUX. Bulletin d'histoire de Bretagne, 1906-1921.

3. — Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715). Année 1920 (paru fin 1922). — 53^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements à Strasbourg (procès-verbal des séances de la Section; à la séance de clôture, M. BÉMONT a lu une brève étude sur la part qui revient à l'Alsace et à Strasbourg dans l'établissement du protestantisme en Angleterre de 1547 à 1558). — Ulysse ROUCHON. Les poids du chapitre noble de Saint-Julien et de la comté de Brioude; prix fait de leur fabrication, 7 juin 1663. — Roger DOUCET. L'état général des finances de 1523 (texte et commentaire). — Edmond POUPÉ. Documents relatifs à des représentations scéniques en Provence du xv^e au xviii^e siècle. — A. DESTANDAU. État religieux de la ville d'Arles en 1563. — Chanoine A. SABARTHES. Les seigneurs de Palaja au xiii^e et au xiv^e siècle (avec un tableau généalogique des Villeneuve, seigneurs de Palaja, près de Carcassonne; en appendice, onze documents inédits). — Ferdinand LOT. Itinéraires du xiv^e siècle. 1^o De Valenciennes à Avignon; 2^o de Lyon à Orléans et à Paris (suivis d'un relevé de quelques curiosités qu'on rencontre sur ces routes). — Auguste VIDAL. Termes techniques de divers métiers (d'après les archives d'un notaire d'Albi; extraits d'actes du xvi^e et du xvii^e siècle). — C. BAGUENAUT DE PUCHESSE. Henri IV et Strasbourg (quelques documents de 1596-1599). — Robert LATOUCHE. La coutume originale de Saint-Antonin, Tarn-et-Garonne, 1140-1144 (texte en langue vulgaire). — L. LEX. Textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes d'origine bourguignonne (Allerey-sur-Saône, 1254; Marcilly-lès-Buxy, 1276; Fontaines-lès-Chalon, 1300). — Commandant R. QUENEDEY. Les anciennes mesures de longueur de Rouen (prises sur divers monuments de la ville; elles permettent de donner la valeur exacte du pied, de ses multiples et de ses sous-multiples au xv^e et au xvi^e siècle). — Docteur E. WICKERSHEIMER. Le règlement de la léproserie d'Obernai (d'après deux mss. du xvi^e siècle). — Philippe LAUER. Le diplôme du roi de France Charles III le Simple pour l'abbaye d'Andlau; Châtenois, le 3 février 912. — F. PASQUIER. Fondation par Gui de Lévis III, seigneur de Mirepoix, de bastides à Lignairolles en 1265 et à Ribouisse en 1271 (d'après des documents extraits du chartrier de M. le duc de Lévis-Mirepoix à Lérans, Ariège). — Georges GUIGUE. Date de la fondation de l'abbaye des Dames de Saint-Pierre de Lyon (ces religieuses, installées par saint Sacerdos entre 547 et 552, à Sainte-Eulalie, ont été transférées par saint Ennemond entre 652 et 657 ou 658 à Saint-Pierre, où elles sont restées jusqu'à la Révolution). — Paul DESTRAY. Études sur les vieilles associations nivernaises (trente-trois documents inédits

en appendice). — Émile DUVERNOY. La réforme chronologique dans le marquisat de Nomeny, 1582. — Georges HÉRELLE. Répertoire du théâtre basque. Catalogue sommaire de toutes les « Pastorales » connues jusqu'à ce jour.

4. — **Journal des savants.** 1922, juillet-août. — M. CROISSET. Le philosophe Posidonios (contemporain de Pompée et de Cicéron, géographe, historien, moraliste et chef d'école; d'après le volume de Karl Reinhardt). — J. TOUTAIN. L'Afrique chrétienne avant saint Augustin, II (d'après les travaux de Paul Monceaux : Le donatisme; saint Optat). — G. LE BRAS. Le privilège de clergie en France dans les derniers siècles du moyen âge, I (d'après le livre de R. Génestal : Acquisition et perte du *privilegium fori*). — René DUSSAUD. Les découvertes archéologiques récentes en Syrie (par MM. Chamonard, Virolleaud, Pézard, Brossé, Pierre Montet, Enlart). — L.-H. CONSTANS. Une amulette chrétienne sur papyrus (à la bibliothèque de l'Université de Christiana). — C.-rendus : How to observe in archæology. Suggestions for travellers in the near and middle East (guide bien compris). — Dom Fernand Cabrol et dom Henri Leclercq. Dictionnaire d'archéologie chrétienne, fasc. XLIX et L (articles bourrés de faits et de références). — Ch. Joret. Auguste Duvan, professeur à l'Institut du Belvédère à Weimar, 1771-1831 (bonne biographie). — Otto Jespersen. Language : its nature, development and origin (remarquable).

5. — **Polybiblion.** 1921, août-septembre. — Dr Jean FERRAND. Sciences occultes et médicales, biologie et hygiène (23 numéros). — Louis MAISONNEUVE. Philosophie (26 numéros). — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles Henry Bidou, A. Gauvain, Ch. Seignobos, La grande guerre, dans l'« Histoire de la France contemporaine » de Lavis (remarquable); C.-A. Court Repington. La première guerre mondiale, 1914-1918, t. I (jusqu'au milieu de 1917; nombre incalculable d'anecdotes et d'informations de tout genre); Von Hausen. Souvenirs de la campagne de la Marne en 1914, et von Kluck. La marche sur Paris en 1914 (deux importants documents); A. Gauvain. L'Europe au jour le jour, t. XI et XII, avril 1917-juillet 1918 (un des monuments les plus importants élevés à la mémoire de la guerre); von Tirpitz. Mémoires (veut surtout absoudre l'Allemagne de la responsabilité de la guerre). — Marc Bloch. Rois et serfs (jette sur la question une vive lumière). — P. Gachon. Histoire de Languedoc (tableau des différentes transformations subies par le pays). — Vitae paparum Avenionensium, de Baluze. Nouvelle édition par G. Mollat, t. III et IV (contiennent les documents réunis par Baluze et dont la plupart ont été collationnés à nouveau sur les originaux). — Pierre Renouvin. Les assemblées provinciales en 1787; Id. L'assemblée des notables de 1787 (deux bons travaux, a été peut-être trop sévère pour l'œuvre des assemblées provinciales). — Marquis de Noailles. Le comte Molé, 1781-1855, sa vie ses mémoires, t. I (jusqu'en 1815, fragments de mémoires retrouvés, encadrés en un récit

biographique). — *Yann M. Goblet*. L'Irlande dans la crise universelle, 1914-1920 (partial pour les Irlandais). — *Émile Haumant*. Le problème de l'unité russe (montre l'unité des Grands Russes et des Petits Russiens d'Ukraine). — *G. Moresthe*. Vilna et le problème de l'Est européen (écrit avec compétence). — Colonel *Rézanof*. La troisième Internationale communiste (réquisitoire très obscur). — *Jean Bourdeau*. Tolstoï, Lénine et la Révolution russe (recueil d'articles). — *Rouet de Journal*. Un collège de jésuites à Saint-Petersbourg, 1800-1816 (autorisé par Paul I^{er}, fermé par Alexandre I^{er}).

6. — La Révolution de 1848. 1922, juillet-août. — *G. Boussinesq*. Reims à la fin de la monarchie de Juillet et pendant la période révolutionnaire de 1848; suite (la révolution locale; journées des 25 et 26 février; l'incendie de l'usine Croutelle). — Capitaine *BREILLOUT*. La Révolution de 1848 en Corrèze; fin (du coup d'État du 2 décembre 1851 à la proclamation de l'Empire). — *R. LÉVY-GUÉNOT*. Autour de Félix Santallier (d'après des notes communiquées par M. Goyau sur la croisade pacifique à la veille de 1870).

7. — Revue archéologique. 1922, mai-juin. — Jérôme *CARCOPINO*. Le tombeau de Lambiridi et l'hermétisme africain (découverte en 1919 à Lambiridi, en Algérie, d'un tombeau contenant plusieurs sarcophages, le principal élevé à Cornelia Urbanilla par Tiberius Claudius Vitalis au déclin du III^e siècle; devant ce sarcophage, une mosaïque très curieuse qui paraît se rapporter à la doctrine de l'hermétisme; ce que nous savons de cet hermétisme; très intéressant article, de grande portée, à méditer). — Salomon *REINACH*. Un témoignage indirect et inaperçu sur le druidisme (Plutarque a eu comme source, dans la *Vie de Lycurgue*, Aristokratès; celui-ci affirme que Lycurgue a visité l'Ibérie; par Ibérie il faut entendre la Gaule; en Gaule, Lycurgue aurait consulté, suivant la légende, les druides. Or, qu'aurait-il emprunté à ces druides sinon la discipline militaire? Les druides donc, à côté des écoles où ils formaient des théologiens, « des novices », tenaient de véritables écoles militaires où ils recevaient les jeunes Gaulois). — *J. SIX*. L'ouvrage de Pénélope (représenté sur une bobine en terre cuite). — *Ed. POTTIER*. Léon Heuzey. Article nécrologique. = Nouvelles archéologiques. = C.-rendus : *L. Laurand*. Manuel des études grecques et latines (bon). — *Maria Mogensen*. Le mastaba égyptien de la Glyptothèque de Ny Carlsberg (composition négligée; observations de détail). — *Stanley Casson*. Ancient Greece (excellent, mais tableau trop « laicisé »). — *Maurice Croiset*. La civilisation hellénique (ouvrage parfait). — *Michael Rostovtzeff*. A large estate in Egypt in the third century B. C. (fait avec les papyrus de Philadelphie découverts dans le Fayoum; remarquable). — *L. D. Caskey*. Geometry of greek vases (théorie compliquée). — *Carl W. Blegen*. Korakou, a prehistoric settlement near Corinth (découvertes intéressantes). — *J. Bidez* et *F. Cumont*. Iuliani imperatoris epistulae, leges, poemata, fragmenta varia (édition défini-

tive). — *A. Thalamos*. La géographie d'Ératosthène; *Id.* Étude bibliographique de la géographie d'Ératosthène (travaux estimables). — *Antonio Minto*. Marsiliana d'Albegna (résultat des fouilles exécutées de 1893 à 1919 par le prince Tommaso Corsini; publication de luxe). — *M. Holleaux*. Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle av. J.-C. (rempli de nouveautés durables). — *C. Jullian*. De la Gaule à la France (à la fois érudit et éloquent). — *Augusta Hure*. Le Sénonais préhistorique (bon). — *Nils Aoberg*. La civilisation énéolithique dans la péninsule ibérique (beaucoup de monuments inédits). — *André Lyautey*. La hausse des prix et la lutte contre la cherté au XVI^e siècle (à recommander aux économistes et aux historiens).

8. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1922, 1^{er} septembre. — *G. Des Marez*. La première étape de la formation coopérative. L'Entraide (très intéressante brochure). — *P. Boissonnade*. Le travail dans l'Europe chrétienne au moyen âge (vaste enquête qu'on peut consulter avec fruit). — *R. Doucet*. Étude sur le gouvernement de François I^{er} dans ses rapports avec le Parlement de Paris, 1^{re} partie, 1513-1525 (ouvrage très étudié, trop systématique). — *Claude Cochin*. Henry Arnauld, évêque d'Angers, 1597-1692 (ajoute beaucoup à l'histoire des Arnauld et rectifie nombre de menues erreurs sur le jansénisme). — *G. Cirot*. La colección cervantina de la Sociedad hispánica de América (important). — *Civilization in the United States, an inquiry by thirty Americans* (beaucoup de remarques fines et pénétrantes). — *F. Duine*. La Mennais; sa vie, ses idées, ses ouvrages (ce livre est un véritable monument à la mémoire du « René du mysticisme »). — *G. Michaut*. Sainte-Beuve (bon portrait). = 15 septembre. *A. Houtin*. Le Père Hyacinthe réformateur catholique, t. II, 1869-1893 (très intéressant). — *Olivier Martin*. Histoire de la coutume de la prévôté et vicomté de Paris, t. I (ouvrage de grande valeur). — *Henri Girard*. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps (essentiel pour l'histoire du romantisme français). = 1^{er} octobre. *L. Laurand*. Manuel des études grecques et latines (rendra des « services immenses », dit A. Meillet, à tous ceux qui étudient la philologie classique). = 15 octobre. *L. Poinssot*. Les fouilles de Dougga en 1919 et le quartier du forum (bon). — *T. Frank*. Vergil (excellente biographie). — *J. J. Marquet de Vasselot*. Les émaux limousins de la fin du XV^e siècle et de la première partie du XVI^e. Étude sur Nardon Pénicaud et ses contemporains (important). — *John C. S. Bridge*. A history of France, I, 1483-1493 (remarquable). — *H. Sée*. Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles (résumé instructif). — *Louis de Launay*. Une famille de la bourgeoisie parisienne pendant la Révolution (n'a d'un livre d'histoire que l'apparence). — *G. Minvielle*. Histoire et condition juridique de la profession d'architecte (très instructif). — *Marc Peter*. Genève et la Révolution. Les comités provisoires, 1792-1794

(très consciencieux recueil de faits). — *F. Challaye*. La Chine et le Japon politiques (beaucoup de faits et d'idées). = 1^{er} novembre. — *W. A. Heidel*. Anaximander's book, the earliest known geographical treatise (bonne étude critique). — *Hubert Pernot*. La Grèce actuelle dans ses poètes (bon). — *A. Baumstark*. Geschichte der syrischen Literatur, mit Ausschluss der christlich palästinischen Texte (bon précis scientifique). — *G. Goyau*. Histoire religieuse (remarquable). — *A. Tilley*. Medieval France (bon). — *J.-M. Richard*. La vie privée dans une province de l'ouest : Laval aux XVII^e et XVIII^e siècles (livre docte et curieux dont les éléments ont été presque tous tirés de vieux minutiers notariaux). — Bibliographie lorraine, 1^{er} juillet 1913-31 décembre 1919 (excellent répertoire). — L'Académie royale de Belgique depuis sa fondation, 1772-1922 (tableau de son activité littéraire pendant ces cent cinquante ans). — *Jean Dubois* et *Charles Appuhn*. Catalogue méthodique du fonds allemand de la Bibliothèque de la guerre (catalogue méthodique qui compte déjà 5,700 articles). — *Abbé Urbain*. Ecrits et lettres politiques de Fénelon (recueil très instructif et bien présenté).

9. — Revue des études historiques. 1922, juillet-septembre. — *P. DESLANDRES*. Les débuts de l'Institut historique, 1834-1846 (c'est la société qui devint, en 1872, la société des Études historiques; histoire de ses débuts jusqu'au moment où le secrétaire perpétuel, Eugène Garay de Monglave, la quitta). — *L. MIROT*. Roger de Piles, critique d'art, 1635-1709 (premier article consacré à ses ancêtres depuis le XV^e siècle). — *Commandant HERLAUT*. La vérité sur la mort du comte de Soissons en 1673 (la mort du comte à Una, près de Wesel, fut une mort naturelle; il n'a point été empoisonné par sa femme, Olympe Mancini). — *C. LEROUX-CESBRON*. Un Allemand propriétaire en France pendant la Révolution (le comte de Redern qui acquit en 1798 la plaine des Sablons, de compte à demi avec Saint-Simon, le père du saint-simonisme). — *L. MIRAN*. La chouannerie dans le Bas-Maine (d'après le livre de l'abbé Gauguain). — *J. DEPOIN*. Napoléon journaliste (d'après l'ouvrage de M. Périvier). — *E. DUVERNOY*. Henri IV et l'Université de Pont-à-Mousson (a retrouvé l'arrêt du Parlement défendant aux sujets du roi d'envoyer leurs enfants à cette Université; il est du 27 janvier 1603). — *C.-rendus* : *Abou Yousouf Ya' Koub*. Le livre de l'impôt foncier (traduction par *M. E. Fagnan* d'un document qui fait connaître l'administration du califat au temps de Haroun al Raschid). — *F. Funck-Brentano*. Le moyen âge (tableau lumineux). — *Leo Moulton*. Un demi-roi. Le duc d'Épernon (très vivant). — *Georges Girard*. Racolage et milice, 1701-1705 (remarquable). — *Pierre Renouvin*. Les assemblées provinciales de 1787 (précis et intelligent). — *Lefebvre de Béhaine*. Le comte d'Artois sur la route de Paris (très fouillé). — *Comte de Rumigny*. Souvenirs, 1789-1860 (méritent d'être lus). — *René Valléry-Radot*. Le duc d'Aumale d'après sa correspondance avec Cuvillier-Fleury, 1801-1871 (très

intéressant). — *G. Weill*. Histoire de l'enseignement secondaire en France, 1802-1920 (précis et nourri de faits). — *H. Corda*. La guerre mondiale, 1914-1918 (bon résumé). — *De Rivoire*. Histoire de la guerre, 1914-1918 (résumé remarquable).

10. — Revue des questions historiques. 1922, n° 2, 1^{er} octobre. — *Marc DUBRUEL*. La question de la régale sous Louis XIV. Le premier heurt, 1673-1676, I (une déclaration royale venait d'étendre la régale à tous les évêchés; tous les évêques se mirent en règle avec cette déclaration, sauf Nicolas Pavillon, d'Alet, et François de Caullet, de Pamiers; raisons de la résistance de ces deux prélats). — *HYRVOIX DE LANDOSLE*. Le congrès de Bade en Suisse, 1714, I (d'après la correspondance du comte de Luc, ambassadeur près le corps helvétique, avec M. de Torcy; les plénipotentiaires, les réceptions, débauche qui règne dans la ville). — *Jean GUIRAUD*. Monseigneur Duchesne, sa vie et son œuvre, II. — *François ROUSSEAU*. Un officier oblat au XVIII^e siècle (Louis le Loureux, seigneur de Saint-Louis, sous l'influence de M. Rancé, se retira à la Trappe où il mourut en 1715; d'après ses Mémoires). — *P.-A. HEIBERG*. Souvenirs anecdotiques sur la campagne de 1809 (traduit du danois; Heiberg était attaché au bureau des traductions du ministère des Relations étrangères; il accompagna à Vienne, alors occupée, son ministre, M. de Champagny). — *Giuseppe GALLAVRESI*. La franc-maçonnerie et la formation de l'unité italienne (essaie de montrer que la maçonnerie n'a pas eu dans la formation de l'unité italienne l'influence qu'on lui attribue). — *C.-ren- dus* : *G. Constant*. La légation du cardinal Morone près l'Empereur et le concile de Trente, 1563 (œuvre de l'écrivain qui connaît le mieux chez nous l'histoire de ce concile). — *Dom Henri Leclercq*. Histoire de la régence pendant la minorité de Louis XV, 3 vol. (œuvre monumentale). — *Marquis d'Argenson*. Lettres de Marie Leczinska et du cercle de la reine (ces lettres se trouvent au château des Ormes en Poitou; elles sont adressées au comte d'Argenson, ministre de la Guerre; intérêt du recueil). — *R. Parisot*. Histoire de Lorraine, t. I et II (remarquable). — *G. Bloch*. L'Empire romain (on vante les qualités de concision, de clarté et de vigueur). — *L. Halphen*. Études critiques sur l'histoire de Charlemagne (quelques objections à un ouvrage excellent). — *J. Lucas-Dubreton*. Le roi Sauvage (il s'agit de Henri IV de Castille, 1454-1474; touffu, confus, mais brillant). — *A. Mathiez*. La Révolution française, t. I. La chute de la royauté (clair, vivant et neuf). — *Félix Pasquier*. Cartulaire de Mirepoix (publie un cartulaire qui se trouve au château de Lérans, Ariège, et allant de 1207 au début du XVI^e siècle, avec une introduction historique; intérêt de cette publication; quelques identifications défectueuses). — *E.-G. LEDOS*. Chronique générale. — *Maurice BESNIER*. Chronique d'histoire ancienne grecque et romaine : l'année 1921, à suivre.

11. — Revue d'histoire de l'Église de France. 1922, juillet-

septembre. — A. DEGERT. Pour refaire la « Gallia christiana » (après avoir indiqué les défauts les plus notables de l'ancienne « Gallia » et les tentatives faites au XIX^e siècle pour la mettre au courant de la science, l'auteur montre que le seul parti à prendre est de la refondre entièrement. Il propose un plan nouveau et suggère la pensée que l'œuvre devrait être patronnée et, si possible, subventionnée par les évêques. Quels que soient les ouvriers qu'on y emploierait, clercs, laïques ou religieux, ils ne devraient avoir d'autre préoccupation que d'appliquer dans toute leur rigueur les méthodes de la critique historique). — Léon MAITRE. Les saints guérisseurs et les pèlerinages en Armorique. = C.-rendus : *Th. Mainage*. Les religions de la préhistoire : l'âge paléolithique (il se peut qu'à cette époque il y ait eu déjà des rites funéraires, donc que le sentiment religieux fût déjà né. Faut-il en conclure que ce sentiment remonte aux origines mêmes de notre espèce et prouve l'existence d'une révélation primitive?). — Abbé E. MANGENOT. Sion, son pèlerinage, son sanctuaire (il s'agit du sanctuaire national des Lorrains; l'auteur a consacré à son histoire plus de 700 pages). — Mortier. Histoire abrégée de l'ordre de saint Dominique en France (estimable résumé où les erreurs ne manquent pas). — Abbé Y.-B. ÉRIAU. La vénérable Madeleine de Saint-Joseph, première prieure française du Carmel de l'Incarnation, 1578-1637 (petit livre rempli de faits et d'idées). — G. BONNENFANT. Les séminaires normands du XVI^e au XVIII^e siècle (étude magistrale sur les efforts tentés en Normandie pour appliquer le décret du concile de Trente relatif à la création des séminaires). — G. DARTIGUE. Le traité des études de l'abbé Claude Fleury, 1686; examen historique et critique (bon). — E. MANGENOT. Dictionnaire de théologie catholique, tomes VI et VII. — Chanoine A. LECLER. Histoire de l'église et de la paroisse de Saint-Michel-des-Lions à Limoges (livre bourré de faits et intéressant). — G. de LEUSSE. Le prieuré de Saint-Romain-des-Îles (bonne monographie d'une ancienne paroisse du diocèse de Mâcon). — R. de CHAUVIGNY. La résistance au Concordat de 1801 (histoire consciencieuse de la « Petite Église » dans le département de Loir-et-Cher). — Chanoine SIFFLET. Les évêques concordataires du Mans. Tome IV : Mgr Bouvier; I, 1834-1844 (bon). — G. GOYAU. La pensée religieuse de Joseph de Maistre (important et en partie neuf). — Pierre GHALEB. Le protectorat religieux de la France en Orient (instructif).

12. — *Revue historique de droit français et étranger*. 1922, janvier-juin (avec le présent numéro s'ouvre une nouvelle série, la quatrième de cette publication qui compte soixante-sept années d'existence; le titre primitif qui, à un certain moment, avait été modifié : *Nouvelle Revue historique...* a été rétabli). — P.-F. GIRARD. Les préliminaires de la renaissance du droit romain (le XV^e siècle a préparé le travail des générations futures en mettant pour le Digeste la Florentine à la place de la Vulgate; en retrouvant la paraphrase

grecque des Institutes, le surtexte des Nouvelles et les compilations de droit romain des Visigoths; en découvrant des textes aussi précieux que la *Notitia dignitatum*, que les restes des *agrimensores* et que le recueil des abréviations juridiques de Valérius Probus). — J. DE LA MONNERAYE. Le régime féodal et les classes rurales dans le Maine au XVIII^e siècle; fin (lourdeur des redevances seigneuriales; aggravation du régime féodal à la fin de l'Ancien régime; avilissement de l'autorité seigneuriale; conclusion : « La disparition du régime féodal en 1789 améliorera certainement, et dans une large mesure, la situation économique des paysans manœuvres, mais ne la modifiera pas essentiellement. La Révolution ne fera, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, qu'achever le travail d'un long passé »). — M. HOLUB. Le rôle de l'âge dans le droit hongrois du moyen âge (les degrés d'âge et leur influence sur la capacité en matière civile, sur la capacité dans la procédure; le rôle de l'âge dans le droit matrimonial; les lettres d'âge. Ce chapitre est un extrait de l'histoire du droit civil hongrois au moyen âge à paraître). — M. GARAUD. L'in jure cessio hereditatis (cette cession de l'hérédité devant un magistrat — *in jure* — permet, dans certains cas et sous certaines conditions, à un tiers de prendre la place de l'héritier dans la succession). — E. JORDAN. Dante et la théorie romaine de l'Empire; suite (montre comment la théorie pontificale de l'Empire a influé sur l'histoire comme une idée-force, tandis que la théorie romaine — l'Empire donné par le peuple de Rome — n'a eu que l'importance qu'il a plu parfois à certains empereurs de lui donner). — U. ROUCHON. Les chartes de franchise de Saint-Didier-la-Séauve (dans le Velay; publie deux de ces actes, du 23 janvier 1326 et du 4 décembre 1470, d'après le terrier de la baronnie de Saint-Didier, aux archives de la Haute-Loire). — Paul FOURNIER. Leçon d'ouverture de la chaire d'histoire du droit canonique à la Faculté de droit de l'Université de Paris (15 novembre 1921 : histoire de l'enseignement du droit canon à Paris). — L. GERMAIN DE MAIDY. Sur la prétendue charte d'affranchissement d'Ormes en 1189 (ce n'est pas un acte d'affranchissement, mais un acte reconnaissant à ce bourg les coutumes qu'il avait au temps de Raoul Lenrède et Baude le Sénéchal). — C.-rendus : Marc Bloch. Rois et serfs (les conclusions générales de M. Bloch sont adoptées par M. E. Perrot; mais celui-ci croit que Philippe le Long a rendu une ordonnance générale d'affranchissement à laquelle se réfèrent les commissions données à Saince de Chaumont et Nicolas de Bray pour le bailliage de Senlis, à Philippe le Convers et Michel Mauconduit pour le bailliage de Vermandois). — G. Girard. Le service militaire en France à la fin du règne de Louis XV. Racolage et milice (ouvrage fait avec intelligence et approfondi; mais un peu long, puis a souvent posé comme règle ce qui était anormal). — Bruno Krusch. Ursprung und Text von Marculfs Formelsammlung (on combat les conclusions de l'auteur; le recueil ne provient pas de Meaux en 721, mais de

Paris en 650). — *Id.* *Chronologia regum Francorum stirpis merovingicae* (livre de chevet pour qui abordera l'histoire de la période mérovingienne). — *G. Mollat*. La collation des bénéfices ecclésiastiques sous les papes d'Avignon (remarquable). — *E. Maugis*. Documents inédits concernant la ville et le siège du bailliage d'Amiens, t. III, 1397-1461 (pièces intéressantes). — *A. Girault*. Histoire des colonies avant 1815 (ce que le juriste peut tirer de ces quatre volumes). — *Pierre Renouvin*. Les assemblées provinciales de 1787 (abonde en renseignements curieux). — *J. Duquesne*. Louis Debray (article nécrologique). — Société d'histoire du droit. Comptendu des séances. = Ernest PERROT. Bulletin bibliographique d'histoire économique et juridique. Bibliographie courante 1922, du 1^{er} janvier au 15 mai.

13. — Revue historique de la Révolution française. 10^e année, n^o 2, mars 1919-juin 1922. — O. KARMIN. La Révolution française vue de Lisbonne, 1792-1796 (d'après le journal de l'Intendencia general da policia, qui contient les minutes des rapports envoyés par l'intendance générale de la police du royaume aux différents ministres; ce journal est celui que tint Diego Ignacio de Pina Manique, intendant de la police depuis 1780). — Henry POULET. L'esprit public à Thann pendant la Révolution. La Société des amis de la Constitution, 1791-1795; suite. — Camille PITOLET. Quelques notes sur Kléber. — Lettre d'un aristocrate bernois sur l'acte de médiation et sur un projet d'émigration patricienne au Canada, par Christoph-Friedrich von Freudenreich, de Berne, le 25 février 1803. — G. VAUTHIER. Le tribunal de première instance de la Seine en 1810 (analyse d'un pamphlet dirigé contre le président Thomas Berthereau, les juges et le parquet de ce tribunal).

14. — Le Correspondant. 1922, 10 septembre. — Henry COCHIN. La clôture d'un grand jubilé (il s'agit de Dante. L'auteur parle avec admiration du livre d'Alexandre Masseron, déjà annoncé ici même; voir t. CXLI, p. 258; puis de la magnifique édition de la Divine Comédie qui vient de paraître, avec une traduction rythmique d'André Pératé et les fameux dessins de Botticelli, gravés sur bois par Jacques Beltrand). — ***. Une société secrète au États-Unis : le Ku Klux Klan. — Paul Victor DUCHEMIN. Mademoiselle de Sombreuil à l'Abbaye (d'après un assez grand nombre de témoignages contemporains et celui de l'héroïne elle-même). — Marius ANDRÉ. A travers la presse étrangère. Revues espagnoles et hispano-américaines (extraits concernant le problème du Maroc et celui du Sud-Pacifique). = 25 septembre. Hilaire DE LACOMBE. Conversations avec M. Thiers, publiées avec un avant-propos et des notes par Bernard DE LACOMBE (ces conversations appartiennent aux années 1860-1864 et 1866; elles méritent d'être lues). — E. BEAUPIN. Les catholiques yougoslaves et leurs présentes difficultés. — André BELLESSORT.

L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle (d'après le récent ouvrage de L. Reynaud). — Paul Victor DUCHEMIN. Made-moiselle de Sombreuil à l'Abbaye. II (comparution du père et de la fille devant le tribunal que préside Maillard; la fille fait au père un rempart de son corps; elle consent à boire le verre de sang. Après vingt-cinq heures de cette garde héroïque, la fille obtient la mise en liberté de son père. Maurille de Sombreuil, qui épousa en 1796 son cousin, le comte Charles de Villelume, mourut à Avignon le 15 mai 1823). — François LECHANNEL. A travers la presse étrangère. *Revue de Grande-Bretagne*. = 10 octobre. Hilaire DE LACOMBE. *Conversations avec M. Thiers*, II (les dernières années de l'Empire, 1869-1870. C'est la belle époque de la vie publique de Thiers, celle où il combattit avec une clairvoyance avertie autant que tenace la néfaste politique de Napoléon III à l'égard de la Prusse et de l'Italie. L'événement, qui lui donna tort en ce qui concerne le pouvoir temporel, n'a que trop confirmé ses alarmes en ce qui concerne l'Allemagne. A noter ce qu'il dit des traités de 1815 et de la Révolution de 1830; un joli mot sur Louis-Philippe et son attitude pendant la Restauration : « il n'a pas conspiré, il a aspiré »). — Pierre KHORAT. Un épisode colonial de la Grande Guerre : la défense d'Agadès (Agadès, capitale de l'Air, dans le territoire du Niger, subitement assailli en décembre 1916; le poste tint pendant quatre-vingt-deux jours jusqu'à l'arrivée de renforts envoyés de Zinder en mars 1917; les assaillants étaient des Touaregs armés à l'europpéenne). — Comte DE LUPPÉ. François Buloz et le marquis de La Grange (publie une lettre de Buloz, 16 mai 1832, demandant au marquis, partant pour l'Allemagne, de l'aider à négocier des échanges avec les libraires allemands; il souhaitait qu'il ne parût rien d'important en Allemagne ou ailleurs qui ne fût signalé en France. Les relations entre les deux hommes en restèrent d'ailleurs là, Buloz ayant manqué de tact envers M. de La Grange, recommandé cependant par Alfred de Vigny). — Henri BACHELIN et René DUMESNIL. La France de Balzac; les voyages. — H. D'ALMÉRAS. Les dernières années de Canova (à propos du centenaire de sa mort). — François LECHANNEL. A travers la presse étrangère. *Revue des États-Unis*. = 25 octobre. Hilaire DE LACOMBE. *Conversations avec M. Thiers*, III (pendant la guerre de 1870-1871. Thiers raconte les négociations qu'il fut chargé d'engager avec l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et l'Italie après Sedan; puis les pourparlers qu'il eut avec Bismarck en vue d'un armistice pour permettre d'élire une assemblée capable de faire la paix; il échoua partout, comme on le sait). — DE LANZAC DE LABORIE. Le testament politique d'Ernest Lavisse (d'après le tome IX de l'Histoire de France contemporaine). — Léonce CELIER. Une expédition apostolique dans la jungle de l'Inde centrale : Hélène Touvé, dite sœur André-de-Marie-Immaculée, catéchiste-missionnaire (publie une série de lettres que la missionnaire écrivit à ses parents

dans le courant de 1909. Elle est morte le 26 juin 1915). — Max TURMAN. Les idées et les faits sociaux. — Hubert MORAND. La bourgeoisie bourguignonne et la terre au XVIII^e siècle (d'après la thèse récente de Gaston Roupnel). — Hugues DUTEMPS. A travers la presse étrangère. *Revue d'Italie*. = 10 novembre. Maurice DESLANDRES. Le problème des droits politiques des femmes. — Comte Jean DE PANGE. La troisième assemblée de la Société des Nations. — Maurice LEGENDRE. Sainte Tère à l'Université de Salamanque. Déclarations de Mgr de Diego Alcolea (récit des fêtes qui furent données à Salamanque le 6 octobre 1922, et où sainte Tère reçut solennellement le titre de docteur « honoris causa ». L'auteur rapporte les déclarations que lui fit à ce sujet l'évêque de Salamanque). — Eugène TAVERNIER. Le cardinal Mercier et Lord Halifax (à propos d'une brochure récente où le vicomte Halifax rapporte ses entretiens avec le cardinal Mercier sur la question de la « réunion » de l'Église anglicane avec l'Église romaine. Ces entretiens, qui rappellent les négociations avortées de 1894, auront-ils un meilleur sort?). — La confusion électorale en Angleterre. — Robert ANDÉOL. A travers la presse étrangère. *Revue d'Allemagne*.

15. — La Grande Revue. 1922, juillet. — PACIFICUS. L'œuvre de la Société des Nations (V : son œuvre économique et financière. VI, en août : son œuvre humanitaire et son avenir). — Geneviève BIANQUIS. Un Allemand comme il y en a peu : W. Fœrster (très instructif). = Septembre. Félix BERTAUT. L'absorption de l'État politique par la féodalité économique en Allemagne. I. Hugo Stinnes. — P. DESCAMPS. La vérité sociologique des « Mille et une nuits » ; suite et fin en octobre (montre ce que les auteurs de ces légendes peuvent nous apprendre sur le milieu social où ils se placent). — Gabriel ROUCHÈS. Canova et la France. = Octobre. Maurice VALLIS. Un impérialiste italien : Enrico Corradini (expose les idées de cet écrivain, célèbre à la fois comme romancier et comme journaliste, sur trois questions importantes : le fascisme, les rapports franco-italiens et la conférence de Gènes. Quant au fascisme, l'auteur considère ce mouvement comme « le triomphe de l'italianité sur l'idéologie russe »). = C.-rendu : *Louis Madelin*. La France du Directoire (« tentative assez audacieuse de défiguration de l'histoire », dit J. Ernest-Charles).

16. — Mercure de France. 1922, 15 septembre. — Georges GUY-GRAND. La « crise de la démocratie ». — Général CARTIER. Le mystère Bacon-Shakespeare; un document nouveau; suite et fin (ce document, chiffré par un procédé imaginé par François Bacon pendant qu'il était en France, 1576-1579, a été décrit pour la première fois dans son *Advancement of learning*, 1605. Il y a de sérieuses présomptions pour que Bacon en ait été le rédacteur et le chiffreur; comme il risquait sa vie si ses révélations avaient pu être lues de son vivant, il eut recours à ce procédé de dissimulation. C'est donc une sorte d'au-

tobiographie qui pose d'ailleurs les problèmes les plus inattendus et les plus déconcertants. Reste à savoir si elle mérite créance). — Thérèse LAVAUDEN. Lord Northcliffe; l'homme et l'œuvre. — Camille PITOLLET. Le romantisme français et l'Espagne. = 1^{er} octobre. Boris DE SCHLOEZER. Un penseur russe : Léon Chestov. = C.-rendus : Von Tirpitz. Mémoires (fort instructifs, en particulier en ce qui concerne la rivalité de Tirpitz et de Bethmann-Holweg). — Émile Lesueur. Le martyr de Bruckenkopf (ce martyr est le père même de l'auteur, le commandant Ernest Lesueur, pris à Maubeuge et mort en captivité des suites des mauvais traitements subis dans la forteresse de Bruckenkopf). — G. Gaudry. Les trous d'obus de Verdun (intéressant témoignage d'un ancien combattant). = 15 octobre. Bertrand BAREILLES. L'Église anglicane et l'Église grecque (l'amitié anglaise a été, depuis 1914, le pivot de la politique de Vénizélos, même après qu'il eut été renversé; d'où l'idée de créer un lien solide entre la nation grecque et la race anglo-saxonne; « l'idée du rattachement des deux Églises vient de là »). — Louis DUMUR. Les défaitistes. I (c'est un roman où l'auteur assure qu'il a utilisé un mémoire que lui a remis, après l'armistice, un agent d'un pays neutre au service de l'Allemagne). = 1^{er} novembre. Gustave HIRSCHFELD. A propos des Mémoires de Guillaume II. Les responsabilités de la guerre d'après les archives des empires centraux (si les documents publiés en Allemagne et en Autriche ne disent pas absolument tout ce qui s'est passé à Berlin et à Vienne en juillet 1922, ils constituent un ensemble de présomptions très fortes contre les empires centraux). — S. POSNER. L'école unique en Russie soviétique. = C.-rendus : Jean Virey. L'abbaye de Cluny (précieuse monographie). — Élie Faure. L'art médiéval (illustration remarquable). — Feldmarschall Conrad. Aus meiner Dienstzeit. II (ce tome II des Mémoires de Conrad de Hœtzendorf se rapporte aux années 1910-1912. Très intéressant sur la politique autrichienne à l'égard de l'Italie en 1911, lors de l'expédition tripolitaine. En général, ce qui frappe dans ces Mémoires, c'est d'y constater que Hœtzendorf, convaincu qu'il a toujours eu raison, ne dissimule rien).

17. — La Revue de France. 1922, 15 septembre. — Commandant DE MIERRY. La bataille de la Marne (simple exposé des faits). — J. KESSEL. Deux grands aventuriers russes : l'ataman Semenof et Baska Makhno. — E. RODOCANACHI. Les courtisanes italiennes à l'époque de la Renaissance. — F. VANDÉREM. Les lettres et la vie : nos manuels d'histoire littéraire (véhémement critique d'Émile Faguet, de G. Lanson, de René Doumic; dénonce les lacunes qui déparent leurs manuels). = 1^{er} octobre. Ch.-Victor LANGLOIS. Ernest Lavisse (très beau portrait). — Louis SCHNEIDER. Offenbach, 1819-1880; fin le 15 octobre. — Jules BERTAUT. La marquise de Condorcet (à propos du centenaire de sa mort, qui tombait en septembre 1922. Elle synthétise « la fidélité conjugale, l'amour maternel, le dévouement à l'amitié et

le féminisme à son aurore ». = 15 octobre. R. RECOULY. Les relations franco-britanniques et l'Orient (fautes commises par le gouvernement britannique; la France, qui a vu juste dans les dernières complications, doit agir loyalement en médiatrice entre l'Angleterre déçue et la Turquie ressuscitée). — Jules CLARETIE. La mort de Zola. — Pierre MORANE. Le sionisme et le mandat palestinien. = 1^{er} novembre. Henri BREMOND. La vie mystique de Desmarests de Saint-Sorlin. I. — Firmin RÔZ. Les relations universitaires avec l'étranger. — Commandant X. Les journées critiques d'Ypres, 30, 31 octobre, 1^{er} et 2 novembre 1914. — Raymond RECOULY. La Révolution française et la Révolution russe (différences profondes entre ces deux révolutions : l'œuvre de la Révolution française a été éminemment constructive; elle a développé et consacré définitivement le droit de propriété. Les bolchevistes se sont bornés à détruire. Même en ce qui concerne les massacres, le contraste entre les deux révolutions est profond. Lloyd George n'y a rien compris). — Alfred GUIGNARD. La propagande allemande contre nos troupes indigènes (on n'a pas assez fait chez nous pour combattre l'odieuse et mensongère campagne menée par l'Allemagne contre ce qu'elle appelle cyniquement la « Honte noire »). — L. HALPHEN. Les origines du pouvoir temporel de la papauté (sous Pépin le Bref et Charlemagne, au temps où fut fabriquée la prétendue donation de Constantin). — J. BÉDIER. Le roman de Lancelot du Lac (montre la destinée de ce roman célèbre, tombé en oubli en France dès le XVII^e siècle, rajeuni en Angleterre par Malory, et que M. Jacques Boulenger commence de remettre en lumière et en honneur).

18. — **La Revue de Paris.** 1922, 1^{er} juin. — Princesse PALEY. Mes souvenirs de Russie, 1916-1919. I (la princesse avait en secondes noces épousé un cousin du tsar, le prince Paul Romanoff. Le récit de ses tribulations, puis de ses malheurs depuis la Révolution et la chute du tsarisme, est fait avec un grand accent de sincérité, mais aussi à un point de vue étroit avec beaucoup de préjugés. Très intéressant). — Comte DE SAN MARTINO. La politique du Vatican et le nouveau pape (détails sur le dernier conclave; impression profonde produite par la bénédiction donnée par le nouvel élu « urbi et orbi ». Retour sur la politique des précédents pontifes, notamment la funeste abstention en matière électorale ordonnée par Léon XIII; le parti catholique, constitué vigoureusement sous Benoît XV, arrêta net les progrès constants des socialistes; mais il importe que le Vatican sache modérer et conduire le parti populaire et d'autre part qu'il ait le courage de s'accorder avec l'Italie officielle). — IGNOTUS. Études et portraits : M. Lloyd George. — Émile MAGNE. Tallemant des Réaux en ménage. I (amusant et pittoresque). = 15 juin. Prosper MÉNEMÉE. Lettres à la princesse Mathilde, 1860-1870 (elles touchent rarement et comme de biais à la vie publique). — Princesse PALEY. Mes souvenirs de Russie. II (détails circonstanciés sur l'abdication du tsar et sur l'arrestation de la famille impériale, 1^{er} août

1917). — Dr CABANÈS. La puissance de suggestion chez Napoléon. — Émile BOREL. L'enseignement des sciences dans les lycées. — Émile MAGNE. Tallemant des Réaux en ménage; fin. — A. ALBERT-PETIT. Comment meurt une civilisation (à propos de la Civilisation antique par G. Ferrero). = 1^{er} juillet. Princesse PALEY. Mes souvenirs de Russie. III (rivalité de Korniloff et de Kerensky. Premières perquisitions chez la princesse et arrestation du « citoyen Paul Romanoff », 13 novembre. Pillage des caves où sont volées ou brisées 5,000 bouteilles des meilleurs vins français). — IGNOTUS. Études et portraits : le président Harding. — Charles DIEHL. Trois semaines au Maroc. — Marie-Louise PAILLERON. Les Blaze de Bury et l'Autriche (Blaze de Bury, le critique musical que le duc Weimar créa baron pour le remercier de sa traduction de *Faust*, épousa en 1844 Miss Rose Stuart, femme intelligente et passionnée pour la politique et la diplomatie, rédactrice très appréciée, sous le pseudonyme d'Arthur Dudley, du *Daily Mail*; elle tira un bon parti des relations étendues qu'avait son mari en Allemagne et en Autriche; elle utilisa notamment les notes, lettres et confidences du comte d'Enzenberg sur les cours de Berlin et de Vienne. Ce qu'on publie ici sur les événements de 1859-1861 présente un vif intérêt. Les Blaze étaient hostiles à la politique impériale et partisans de l'Autriche contre l'Italie). — François DE TRESSAN. J. M. Khai-Dinh, empereur d'Annam. — A. CHAUMEIX. L'Europe et l'anniversaire du Traité. = Pour les numéros des 15 juillet et 1^{er} septembre, voir notre précédente livraison, p. 292. = 15 septembre. Princesse PALEY. Mes souvenirs de Russie; suite et fin (septembre et octobre 1918; longue et sanglante suite d'assassinats, dont celui du grand-duc Paul, mari de la princesse, fusillé sans jugement le 30 janvier 1919 avec ses cousins, les ex-grands-ducs Dimitri Constantinovitch, Nicolas et Georges Michailovitch. Évasion de la princesse, qui réussit à passer en Finlande, où elle retrouva ses filles. C'est là qu'elle apprit la mort de son fils Wladimir, assassiné le 18 juillet précédent). — Général DE CUGNAC. Le problème de la Marne, 6-12 septembre 1914 (« la victoire de la Marne est due à la mauvaise stratégie allemande; elle aurait pu être décisive si la stratégie française avait été meilleure ». Les fautes des Allemands sont constatées par le témoignage des chefs allemands eux-mêmes : Kluck, Bulow, Hausen, qui, en s'efforçant de justifier leur conduite personnelle, rejettent la responsabilité sur leurs collègues et laissent entrevoir la faiblesse du commandement suprême). — C. FERRAND. Les Mémoires de Jellicoe (ces Mémoires montrent que l'Angleterre n'était pas prête pour la guerre maritime, que l'Amirauté n'avait pas prévu les conditions nouvelles imposées par les torpilles et les sous-marins; l'Allemagne, de son côté, ne montra pas assez d'audace dans l'emploi des engins nouveaux, où elle était certainement en avance sur l'Angleterre). — André CHAUMEIX. L'évolution du traité de paix. = 1^{er} octobre. Jules MICHELET. Lettres inédites (ces lettres proviennent des

deux petites-filles de Michelet, filles d'Albert Dumesnil, et des filles d'Eugène Noël, intime ami du grand historien. Publiées par Paul Sirven, 1841-1864). — Roger LABONNE. Les origines du nationalisme turc. — Émile MALE. Les premières représentations des saints dans l'art du moyen âge (ces saints sont des saints français, dont l'histoire ou la légende intéresse autant l'histoire que l'art même). — André CHAUMEIX. Les Puissances et l'Orient (vive critique de la politique étrangère de M. Lloyd George qui, au lieu de maintenir l'union entre les Alliés et tirer les conséquences communes de la victoire, n'a voulu considérer que les intérêts de l'Angleterre; mais « nous n'aurons pas l'étroitesse, en négociant au sujet de l'Orient, de nous souvenir que le gouvernement britannique nous a souvent déçus quand il s'agissait de négocier au sujet de l'Allemagne »). = 15 octobre. Princesse DE METTERNICH. Souvenirs. I (sur les divertissements et les fêtes donnés ou dirigés par l'impératrice à Biarritz, à Versailles, etc.). — Amiral DEGOUY. La question des détroits, des deux points de vue militaire et naval. — Maxime GORKI. En gagnant ma vie (Gorki raconte comment il fut mis par son père, à douze ans, en état de gagner sa vie); suite le 1^{er} novembre. — J. DESSAINT. Aux régions dévastées (l'effort accompli en quatre ans : « Il y a reconstitution partielle; ne parlons pas encore de renaissance »). — Marcelle TIREL. Mémoires sur Rodin. — J. FABRÈGUES. La Chine actuelle. — Henry BIDOU. Les Mémoires de Guillaume II. = 1^{er} novembre. Princesse DE METTERNICH. Souvenirs; suite et fin (amusante conversation avec Dumas père; les lundis de l'impératrice « où l'on dansait et s'amusait beaucoup »; le grand bal donné à l'ambassade d'Autriche en mai 1867 à l'occasion de l'exposition universelle; notes sur le roi Louis I^{er} de Bavière et sur les énormités qu'il se plaisait à débiter sur les uns et les autres, sans excepter sa propre famille ni lui-même). — IGNOTUS. Études et portraits : M. Louis Barthou. — Henry PRUNIÈRES. Véridiques aventures de Charles Dassoucy (d'après ses « Aventures burlesques » contées par lui-même et ses lettres retrouvées dans les archives de Turin en 1913).

19. — Revue des Deux Mondes. 1922, 15 septembre. — Comte PRIMOLI. L'impératrice Eugénie et le tsar Alexandre. Souvenirs (voyage du tsar à Paris, lors de l'exposition universelle de 1867; inquiétude que donnèrent aux souverains français les menaces des terroristes russes contre la vie du tsar. Échange de lettres entre le tsar et l'impératrice en septembre 1870; le tsar se contente de répondre qu'il prend aux malheurs de la France « un intérêt sincère »; entrevue en 1873 de l'ex-impératrice et du tsar en Angleterre lors du mariage du duc d'Édimbourg avec une grande-duchesse; le tsar, faisant allusion à son attitude de 1873, avoue à l'impératrice : « Ah, Madame, si c'était à refaire!... » — « Trop tard, sire », répondit la souveraine, non sans amertume contre la destinée, qui avait si cruellement traité sa dynas-

tie et la France). — Firmin ROZ. La crise de la paix aux États-Unis. — Georges GOYAU. Ames de Port-Royal (à propos du grand ouvrage de H. Bremond sur l'Humanisme dévot et la renaissance mystique en France au XVIII^e siècle. Le jansénisme n'a été qu'une des manifestations de cette renaissance). — Boris SOUVORINE. A la recherche de la patrie avec l'armée volontaire, 1917-1918 (raconte la création de l'armée volontaire, menée contre les bolchevistes par Alexeïeff et Korniloff, la légendaire campagne du Kouban et les événements qui se sont succédé de novembre 1917 à novembre 1918. Notes d'un témoin qui partagea les épreuves de cette tentative malheureuse). — C. BELLAIGUE. Un évêque musicien (Mgr Gay, évêque d'Anthédon, l'auxiliaire du cardinal Pie). — Noëlle ROGER. Sur les chemins de l'Albanie; suite et fin. — Louis GILLET. La vraie histoire de Goethe et Bettina (d'après leur correspondance, publiée en 1922 par Reinhold Steig). = 1^{er} octobre. Maurice BARRÈS. Mon grand-père (biographie de Jean-Baptiste-Auguste Barrès, né en Auvergne, à Blesle, en 1784, mort à Charmes, en Lorraine; il fut soldat de la Grande Armée et resta au service jusqu'à l'époque de sa mise à la retraite en 1835. C'est alors qu'il rédigea ses « Souvenirs » ou mieux le « Tableau succinct » de ses « journées de marche et de séjour dans les villes et villages, où il passa en Allemagne, en Pologne, en Prusse, en Italie, en Espagne et en Portugal ». Suit le texte de ces Souvenirs. 1^{er} article, qui va d'Austerlitz à Friedland). — Duc DE LA FORCE. Les prisons du Bossu de la Fronde : Armand de Bourbon, prince de Conti (épisodes du temps de la Fronde). — René LA BRUYÈRE. Un programme de rénovation navale. — Henri LORIN. L'historien du Canada (la vie et les œuvres de François-Xavier Garneau). — Pierre TROYON. Images de la France meurtrie (à propos du grand ouvrage que dirige M. André Michel sous le titre : Les trésors d'art de la France meurtrie. Il comprendra dix volumes. Ont déjà paru : « L'Île-de-France », par Marcel Aubert, et « De la Brie au Laonnois », par Étienne Moreau-Nélaton). = 15 octobre. E.-M. DE VOGÜÉ. Lettres à Hippolyte Taine et à sa famille, publiées par R. DE VOGÜÉ (1884-1909). — Abel BONNARD. Dans la Chine d'aujourd'hui, juin-décembre 1920. I. Pékin. — J.-B. BARRÈS. Souvenirs de la Grande Armée. II (rentrée des troupes après Tilsitt; promu sous-lieutenant le 31 décembre 1807, lieutenant le 16 septembre 1809, Barrès est envoyé en Espagne en 1810; il fait sous Masséna la campagne de Portugal, puis rentre en France l'année suivante. Capitaine en 1812, il fait, en 1813, la campagne d'Allemagne jusqu'à la capitulation de Mayence. La première Restauration et les Cent jours; en garnison à Brest, Barrès se résigne, bien à contre-cœur, à faire « soumission entière » aux Bourbons et entraîne ses camarades aussi désolés que lui). — André MICHEL. Canova et le retour à l'antique. — Boris SOUVORINE. A la recherche de la patrie avec l'armée volontaire, 1917-1918. II (siège d'Ekaterinodar et mort de Korniloff, le 31 mars 1918; intéressants souvenirs sur ce général, sur ses idées et son pro-

gramme politique : « Ni monarchiste absolu, ni républicain, Korniloff était un soldat et un patriote. » Sa petite armée est contrainte à la retraite). = 1^{er} novembre. Correspondance d'Ernest RENAN et du prince NAPOLÉON, publiée par Frédéric Masson (cette correspondance, assez espacée jusqu'en 1871, prend, depuis cette date, toute l'importance qu'on doit accorder aux opinions d'un philosophe tel que Renan). — Pierre DE NOLHAC. Un centenaire oublié : Joachim du Bellay (ce que Du Bellay doit à Rome et ce qu'il a dit d'elle en vers français et latins). — Paul HAZARD. Notes sur l'Italie nouvelle. III. Rome. — L'activité de Ludendorff (la Bavière, conservatrice et cléricale, est hostile au régime républicain. C'est Ludendorff, ici encore, qui mène le combat sous couleur de défendre l'Allemagne contre le bolchevisme). — André HALLAYS. Une nouvelle histoire de l'art français (celle que Louis Gillet a rédigée pour l'Histoire nationale de la France que dirige Hanotaux). — Albert FEUILLERAT. Shakespeare est-il Shakespeare? (Oui, certainement, et les Antistatfordiens n'ont pas réussi à prouver le contraire. « Les gens sensés ont mieux à faire que de se joindre à leur chasse affolante et sans objet »). — Boris SOUVORINE. A la recherche de la patrie avec l'armée volontaire, 1917-1918. III (la deuxième campagne du Kouban, juin 1918 et la mort du général Alexeïeff, le 8 octobre).

ALLEMAGNE.

20. — *Historische Zeitschrift*. T. CXXVI (1922), 2 Heft. — Matthias GELZER. Le romanisme, élément de civilisation (l'extension de la langue latine; la « romanisation » des provinces et du christianisme). — Hugo PRELLER. Rationalisme et historisme (cherche à définir ces deux mots et à montrer comment l'un et l'autre concept s'entrecroisent). — Julius HEYDERHOFF. La première brochure politique de Karl Twisten (parue en 1859 sous le titre « Woran uns gelegen ist », au moment où le prince Guillaume prit la régence en Prusse; importance de ce manifeste du parti libéral). — Ernst TROELTSCH. Une histoire universelle anglo-saxonne (celle de H. G. Wells, « The outline of History »). — Carl NEUMANN. La suite de l'« Histoire de l'art allemand » de Dehio (t. II de la fin du XIII^e siècle jusque vers 1500). = C.-rendus : Festgabe Friedrich v. Bezold dargebracht zum 70. Geburtstag von seinen Schülern, Kollegen und Freunden. — Sir Adolphus William Ward. Collected papers : historical, literary, travel and miscellaneous (trente-sept articles touchant l'histoire de l'Europe centrale ou occidentale de 1600-1900). — G. Häfele. Franz von Retz. Ein Beitrag zur Gelehrten-geschichte des Dominikanerordens und der Wiener Universität am Ausgange des Mittelalters (bon). — Hans F. Helmut. Leopold Rankes Leben und Wirken (satisfaisant; style médiocre). — Theodor Knapp. Neue Beiträge zur Rechts- und Wirtschaftsgeschichte des württembergischen Bauern-

bundes (mine de renseignements). — *Alfred Noss*. Die Münzen von Trier. Beschreibung der Münzen, 1307-1555; *Friedrich Freiherr von Schrötter*. Geschichte des neueren Münz- und Geldwesens im Kurfürstentum Trier 1550-1794 (deux ouvrages importants). — Analyse des ouvrages parus sur l'histoire des Pays-Bas de 1913 à 1919; suite. — Ouvrages sur l'histoire du droit anglais. — *Walther Kückler*. Ernest Renan. Der Dichter und der Künstler (livre attendu avec impatience et l'attente n'a pas été trompée). — Notices et nouvelles.

GRANDE-BRETAGNE.

21. — Bulletin of the John Rylands library, Manchester. 1922, juillet. — R. S. CONWAY. Le portrait d'un noble romain, d'après Tite-Live (Publius Scipio Africanus, le vainqueur de Zama). — C. H. HERFORD. Du sentiment religieux chez quelques poètes modernes. — J. Rendel HARRIS. Athéna, Sofia et le Logos (le Logos est identique à Sofia, et Sofia n'est autre qu'Athéna, déesse de l'Intelligence armée et casquée, qui est devenue l'Ange exterminateur dans la « Sagesse de Salomon ». Influence des idées stoïciennes constatée dans le prologue de l'Évangile selon saint Jean). — Fred. J. POWICKE. Onze lettres de John, second comte de Lauderdale, 1616-1682, adressées au Rév. Richard Baxter, 1615-1691 (ces lettres, qui se rapportent aux années 1657-1659, sont intéressantes pour l'histoire religieuse; influence exercée par les théologiens français). — Margaret SHARP. Un laissez-passer du Prince Noir pour William Jodrell (le prince « done congé » à « William Jauderel, un de nos archers, de passer en Angleterre ». Acte scellé, daté de Bordeaux le 16 décembre 1355. Longue note sur les sceaux du prince, avec trois fac-similés). — H. C. HOSKIER. Récentes recherches sur les manuscrits de l'Apocalypse (l'auteur a consacré sa vie à l'étude des manuscrits grecs de l'Apocalypse; il en a déjà vu plus de 200; il donne ici la description de plusieurs d'entre eux, avec des fac-similés). — Basil F. C. ATKINSON. Apollon et la Pomme (le mot « pomme », en anglais « apple », en allemand « apfel », est probablement d'origine illyrienne; le radical « abel » ou « abl » se retrouve dans le nom d'Apollon). — Robert FAWTIER. Inventaire des manuscrits Mainwaring. I : Chartes (ces chartes, qui ont été déposées par la famille Mainwaring à la bibliothèque de John Ryland « pour une période indéfinie », sont rangées ici suivant l'ordre alphabétique des noms de lieu auxquels elles se rapportent. Il en est qui remontent au XIII^e siècle).

22. — The english historical Review. 1922, octobre. — R. STEWART-BROWN. Le Domesday de Chester (ce « Domesday », qui n'a aucun rapport avec le D. B. proprement dit, est un rôle, aujourd'hui perdu, mais que l'auteur a réussi à reconstituer en partie à l'aide d'anciennes transcriptions et analyses. Il doit avoir été commencé sous le

règne du grand comte de Chester, Ranulphe de Blundeville, 1181-1232; on y transcrivit toutes sortes d'actes de procédure accomplis dans la cour du comté et d'autres que les particuliers eux-mêmes avaient intérêt à faire consigner dans un document officiel; les juges de la couronne lui attribuèrent au XIII^e et au XIV^e siècle une grande autorité. On a pu retrouver environ 150 des actes transcrits sur ce rôle). — C. KENNETH BRAMPTON. Marsile de Padoue. 1^{re} partie : sa biographie (né sans doute en 1278, mort avant le 10 avril 1343). — A. F. POLLARD. Le Conseil, la Chambre étoilée et le Conseil privé sous les Tudors. II. La Chambre étoilée (son personnel, son organisation et son rôle). — Llyn THORNDIKE. Daniel de Morley (corrige, à l'aide d'un nouveau ms. de l'œuvre de Daniel : « *Philosophia, sive Liber de naturis inferiorum et superiorum* », plusieurs erreurs commises par Valentin Rose dans son « *Ptolemæus und die Schule von Toledo* », 1874). — C. L. KINGSFORD. Le comte de Warwick à Calais en 1460 (publie une lettre d'un partisan de la maison d'York à un autre yorkiste, Thomas Thorpe). — Elizabeth FRANCES ROGERS. Catalogue des lettres reçues ou écrites par Sir Thomas More (205 lettres de 1499 au 5 juillet 1535). — Arthur P. NEWTON. Don à Sébastien Cabot d'une annuité de 10 liv. st. (acte daté de Greenwich, 3 avril 1504; ceci prouve qu'à cette date S. Cabot était déjà au service du roi d'Angleterre). — P. S. ALLEN. La naissance de Thomas North (le traducteur du « *Diall of princes* » et du Plutarque d'Amyot naquit à Londres le 28 mai 1535). — C. S. B. BUCKLAND. De quelques anciens registres de correspondance des Affaires étrangères conservés au P. Record Office (décrit dix de ces registres relatifs aux années 1810-1818). — C.-rendus : W. E. HEITLAND. Agricola (savante étude critique sur l'agriculture et la vie rurale du monde gréco-romain au point de vue du travail). — The book of fees, commonly called Testa de Nevill. I, 1199-1242 (édition remarquable). — Helen M. CAM. Studies in the hundred rolls (excellent; mais l'auteur n'a pas vu tous les rôles concernant son sujet). — L. EHRLICH. Proceedings against the Crown, 1216-1377 (très instructif pour l'histoire comme pour le droit administratif). — Pietro S. LEICHT. Parlamento Friulano. I, 1228-1331 (étude approfondie sur les origines, la composition et l'activité du parlement du Frioul; une des origines au moins se trouve dans les difficultés financières où se trouvait constamment le patriarche d'Aquilée). — John S. C. BRIDGE. A history of France from the death of Louis XI. I, 1483-1493 (bon, mais ajoute peu de chose à l'étude de feu Pélicier sur Anne de Beaujeu). — N. W. POSTHUMUS. Bronnen tot de geschiedenis van de Leidsche Textielnijverheid, t. IV-VI, 1611-1792 (précieux recueil de documents sur l'industrie textile à Leyde et aussi sur l'organisation industrielle de cette ville à l'époque moderne). — Albert WADDINGTON. Histoire de Prusse, t. II, 1688-1740 (remarquable, malgré un style un peu terne, la multiplicité des divisions et l'absence de références directes aux

documents, dont beaucoup d'ailleurs proviennent des archives prussiennes. Louable objectivité). — *J. Feenstra Kuiper*. Japan en de buitenwereld in de 18^{de} eeuw (bonne étude, faite surtout d'après les documents hollandais, sur les rapports du Japon avec le monde extérieur, en particulier avec la Hollande au XVIII^e siècle). — *François Charles-Roux*. Autour d'une route. L'Angleterre, l'isthme de Suez et l'Égypte au XVIII^e siècle (bon). — *B. K. Thakore*. Indian administration to the dawn of responsible government 1765-1920 (livre très mal imprimé; mais c'est un des ouvrages les plus vigoureux, intéressants et originaux qu'on ait produits dans ces derniers temps sur l'Inde). — *Rufus M. Jones*. The later periods of Quakerism (montre bien les rapports du quakerisme avec le quietisme en général et avec l'évangélisme qui naquit du mouvement wesleyen. A comparer avec l'Histoire du sentiment religieux en France de H. Bremond). — *J. Holland Rose*. Lord Hood and the defence of Toulon (tire un bon parti de la correspondance de Lord Hood et d'autres documents inédits). — *Mary Floyd Williams*. History of the San Francisco committee of vigilance of 1851 (bon; l'auteur a publié en même temps les papiers de ce comité). — Norsk historisk videnskap i femti år 1869-1919 (utile recueil de mémoires contribués par différents auteurs sur l'activité scientifique des Norvégiens dans le domaine de leur histoire nationale pendant le dernier demi-siècle). — *Eilert Erkwall*. The place-names of Lancashire (excellent; les noms de lieu étudiés sont rangés d'après les centaines et les paroisses, ce qui permet à l'historien de mieux distinguer les divers éléments, anglais, scandinaves et celtiques, qui sont entrés dans leur composition).

23. — History. 1922, juillet. — Ernest BARKER. Histoire et philosophie (commente cette affirmation de Benedetto Croce que la philosophie est de l'histoire et que l'histoire est de la philosophie. Oui sans doute, en ce sens que toute histoire vraiment digne de ce nom implique une connaissance générale du monde et notamment du monde actuel. En dernière analyse, c'est l'esprit humain qu'étudient à la fois l'historien et le philosophe; le grand historien est celui qui, à travers les faits, pénètre jusqu'à leurs fondements mêmes dans l'esprit des contemporains). — R. B. HEPPLE. L'école monastique de Jarrow. — M. CARY. Les origines des guerres puniques. = C.-rendus : *L. Patterson*. Mithraism and christianity; a study in comparative religion (conscientieux, mais n'apprend rien de nouveau). — *James Moffat*. The approach to the New Testament (recueil de conférences ayant pour but d'exposer à un public instruit les résultats de la critique moderne en ce qui concerne le Nouveau Testament). — *W. E. Heitland*. Agricola (étude approfondie sur la condition de l'ouvrier agricole dans la Grèce ancienne, en Italie et dans les régions les plus romanisées de la Méditerranée occidentale). — *Mary J. M. Bell*. A short history of the papacy (cet abrégé peut être mis sur le même rang que l'« Outline of history » de H. G. Wells : c'est un essai de har-

die vulgarisation par un amateur qui n'a pas une réputation d'historien à perdre). — *A. D. Greenwood*. History of the people of England (résumé exact en général, mais mal composé et d'une lecture peu agréable). — *E. H. Pearce*. Walter de Wenlock, abbot of Westminster (cet abbé régna de 1283 à 1307; bonne biographie pour laquelle ont été utilisées les archives de Westminster). — *Sir William Ashley*. The place of rye in the history of english food (Thorold Rogers s'est trompé en disant que le blé fut la nourriture ordinaire du peuple depuis un temps très ancien; pendant longtemps, il fut au contraire, un objet de luxe; les pauvres ne connaissaient guère que le seigle et, à un degré moindre, l'orge et l'avoine. Le blé n'entra dans la consommation générale du peuple anglais qu'au XVIII^e siècle. Peut-être cette thèse est-elle trop absolue et faut-il croire que, pendant le moyen âge et longtemps encore après, les gens du peuple se nourrissent d'un pain de froment additionné d'une notable proportion de seigle). — *Rachel Reid*. The king's Council in the North (très bonne monographie). — *George Edmundson*. History of Holland (bon). — *R. Coupland*. The study of the British Commonwealth (bon résumé). — *Alice Clark*. Working life of women in the XVIIIth century (grande abondance de renseignements, d'où il paraît ressortir qu'un changement profond dans la situation économique de la femme s'opéra en Angleterre dans le cours du XVIII^e siècle). — *F. E. Whitton*. Moltke (biographie faite sans critique). — Octobre. *A. F. POLLARD*. Légitimité de la recherche historique (combat l'opinion de M. Ernest Barker qui nie à l'historien le pouvoir de trouver le pourquoi des événements, le pourquoi étant du ressort de la philosophie, tandis que l'histoire ne peut atteindre que le comment). — *M. RODOLICO*. La lutte pour le droit d'association dans la Florence du XIV^e siècle. — *G. P. GOOCH*. Ernest Lavisse (quelques lignes seulement sur l'*Histoire générale* où, dit à tort M. Gooch, Lavisse fut « assisté » par Rambaud, et sur l'*Histoire de France contemporaine*). — *J. A. WILLIAMSON*. Les Pères pèlerins (utile mise au point). — *G. M. TREVELYAN*. Le nombre des victimes à la répression de l'émeute de Peterloo, le 16 août 1816 (onze tués et 418 blessés). — C.-rendus : *R. W. LEVINGSTONE*. The legacy of Greece (ouvrage de vulgarisation scientifique composé par des spécialistes). — *H. R. JAMES*. Our hellenic heritage (excellent manuel). — *T. F. Tout*. France and England in the Middle ages and now (brillante généralisation). — Calendar of fine rolls. VI : 1347-1356. — *Cornelis Veth*. Geschiedenis van de Nederlandsche caricatuur (curieux et instructif). — *James Tod*. Annals and antiquities of Rajasthan, edited by *William Crooke* (utile réédition). — *H. DODWELL*. Dupleix and Clive; the beginning of Empire (très importante étude fondée sur un grand nombre de documents inédits). — *W. H. R. CURTLER*. The enclosure and redistribution of our land (excellent résumé). — *W. L. MATHIESON*. England in transition, 1789-1832 (bon résumé). — *G. M. Trevelyan*. Lord Grey of the Reform bill (impor-

tant; l'auteur a pu consulter les archives de la famille Grey). — *Cyril Alington*. Twenty years; a study in the development of the party system between 1815 and 1835 (agréable et suggestif). — *J. A. R. Marriott*. Europe und beyond; a preliminary survey of world-politics, 1870-1920 (exposé bien nourri et pondéré). — *C. Raymond Beazley*. Nineteenth-century Europe and Britain (pour cet auteur, l'histoire européenne au XIX^e siècle tourne autour d'un double pivot : la Russie, puis l'Allemagne, ce qui lui permet de grouper les faits d'une manière originale et qui frappe l'imagination des élèves). — *Siegfried Kawerau*. Synoptische Tabellen für den geschichtlichen Arbeits-Unterricht vom Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart (bon).

24. — The Quarterly Review. 1922, juillet. — *H. W. C. DAVIS*. La Conférence de Paris (de quelques ouvrages sur les conférences qui ont abouti au traité de Versailles; en particulier de l'ouvrage de Temperley, dont le t. VI et dernier reste à paraître). — *H. C. LUKE*. Cités de la Transcaucasie. — *Sir John N. JORDAN*. La Conférence de Washington et les questions d'Extrême-Orient. — *Horatio F. BROWN*. Les étudiants anglais à Padoue. — *Sir Valentine CHIROL*. L'Inde (situation actuelle, créée par le mouvement de non-coopération; ce qu'il peut donner dans un avenir prochain). — *E. J. DILLON*. Le Mexique et la reconstruction du monde (importance économique du Mexique, surtout comme producteur de pétrole; efforts tentés par le gouvernement actuel des États-Unis pour obtenir un traité de commerce avantageux, au risque de laisser le Mexique retomber dans la guerre civile et dans le chaos). — *F. A. W. GIBBORNE*. Australia Infelix; le problème du Territoire du Nord. — L'Irlande (depuis les « Articles of agreement » signés à Londres le 6 décembre 1921). — Octobre. *Sir George PROTERO* (notice nécrologique). — *Algernon CECIL*. M. Lloyd George; une page d'histoire (sa biographie, son talent d'orateur et de manieur d'hommes; sa politique opportuniste et versatile. L'Angleterre démocratique n'a point rencontré d'homme plus capable de modeler ses destinées à l'heure la plus solennelle de son histoire; mais, comme homme d'État, il ne saurait être mis au rang des plus grands). — *LE DOYEN DE WINCHESTER*. Le recueil des œuvres de Sir Adolphus William Ward. — *Sir William RIDGEWAY*. Cambridge et le rapport de la Commission sur les Universités d'Oxford et de Cambridge (les commissaires paraissent enclins à détruire dans ces deux Universités les anciennes formes démocratiques en enlevant au Sénat la suprématie dont il a joui jusqu'alors). — La source des décorations (elles ne sont plus, en Angleterre, attribuées au mérite personnel; l'argent y joue un rôle néfaste). — *Arthur SHADWELL*. Les prisons et l'emprisonnement (d'après les travaux récents de MM. Hobhouse et Brockway, M. et M^{me} Webb, M^{me} Mary Gordon, inspectrice des prisons). — L'Irlande; espoirs et craintes.

25. — The Times. Literary Supplement. 1922, 13 juillet. —

B. Croce. Storia della storiografia italiana nel secolo decimo nono (brève mais substantielle analyse de ce livre, si intéressant pour l'histoire des idées en Italie au XIX^e siècle). — *Major général von Gleich.* Vom Balkan nach Bagdad (souvenirs militaires qui se rapportent seulement aux opérations en Mésopotamie de mars à juillet 1916; l'auteur, spécialiste des affaires des Balkans, peut être lu avec fruit sur la question d'Orient). — *G. Arnold Wood.* The discovery of Australia (grande abondance de détails). — *Shepurgi Kavasji Hodivala.* Parsis of ancient India (recueil d'études assez approfondies sur un sujet ingrat). — *Luigi Villari.* La campagna di Macedonia (montre bien les difficultés de tout genre que les Alliés rencontrèrent dans la campagne de Macédoine; elles furent d'ailleurs d'un caractère plus diplomatique que militaire). — *Wilfrid Ewart.* A journey in Ireland, 1921 (très intéressant). — *Philip Guedalla.* The second Empire (intelligent et spirituel). — *Lilian Wistanley.* Macbeth, King Lear and contemporary history (ingénieux, mais peu convaincant). — *A. Balsamo et G. Berton.* Facsimile del codice Landiano della Divina Commedia (somptueuse reproduction photographique du plus ancien manuscrit de la Divine Comédie. Il a été exécuté en 1336 et est aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Plaisance). = 20 juillet. *Général Dupont.* Le haut commandement allemand en 1914, du point de vue allemand (intéressant; le général estime que, si les Allemands ont été battus sur la Marne en 1914, c'est parce que les commandants d'armée, s'inspirant du laisser-aller de 1870, ne surent ou ne voulurent pas concerter leur action; c'est le Moltke de 1870 qui est responsable de l'échec de 1914). — *David Bonner Smith.* Letters of admiral of the Fleet, the earl of St. Vincent, whilst lord of the Admiralty, 1801-1804 (médiocre publication). — *A. H. Johnson.* The history of the worshipful company of the drapers of London; t. III-V (très instructif). — *Alfred Martineau.* Correspondance du Conseil supérieur de Pondichéry et de la Compagnie. T. II : 1736-1738 (important). — *William A. Babcock.* Legendary islands of the Atlantic (instructif, mais aussi parfois trop aventureux). — Royal Commission on historical manuscripts. Essex; t. II (important au point de vue archéologique). — *Ferdinando Martini.* Confessioni e ricordi (intéressants souvenirs d'un vieux Florentin qui a beaucoup à raconter sur 1848 et 1859). — *The spirit of S. Jane Frances de Chantal, as shown by her letters; translated by the Sisters of the Visitation.* — *W. Stephens.* Women of the french Revolution (s'occupe surtout des femmes de lettres). — *G. W. Wade.* New Testament history (excellent). — *Tenney Frank.* Vergil (bonne biographie). = 27 juillet. *A. De Schryver.* La bataille de Liège, août 1914 (excellent récit composé par le chef d'état-major du général Leman). — *Arnold J. Toynbee.* The western question in Turkey and Greece (remarquable étude sur la mentalité de deux races irréconciliables). — *J. W. Robertson Scott.* The foundations of Japan (important). — *George Willis Botsford.*

Hellenic history (bon manuel d'histoire grecque). — *Sydney Perks*. The history of Mansion House (livre très mal fait, mais plein de renseignements utiles). — *J. Lucio d'Azevedo*. Historia dos Christãos novos em Portugal (très bon travail sur les Juifs convertis en Portugal et sur les Juifs exilés d'Espagne et de Portugal). — De arte physicali et de cirurgia of Master *John Arderne*, surgeon of Newark, dated 1412; translated by Sir *d'Arcy Power* from a transcript made by *Eric Millar* (ce traité n'est qu'un abrégé en latin des écrits de *John Arderne*, médecin de *Henri Plantagenet*, duc de Lancastre, qui naquit en 1307 et mourut vers la fin du XIV^e siècle. Le manuscrit est conservé à la bibliothèque de Stockholm). — Sir *William Whittla*. Sir Isaac Newton's Daniel and the Apocalypse (Newton, qui croyait fermement en Dieu et en la Trinité, n'admettait point que les livres de Daniel et de l'Apocalypse fussent des prophéties; avec les critiques modernes dont il fut en ce point un précurseur, il pensait que les événements prédits dans ces livres étaient déjà accomplis. M. Whittla, protestant irlandais d'une rigide orthodoxie, le déplore). = 3 août. Die grosse Politik der europäischen Kabinette, 1871-1914, 6 vol. (important, surtout en ce qui concerne l'œuvre de Bismarck). — *Paul Scott Mowrer*. Balkanized Europe (importantes observations d'un journaliste américain qui connaît bien la péninsule balkanique). — History of the Great War, based on official documents. Diseases of the war; vol. I (t. I d'une Histoire officielle des maladies pendant la guerre, qui en comprendra douze). — *Harald Westergaard*. Economic development in Denmark before and during the world war (très instructif). — *James Frederick Chance*. British diplomatic instructions, 1689-1789. Vol. I : Sweden, 1689-1727 (important recueil de documents). — *Holdsworth*. A history of english law; 3^e édit., t. I (cette nouvelle édition est en réalité un ouvrage nouveau). — *C. W. Foster*. Calendar of administrations, 1540-1659 (important pour l'histoire locale du comté de Lincoln). — *F. M. Stenton*. Transcripts of charters relating to Gilbertine Houses (utile recueil de chartes concernant les maisons gilbertines de Sixle, Ormsby, Catley, Ballington et Alvington). = 10 août. *Von François*. Der Karpathendurchbruch und die Befreiung von Galizien, 1915 (important; après critique des conceptions générales de Hindenburg : c'est lui, en réalité, qui a perdu la guerre). — *William R. Shepherd*. Historical Atlas (bon). = 17 août. *Th. Wakefield Goodspeed*. The University of Chicago biographical sketches; vol. I (intéressant). — *Wilhelm Oechsli*. History of Switzerland, 1499-1914 (bonne traduction d'un excellent livre). — *G. Rakovsky*. Konetz Bielikh : ot Dniepra do Bosfora (histoire de la tentative faite par Wrangel pour renverser le régime des Soviets; l'auteur a recueilli de nombreux témoignages, dont le principal, très sujet à caution, est celui de Wrangel lui-même). — *Eilert Ekwall*. The place-names of Lancashire (c'est le meilleur ouvrage qui ait encore paru sur les noms de lieu d'un comté).

— *J. E. B. Gover*. The place-names of Middlesex (bon travail de débutant). — *J. A. Farrer*. England under Edward VII (étude sur la politique extérieure d'Édouard VII, faite surtout à l'aide des journaux allemands et qui manque à un haut degré de sens critique). — *M. W. Hilton-Simpson*. Arab medicine and surgery (bonne étude sur la médecine arabe et sa décadence en Algérie). = 24 août. *F. S. Marvin*. Western races and the world (intéressant essai de philosophie de l'histoire). — *H. P. Biggar*. The works of Samuel de Champlain. Vol. I : 1599-1607 (le savant éditeur a entrepris de publier en six volumes les œuvres du hardi pionnier dont le nom reste profondément imprimé dans l'histoire du Canada. Si les efforts de Champlain n'ont pas mieux réussi, c'est parce que l'influence des Jésuites les stérilisa). — *B.-G. de Montgomery*. British and continental Labour party, 1900-1922 (remarquable). — *V. Cornish*. A geography of imperial defence (montre bien les dangers qui menacent de tout côté les frontières de l'Empire britannique). — *A. R. Brown*. The Andaman islanders; a study in social anthropology (étude approfondie sur l'homme primitif). = 31 août. Letters of Edmund Burke; a selection, edited by *Harold J. Laski* (bon choix d'une centaine de lettres qui, aujourd'hui encore, méritent d'être étudiées). — *N. S. Takahav*. Life of Shivagi Maharaj (biographie du fondateur de l'empire mahratte, qui mourut en 1680, au point culminant de son pouvoir). — *Bernard Moses*. Spanish colonial literature in South America (excellente bibliographie). — *R. Blanco-Fombona*. El conquistador español del siglo xvi (intéressant, mais l'auteur est mal au courant des travaux étrangers). — *Jaroslav Cisar* et *F. Pokorny*. The Czechoslovak republic (excellent manuel). — Historical records of Australia; series IV. Legal papers, section A. Vol. I : 1786-1827 (importante collection commencée en 1912; dix-huit volumes en ont déjà paru). — *M. Mansfield*. A family of decent folk 1200-1741 (ouvrage très fouillé sur les Lanfredini, famille florentine de marchands et de banquiers, opulente depuis le milieu du xiv^e siècle). — *Higini Anglés*. Catàleg dels manuscrits musicals de la collecció Pedrell. = 7 septembre. *E. B. Greene*. A short history of the american people. I : The foundations of american nationality (excellente exposition avec une bibliographie très complète). — *Frederic W. Goudy*. The alphabet. Fifteen interpretative designs drawn and arranged with explanatory text and illustrations (bon).

CHRONIQUE.

France. — L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Michel Perret à M. Henri HAUSER : *Travailleurs et marchands dans l'ancienne France*; le prix du baron de Courcel à M. Louis HALPHEN, pour ses *Études sur le règne de Charlemagne*, avec une récompense pour l'ouvrage de M. LARDÉ : *le Tribunal du clerc dans l'Empire romain et la Gaule franque*. Elle a attribué aussi une récompense à M. PATRY : *la Liberté des cultes dans le Calvados*, et une mention honorable à M. WERNER, conservateur du musée de Mulhouse, pour ses *Villages disparus de la Haute-Alsace*.

— Un institut français d'archéologie et d'art musulmans a été créé à Damas, dans la maison dite d'Essad Pacha, par les soins de M. de Lorey, chargé de mission par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Il s'est constitué une « Société des amis de La Mennais », 16, rue de la Sorbonne, qui se propose de glorifier la mémoire de Félicité de La Mennais, de propager ses œuvres et ses idées et de publier tous les documents inédits et oubliés le concernant.

— Le tome XXI du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (1921) débute par une histoire de cette École depuis son origine jusqu'en 1920; on y trouve un tableau détaillé des études qu'elle a poursuivies sur l'archéologie et l'ethnographie indo-chinoises, sur les pays annamites, le Čampa, le Cambodge, le Laos, le Siam, la Péninsule malaise, la Birmanie, l'Insulinde, l'Inde, le Tibet, la Chine et le Japon. Un second fascicule contiendra l'index alphabétique des tomes I-XX. Ajoutons que le volume a été fort bien imprimé, sur beau papier, par des ouvriers annamites travaillant à Hanoï dans l'« Imprimerie d'Extrême-Orient ». Le présent fascicule, orné de nombreuses photographies, compte 422 pages et est mis en vente au prix de 30 francs.

CH. B.

— La Ligue des droits de l'homme, qui a demandé à plusieurs reprises au gouvernement français de publier tous les documents de ses archives diplomatiques relatives aux origines de la guerre, insiste, à présent, pour que la publication du *Livre jaune* de 1914 soit reprise, afin que les textes omis ou inutiles soient donnés dans leur teneur exacte, et pour que le soin de colliger les textes soit confié à des spécialistes indépendants.

G. BN.

— La partie de la bibliothèque ayant appartenu à feu Paul LACOMBE, qui se rapporte à l'histoire de Paris, a été dispersée aux enchères en décembre 1922. A cette occasion les experts, MM. Leclerc et Bosse, ont établi un *Catalogue* qui comprend 1738 numéros classés en trois séries : histoire générale, histoire physique et naturelle, histoire topographique et monumentale ; c'est une contribution précieuse à la bibliographie parisienne.
CH. B.

Belgique. — Le cinquième Congrès international (ou mieux interallié) d'histoire aura lieu à Bruxelles du 8 au 15 avril 1923. Le bureau du Comité organisateur se compose d'un président, M. Henri PIRENNE, de deux vice-présidents, le R. P. DELEHEYE et M. Franz CUMONT, de M. G. DES MAREZ, secrétaire général, de M. TERLINDEN, trésorier, de M. GANSHOF, secrétaire. Le montant de la cotisation est fixé à 50 fr. (belges) ; les adhésions seront reçues par M. Ganshof (12, rue Jacques Jordaens, à Bruxelles) qui se tient à la disposition des intéressés pour leur fournir tous renseignements utiles.

Grande-Bretagne. — A l'occasion du 117^e anniversaire de la bataille de Trafalgar, le *Times* du 21 octobre 1922 a publié, en en donnant un fac-similé, une lettre écrite au major général Vilette par Nelson, à bord du *Victory*, le 21 décembre 1803, alors qu'il commandait les forces bloquant Toulon. Le même journal, dans les numéros des 30 novembre, 1^{er}, 2, 4, 5, 6, 11, 15, 18 décembre 1922, a publié un important compte-rendu des découvertes faites par Lord Carnarvon et M. H. Carter dans la « Vallée des Rois », au tombeau inviolé du roi Tuhankhamen, de la 18^e dynastie.

— L'historien anglais FORTESCUE, bien connu par ses travaux d'histoire militaire et bibliothécaire du château de Windsor, a été l'objet d'une mesure singulière prise par le ministre de la Guerre américain ; celui-ci reprochant à M. Fortescue des jugements sévères sur les États-Unis, formulés dans un livre sur la guerre de 1793-1815, a estimé inconvenant de le laisser parler à l'Académie militaire de West-Point.
G. BN.

Italie. — A l'occasion du 250^e anniversaire de Muratori, la R. Deputazione di storia patria de Modène et l'administration d'Este ont publié un fascicule intitulé *Anniversario* et qui contient une étude biographique de M. G. BERTONI, un catalogue des documents de l'exposition muratorienne installée à la Bibliothèque d'Este, et une iconographie muratorienne par M. G. BARIOLA. — Le 23 octobre 1922, un certain nombre d'érudits se sont associés pour célébrer la mémoire du grand érudit ; ils ont visité sa maison à Santa Maria Pomposa de Modène et la bibliothèque d'Este.
G. BN.

— Dans son rapport sur la *Biblioteca comunale dell' archiginasio nell' anno 1921* (Bologna, Azzogni, 1922, in-8°, 36 p.), M. SORBELLI indique que cette importante bibliothèque bolonaise s'est

enrichie d'un fonds qui offre un intérêt considérable pour l'histoire de l'administration financière de la Romagne au XVIII^e siècle : c'est l'archivio Gnudi. Il note également le classement des lettres adressées par Murât à sa fille de 1807 à 1814 et les documents variés qui concernent le Comité central de la République cispadane du 28 août au 25 juillet 1797.

G. BN.

— Le concours ouvert l'an passé par le sous-secrétaire d'État des beaux-arts italiens pour la publication d'une étude sur Canova, dont l'Italie a célébré récemment le centenaire, s'est terminé par le couronnement de l'œuvre du professeur A. Muñoz.

— Le *Corriere della sera* du 1^{er} novembre 1922 fournit d'intéressantes précisions sur le contenu du « Musée d'histoire nationale » institué à Trieste par M. P. Sticotti. On y trouvera en particulier des documents sur le fameux patriote Oberdan. Dans le même numéro sont publiées des notes également curieuses sur le Musée du « Castello sforzesco » de Milan, particulièrement riche sur la période de la Cisalpine et de la réunion de la Lombardie au Piémont en 1849-1850, sur les grands exilés et sur Garibaldi.

G. BN.

— M. Costanzo Rinaudo, après avoir pendant trente-neuf ans dirigé la *Rivista storica italiana*, vient de se retirer. Son successeur est M. Egidi, professeur d'histoire moderne à l'Université de Turin.

— La librairie Nardecchia (Rome) commence un Répertoire bibliographique des savants italiens depuis le début du moyen âge jusqu'à nos jours : *Gli scienziati italiani dall' inizio del medio evo ai nostri giorni*; cette entreprise est dirigée par Aldo Mieli. La première partie du tome I a déjà paru. Les biographies se suivront sans aucun ordre; mais à la fin de chaque volume elles seront disposées dans l'ordre alphabétique.

Russie. — Un de nos correspondants, membre de l'Académie polonaise et délégué à Moscou en qualité d'expert pour l'exécution du traité de Riga, s'est vu refuser l'accès du musée Romantzov, où il se proposait de faire des recherches pour ses travaux d'érudition.

Suisse. — Théophile DUFOUR, ancien juge à la Cour de justice, directeur honoraire des Archives d'État et de la Bibliothèque publique de Genève, est décédé le 13 novembre 1922, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Avec lui disparaît un érudit qui honorait grandement Genève et la Suisse et que des liens étroits rattachaient à la science historique française. L'École des chartes avait achevé de développer chez lui des qualités innées : le sens critique et la méthode. Il en était sorti en 1873, avec une thèse sur la *Diplomatique royale de Bourgogne-jurane*, qui n'a pas été publiée. Le besoin de perfection qu'il apportait à son activité scientifique, l'ambition d'atteindre la vérité (comme il l'a écrit lui-même) par « des investigations consciencieuses et raisonnées, qui, dans la mesure du possible, épuisent le sujet »,

ne l'ont pas seulement détourné des généralisations, mais l'ont empêché trop souvent de mettre au jour les matériaux qu'il ne cessait de réunir avec une remarquable sagacité.

Beaucoup de ses travaux ne sont connus que par des communications présentées à la Société d'histoire de Genève, où, entré tout jeune, il a joué un rôle actif, la présidant à deux reprises. C'est avant tout vers l'histoire de sa ville natale que convergeaient ses recherches. Il excellait à faire revivre, dans des notes d'une admirable précision, basées sur les documents originaux, les personnages qui ont marqué dans le passé de Genève : savants ou lettrés, magistrats ou artistes. Dans cette galerie de portraits, les hommes de la Réforme et du « refuge » protestant tiennent une grande place. Les notices sur les *Parents de Casaubon* (*Intermédiaire des chercheurs*, 10 février 1865), sur *Esate Colladon* (Genève, 1883, 8 p. in-8°), sur *Giordano Bruno à Genève* (Genève, 1884, 18 p. in-8°), sur les graveurs *Jean Perrissin* et *Jacques Tortorel* (Paris, 1885, 43 p. in-8°), le compte-rendu de l'ouvrage de Douen sur *Clément Marot et le psautier huguenot* (*Rev. crit. d'histoire et de littérature*, 1881), ou les articles que Dufour a insérés dans la 2^e édition de la *France protestante*, entreprise par Henri Bordier, son beau-père, prouvent avec quel soin il mettait en œuvre ses découvertes d'archives. Les *Calviniana*, parus en 1913 dans les *Mélanges offerts à M. Émile Picot* (Paris, 16 p. in-8°), témoignent du même scrupule dans l'étude du détail dont il savait tirer des conclusions importantes. On lui doit des *Notes sur le couvent de Sainte-Claire à Genève* (*Mém. de la Société d'histoire*, t. XX, 1879), la découverte et l'attribution à Farel d'un *Résumé des actes de la Dispute de Rive (1535)*, ce débat public qui précéda l'établissement de la Réforme à Genève (*Ibid.*, t. XXII, 1886), la publication de *Deux relations de l'Escalade* (Genève, 1880, 24 p. in-8°), des notices généalogiques sur plusieurs familles genevoises, etc.

Les travaux de Dufour sur la bibliographie et sur l'histoire de la typographie sont peut-être ceux qui démontrent le mieux la sûreté de son jugement et l'étendue de ses connaissances. Il avait réuni les matériaux d'une étude sur les débuts de la typographie genevoise, dont le prodigieux développement, au XVI^e siècle, est en relation intime avec celui de la Réforme. De cet ouvrage, il n'a livré au public qu'un fragment, en tout point remarquable, la *Notice bibliographique sur le catéchisme et la confession de foi de Calvin (1537) et sur les autres livres imprimés à Genève et à Neuchâtel (1533-1540)*, qui précède la réimpression du catéchisme français de Calvin (Genève et Paris, 1878, in-12). Il inaugura, en 1893, une Collection des bibliophiles genevois en réimprimant, d'après un exemplaire unique, un opuscule en vers sorti des presses de Wigand Koeln (*Merveilles advenir en cestuy an vingt et sis* [1526]..., Genève, 42 p. in-8°). En 1877, il a publié une *Notice sur le « Cavalier de Savoie »*, le « *Citadin de Genève* » et le « *Fléau de l'aristocratie genevoise* » (*Mém.*

de la *Société d'histoire*, t. XIX), où les circonstances de cette polémique, qui suivit de près l'entreprise du duc de Savoie sur Genève, sont mises en lumière.

Le premier travail que Dufour présenta (1864) à la Société d'histoire a trait à J.-J. Rousseau; dès lors, le « citoyen de Genève » est resté l'un de ses sujets d'étude préférés. On lui doit un exposé de la question des testaments du philosophe (Genève, 1907, 19 p. in-8°). S'il n'a pas réalisé l'édition critique de la correspondance, à laquelle il a travaillé longtemps, il a donné, dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, de nombreuses *Pages inédites* (t. I, II, Genève, 1905 et 1906), ainsi que la *Première rédaction des Confessions*, d'après le manuscrit autographe de la bibliothèque de Neuchâtel (t. IV, 1908). Il a retrouvé, chez une descendante de Moulton, le manuscrit des *Institutions chimiques* (Genève, 1905, 23 p. in-8°), que la Société Rousseau a édité dès lors.

Dufour suivait avec un vif intérêt les ventes d'impressions anciennes, de manuscrits et d'autographes. La Bibliothèque publique, qu'il a dirigée de 1885 à 1900, et la Société du Musée historique de la Réformation, fondée en 1897, ont largement bénéficié, pour l'accroissement de leurs collections, de sa rare compétence dans ces domaines. Il a classé, pour le Musée de la Réformation, le précieux répertoire de fiches biographiques laissé par Herminjard, l'éditeur de la *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*. D'une conscience rigoureuse pour lui-même, il se montrait sévère pour le travail d'autrui. Mais à ceux qui recouraient à ses conseils, il donnait, sans compter, son temps et le concours de son érudition. M. Émile Doumergue, dans une préface de son *Jean Calvin*, a rendu hommage à cette collaboration désintéressée du savant genevois, dont bien d'autres auteurs ont fait l'expérience.

Jusqu'à la fin, Dufour a conservé sa mémoire étonnante, son admirable lucidité d'esprit. De 1915 à 1921, il a présidé la Société d'histoire de la Suisse romande avec un entrain tout juvénile. Après plusieurs années d'un travail assidu, il avait mis la dernière main à la publication du tome VIII des *Registres du Conseil de Genève (1514-1520)* (Genève, 1922, in-8°), dont l'annotation, due entièrement à ses soins, offre à l'historien une mine abondante de documents nouveaux et de déductions ingénieuses. Ce grave et beau monument des luttes livrées pour l'indépendance genevoise couronne dignement une œuvre scientifique que caractérisent l'unité et la persévérance de l'effort, la recherche constante et le respect absolu du vrai.

V. VAN BERCHEM.

Le gérant : R. LISBONNE.

